

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE CONCEPT DE MONDIALISATION
DANS LES THÉORIES DES RELATIONS INTERNATIONALES :
PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
AUBERT SIGOUIN-LEBEL

OCTOBRE 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier certaines personnes qui m'ont aidé, de près ou de loin, à la réalisation de ce mémoire. Mes premières pensées vont à Laurie Pabion, qui m'a accompagné et supporté tout au long de ce processus. Par l'entraide quotidienne et au travers des longs débats, elle est sans doute celle qui a influé le plus directement sur mon mémoire. Je tiens à remercier mes parents qui ont su me donner la curiosité d'aller plus loin et qui ont supporté la réalisation de mes ambitions. Je conçois mon mémoire comme leur étant immensément tributaire. Je tiens également à noter l'importance de certains professeurs au secondaire dans mon parcours, notamment Pierre Laperrière et Mickaël Pratte. Ils ont partagé la passion de l'histoire, de l'économie et de la pensée critique à plus d'un. La difficulté de leur métier et l'importance de celui-ci font d'eux des architectes indéniables de la société. Je remercie mon directeur Alex Macleod et son expertise en théories des relations internationales. Son enseignement m'a permis de mieux saisir les différents débats et les différentes problématiques philosophiques dans le domaine. Sa confiance en moi m'a permis de développer des réflexions avec plus d'assurance. Cette assurance, j'en suis sûr, me sera utile tant au niveau académique et que professionnel, et je lui en suis reconnaissant.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vi
INTRODUCTION	1
PARTIE I	
LES BASES PHILOSOPHIQUES DU CONCEPT DE MONDIALISATION	9
CHAPITRE I	
HISTORICITÉ DES PARADIGMES MONDIALISTES	10
1.1 Le libéralisme	10
1.1.1 Fondements philosophiques	11
1.1.2 Libéralisme politique	14
1.1.3 Libéralisme économique	17
1.1.4 L'humanisme de la pensée libérale	20
1.2 Le marxisme	22
1.2.1 Le matérialisme hobbesien et marxiste	22
1.2.2 Les classes sociales	25
1.2.3 Le travail et l'exploitation	27
CHAPITRE II	
HISTORICITÉ DE LA RÉALITÉ MONDIALE	31
2.1 Fernand Braudel	31
2.1.1 La Méditerranée selon Braudel	32
2.1.2 Civilisation matérielle	35
2.1.3 L'économie-monde et les systèmes-monde	37
2.2 Marshall McLuhan	39

2.2.1	Les médias en tant qu'étapes historiques	40
2.2.2	Le village global et la virtualité de l'information	43
PARTIE II		
LA MONDIALISATION DANS LES THÉORIES DES RELATIONS INTERNATIONALES		46
CHAPITRE III		
ÉMERGENCE DE LA MONDIALISATION CONTEMPORAINE		47
3.1	Néolibéralisme	47
3.1.1	Néolibéralisme institutionnel	46
3.1.2	Néolibéralisme praxéologique	51
3.2	Néomarxisme	52
3.2.1	Les approches néomarxistes structurelles	54
3.2.2	Les approches néogramsciennes	58
CHAPITRE IV		
LES APPROCHES POSTPOSITIVISTES : VERS UNE PHÉNOMALITÉ DE LA MONDIALISATION		63
4.1	Postmodernisme	64
4.1.1	La pensée critique française	66
4.1.2	Les approches postmodernes globalistes	68
4.2	Postcolonialisme	72
4.2.1	La pensée d'Edward Saïd	72
4.2.2	L'école subalterne	74
4.3	Féminisme	78
4.3.1	Le féminisme postcolonial et <i>standpoint</i>	78
4.3.2	Résistance, mondialisation et phénomalité	82

CONCLUSION	86
BIBLIOGRAPHIE	92

RÉSUMÉ

Le présent travail propose une exploration des différentes conceptions philosophiques de la mondialisation. Pour ce faire, l'exposition de la philosophie libérale et de la pensée de Karl Marx fait figure de premier pas. La quête des origines de la mondialisation effectue rapidement un tournant allant de l'*idéalité* - c'est-à-dire de son côté paradigmatique - à la *réalité* mondiale. Fernand Braudel et Marshall McLuhan participent activement à ce revirement ontologique autour de la réalité mondiale. Cette première partie du travail, qui se situe autour de l'*origine* et de l'*historicité*, laisse place à une analyse de l'émergence contemporaine de la mondialisation dans les théories des relations internationales. Cette émergence est définie lors de la chute de l'URSS, de l'arrivée des politiques dites néolibérales et de courants postpositivistes comme le postmodernisme et le postcolonialisme. L'entreprise de la deuxième partie est de dresser un portrait des principales écoles des relations internationales et de leurs conceptions de la mondialisation. Le néolibéralisme institutionnel ainsi que le néolibéralisme praxéologique sont présentés, ainsi que leurs oppositions néomarxistes dans les pensées d'Immanuel Wallerstein, Samir Amin ou encore de Robert Cox. Les approches postpositivistes sont traitées sous l'angle de la *phénoménalité* de la mondialisation, que l'on définit différemment de l'idéalité et de la réalité. La phénoménalité consiste en l'appréhension des événements et des *choses* mondiales comme étant de purs *phénomènes*, c'est-à-dire des apparitions du point de vue du sujet. Cette perspective, dont les fondements se trouvent dans les travaux de Michel Foucault, Gayatri Spivak ou encore de Sandra Harding, confronte le réflexe de voir dans la mondialisation une existence unie, homogène et dotée de caractéristiques qui lui sont immanentes. Le travail conclut sur les implications d'une telle phénoménalité de la mondialisation.

Mots clés : Mondialisation, Marx, Braudel, McLuhan, Postcolonialisme, Postmodernisme.

INTRODUCTION

Comment dès lors concevoir l'existence même des sociétés primitives, sinon comme des sortes de laissés pour compte de l'histoire universelle, des survivances anachroniques d'un stade lointain partout ailleurs depuis longtemps dépassé? On reconnaît ici l'autre visage de l'ethnocentrisme, la conviction complémentaire que l'histoire est à sens unique, que toute société est condamnée à s'engager en cette histoire et à en parcourir les étapes qui, de la sauvagerie, conduisent à la civilisation.

Pierres Clastres, *La société contre l'État*

Sous sa forme la plus générale, la présente recherche traite de l'émergence de la *mondialisation* dans l'analyse contemporaine des relations internationales. Communément qualifié de *buzzword* en anglais, le concept de mondialisation est largement utilisé, tant par des journalistes, des *acteurs* politiques que dans les différentes sciences sociales et humaines. Nous pourrions dire que le concept est utilisé *à toutes les sauces* ou, du moins, dans des situations diverses dans l'espace-temps et pour traiter de phénomènes qualitativement variés. À l'intersection de plusieurs dynamiques, tant géoéconomiques, politiques que culturelles, la mondialisation prétend remplacer l'obsolète *international*, et rendre mieux compte de l'intensification des relations entre les sociétés.

Ces dits phénomènes mondiaux - que ce soit la transnationalisation des flux de capitaux et des échanges, l'accélération des transports et de l'information, désouverainisation de la politique budgétaire des États, la prolifération des normes, ou l'uniformisation des cultures - ont ceci en commun qu'ils sont à la fois causés et subis conjointement par plusieurs acteurs reliés à l'échelle multicontinentale. Ils sont

différents, tant par leurs provenances que par leurs fonctions¹. Ce dénominateur commun à toutes les théories mondialistes s'oppose à un principe généralement admis que l'État *fait* la réalité et qu'il constitue l'acteur exclusif et privilégié des relations internationales. Ce point de convergence, une fois posé, reste très ample et élastique, ce qui n'empêche pas le terme de tendre vers une polymorphie qui est synonyme de confusion pour les sceptiques.

Plus précisément, le mémoire se veut une exploration des différents fondements philosophiques associés à la mondialisation ainsi qu'une investigation sur la manière dont le concept change le cadre d'analyse traditionnel des Relations internationales. Pour illustrer brièvement ce qui est entendu par *fondements philosophiques*, on peut noter que la mondialisation est parfois utilisée pour expliquer un phénomène, c'est-à-dire comme un faire-comprendre², et qu'elle-même, parfois, consiste en l'objet étudié³. Dans le premier cas, la mondialisation est un *explanans*, elle est ce par quoi on explique des événements tiers, tandis que dans le deuxième cas, il s'agit de l'*explicandum* : la mondialisation elle-même s'explique par une autre réalité, et cette autre réalité est ce qui est ontologiquement déterminant⁴. On peut renchérir en constatant que la mondialisation est parfois une récurrence ou un cycle dans l'histoire, ce qui revient à dire qu'il existe à travers le temps et l'espace plusieurs mondialisations, et qu'elle est parfois, à l'opposé, vu comme un phénomène absolument *unique*, inédit et contemporain, voir une fin du monde⁵.

¹ Ces acteurs, sous l'optique mondialiste, peuvent être tant des chefs d'entreprises, des groupes de pression, des ONG, des personnalités privées que des traditionnels décideurs politiques de la littérature politologique.

² Ex. : « Le financement de l'éducation à l'ère de la mondialisation ».

³ Ex. : « La nouvelle mondialisation ».

⁴ Rosenberg, Justin. « Globalization Theory : A Post Mortem ». *International Politics*, 42, (2005) : 2-74

⁵ De ces opposés, nous pourrions associer les travaux respectifs de l'historien Fernand Braudel et ceux, plus récents, de Francis Fukuyama.

Cette brève exposition suffit à faire comprendre que la mondialisation n'est pas un concept dont le contenu fait consensus. Dans la majeure partie des discours politiques, celui des politiciens et journalistes, la mondialisation est tenue pour acquise, c'est-à-dire qu'elle n'est pas l'œuvre d'une définition, d'une justification ni d'une élaboration théorique poussée. L'atmosphère entourant le concept se résume bien à une situation où la mondialisation possède en sa *forme* conceptuelle un *fond* unique, une essence si évidemment palpable que point n'est ressenti le besoin d'expliquer son emploi. La mondialisation dans ces situations sert souvent à désigner un ennemi ou une opportunité.

Dans les domaines universitaires, qui intéressent plus particulièrement la recherche, les théories contemporaines sur la mondialisation proposent des définitions, et celles-ci, la plupart du temps, n'ont pas de noyaux paradigmatiques en eux-mêmes mondialistes. Il s'agit alors d'une théorie *libérale* ou encore *marxiste* de la mondialisation, et non d'une *théorie de la mondialisation*. Tout un legs philosophique respectif soutient ces différentes perspectives.

Cette position sur la *constructivité* du sens de la mondialisation exhorte le travail de s'outiller d'une optique philosophique. Elle diffère d'une partie des travaux en science politique et en Relations internationales au sujet de la mondialisation qui tend à privilégier le calcul quantitatif des échanges économiques transfrontaliers. Il est légitime de se questionner, dans cette situation, si une réelle différence existe entre *mondialisation*, *internationalisation*, *transnationalisation* et *interdépendance* dans la manière de calculer, par exemple, le degré des échanges d'un pays. Dans ces quatre cas, la démarche consisterait probablement à analyser les importations et exportations, les investissements ou les flux de capitaux de pays selon diverses variables (intensité, fréquence, diversité, provenance). Les quatre termes signifient-ils la même chose pour autant?

La mondialisation possède plusieurs différences, minimalement qualitatives, avec les autres termes. Perdant la racine *-natio*, elle implique souvent une imbrication plus

intense des sociétés, une *dé-statisation* des phénomènes sociaux ainsi qu'une mise en commun de l'histoire, voir une universalisation de l'humanité. Dans l'expérience politique contemporaine, l'utilisation des discours mondialistes à des fins explicatives ou encore justificatives d'un projet de société souligne la fonction normative et proprement politique de la mondialisation, tant dans les cercles des dirigeants, dans les sociétés civiles et dans les sciences sociales. Ces questionnements prennent source dans une vision *compréhensive* des sciences sociales plutôt qu'explicative. Quelle place le concept de mondialisation entretient-il dans la manière dont nous donnons un sens aux événements et aux phénomènes internationaux contemporains ? À partir de quels procédés argumentatifs la mondialisation est-elle utilisée ? Pour expliquer quoi, et comment ? Il est questionné ici les différentes épistémologies et ontologies de la mondialisation, que l'on retrouve tant dans les textes philosophiques *canoniques* - traité surtout dans la première section - que dans les articles, revues et monographies scientifiques contemporaines, centrales à la deuxième partie.

Le mémoire tend vers une *critique* conceptuelle de la mondialisation. Par critique, il est entendu non pas l'activité de déconstruction, mais l'acte, pour reprendre la formulation de Kant, de placer les formes de connaissances sous un tribunal, un procès chargé d'exposer les *possibilités*, et conséquemment, les *limites* d'une validité scientifique. Cela implique une réflexion sur les différents rapports possibles entre le sujet et l'objet d'étude. Avec la perspective constructiviste, cette caractéristique fait tendre le présent mémoire vers ce que l'on pourrait nommer une *typologie critique des théories mondialistes*. Nous entendons par typologie la démarche méthodique qui consiste à définir ou étudier un ensemble de types, afin de faciliter l'analyse, la classification et l'étude de réalités complexes. Par *type*, il est souvent fait référence dans le domaine de la sociologie comme un groupe d'individus ou de faits sociaux qui est homogène au regard de certaines caractéristiques. La présente entreprise envisage plutôt la construction de type de *schèmes de pensées*. On peut considérer les idéaux-types de légitimité chez Max Weber comme possédant certaines

ressemblances à ces types, dans la mesure où la légitimité est un rapport abstrait et appréhendable surtout par la compréhension. Le mémoire se restreint, par parcimonie, à dissenter sur les principaux contours qu'une telle entreprise typologique devrait avoir, à préparer le terrain et à examiner les différentes considérations qu'elle devrait intégrer.

La première partie du mémoire expose les bases philosophiques derrière le concept de mondialisation, tandis que la deuxième concerne plus précisément la mondialisation au sein des théories des Relations internationales. L'exposition des principes philosophiques, centrale à la première section, se fait d'une part en analysant l'historicité des *paradigmes mondialistes* et, d'autre part, en appréhendant *la réalité mondiale*. Dans la première situation, la mondialisation est présentée comme un ensemble cohérent et homogène de pensée, c'est-à-dire une sorte d'idéologie ou, pour employer un terme plus neutre, de paradigme.

À partir de sa conception située de la raison, de la propriété et de la justice, le libéralisme offre le principal paradigme politique et économique de la mondialisation. Un humanisme découle également de ce libéralisme et pose l'universalité des destins et la fusion, pour paraphraser Hegel, du particulier dans la totalité. Le marxisme, non sans renoncer initialement aux principes positivistes du libéralisme, renverse néanmoins celui-ci autour de l'ontologie sociale. Le marxisme conserve certaines idées libérales comme la production de la valeur et la nature du travail, mais il examine avec celles-ci les dispositions sociales plutôt que théoriser un droit à celui-ci. Ensemble et contre eux, ces deux systèmes de pensée ont construit, dans la pensée contemporaine des relations internationales, les *paradigmes* dominants sur le phénomène d'internationalisation ainsi que sur les notions de propriété et de travail. La mondialisation, bien qu'elle dépasse l'internationalisation dans ses implications, puise initialement de ce premier terme.

Analyser la *réalité mondiale* ne revient pas à explorer les origines du *sens* mondial, mais plutôt à insister sur l'existence de son fond avant celle de sa forme. Dans cette

deuxième formulation, la mondialisation n'est pas vue sous son idéalité, mais sous sa *réalité*. L'historien Fernand Braudel est l'un des premiers à proposer une réalité mondiale, et est couramment utilisé pour insister sur les différentes *mondialisations* dans l'histoire. L'ensemble géographique de la Méditerranée constitue, pour Braudel, un espace qui dépasse l'ensemble l'histoire de ces différentes parties. Les outils qu'il développe dans son analyse de la Méditerranée se transposent au monde dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*. Le concept d'économie-monde est réapproprié par Wallerstein et une branche du néomarxisme sous le nom de la théories des *systèmes-monde*.

Une opposition ontologique presque parfaite à Braudel se trouve dans la pensée de Marshall McLuhan. Au contraire de la géographie, l'approche de McLuhan appréhende le concept de virtualité, qui signifie une réalité en puissance qui est inactualisée. Ce qui intéresse McLuhan, le virtuel, s'oppose à l'approche de Braudel, car ce dernier voit dans l'actualisé - l'historiographiquement observable - et le réel une certaine synonymie. De cette manière, on peut affirmer que Braudel est sceptique aux entreprises herméneutiques. Par l'entremise des médias contemporains, McLuhan expose la virtualisation de l'information et de la vie sociale. Le concept de *village global* désigne cette proximité de l'espace, où tout le monde est voisin sans se connaître et où les médias globaux socialisent l'humain. Cette perspective remet en cause le rapport binaire entretenu par les idées et la matière, car la pensée de McLuhan repose avant tout sur une certaine matérialité, celle des circuits électriques, de l'imprimerie et des écrans. Il théorise une réalité mondiale qui vit à travers son médium, que ce soit une radio, une télévision ou un ordinateur. Ainsi, le mondial est la télévision, l'ordinateur, le *spectacle*. Côte à côte, Braudel et McLuhan représentent deux visions importantes de la réalité mondiale qui ont des ontologies fortement opposées.

La deuxième partie du mémoire s'intéresse aux théories des Relations internationales et à la manière dont celles-ci ont intégré la mondialisation. Le néolibéralisme se

distingue par ses approches institutionnelles et praxéologiques. La première approche cherche à trouver une solution au problème de la coopération et de l'anarchie à travers le *multilatéralisme*, l'*interdépendance* et la gouvernance globale, alors que la deuxième approche se désinvestit de cette coopération pour promouvoir plus directement les intérêts d'une compétition économique, d'une ouverture des frontières et de la diminution de l'importance de l'État. Les approches néolibérales sont les approches mondialistes hégémoniques. Elles occupent cette place par l'occupation vacante de l'école réaliste, dont la raison d'être s'oppose à l'existence d'une telle mondialisation.

Les courants néomarxistes s'opposent au néolibéralisme sur la base des effets du capitalisme. Au travers des concepts d'*accumulation* et de *système-monde* puisé de Braudel, des auteurs comme Samir Amin et Immanuel Wallerstein adaptent Marx aux conditions contemporaines, en insistant sur la place des pays dans un circuit économique plus grand. Ils portent également une grande importance aux institutions économiques internationales. Robert Cox et Stephen Gill proposent, quant à eux, le concept gramscien d'*hégémonie*. Bien que le concept soit initialement pensé à l'intérieur du cadre de l'État, les principes d'une relation hégémonique s'appliquent à ce qu'on pourrait appeler la mondialisation. La relation hégémonique ne suppose pas la dissuasion par le fusil, mais la stabilité par le consensus. Longtemps associée à la puissance physique, la domination vue par Gramsci se rapproche plutôt de l'aliénation, car elle implique de concevoir la reproduction de l'ordre et la promotion de notre intérêt comme une seule et même chose. Vis-à-vis du côté coercitif - voire régalien - que l'on attribue normalement à la domination, l'hégémonie se définit par le consensus.

À l'opposé, certains, tout en partageant en grande partie les préoccupations sociales du marxisme, se distancient de ceux-ci autour de l'épistémologie positiviste à la base de la pensée marxiste et autour de la hiérarchie d'une lutte sur les autres. Les approches postpositivistes, présentées sous le postmodernisme, le postcolonialisme et

les théories féministes, développent des analyses critiques du caractère universalisant des sciences humaines. Michel Foucault, bien que ses travaux de départ ne soient pas portés à l'analyse de la mondialisation, est très important dans les analyses postpositivistes de celle-ci. Edward Saïd, dans *Orientalisme*, pointe un problème propre aux Relations internationales et en particulier à la mondialisation, à savoir l'acte d'englober les *autres* dans un régime de vérité qui les concerne, mais qui leur est inaccessible et qu'ils n'ont jamais choisi. Sandra Harding et plusieurs autres conceptualisent l'*agentivité* comme conditions nécessaires à une objectivité forte, qu'elle conçoit comme un plus grand tableau, un plus grand panorama de la réalité.

Les perspectives postpositivistes entretiennent des objectifs communs allant vers une *phénoménalité de la mondialisation*, à l'opposé de la recherche d'*une* histoire, d'*une* conception ou d'*une* réalité comme il était auparavant question. La distinction entre *spéculation* et *phénoménalité* de la mondialisation est un principe qui, tout au long de la démarche du mémoire, s'affirme et devient de plus en plus clair; cette distinction sépare l'entreprise de situer l'objet de la mondialisation à l'intérieur d'un système de vérité de l'acte de poser la mondialisation comme des phénomènes, c'est-à-dire comme des choses qui n'existent que par leurs apparitions et leurs expériences.

PARTIE I

Les bases philosophiques du concept de mondialisation

CHAPITRE I

Historicité des paradigmes mondialistes

Un postulat inhérent à la présente démarche est qu'il existe une *histoire* de la mondialisation avant son émergence comme concept, que l'on associe à la chute de l'URSS et aux années 90. Cela implique qu'il faut rendre compte d'une évolution, de certaines *origines* et qu'il faut entreprendre une investigation historique avant d'en arriver à une analyse ontologique et épistémologique de la mondialisation dans son sens contemporain⁶. Bien qu'une telle revue, dans son ampleur méritée, exige un cadre beaucoup plus large, il n'en demeure pas moins qu'une mise en perspective des fondements des pensées mondialistes est souhaitable, sinon nécessaire. Pour comprendre les idées associées à la mondialisation, il faut comprendre que le terme *internationalisation* préexiste à la mondialisation et que les significations autour de ce premier terme ont longtemps été produites par deux récits⁷, le libéralisme et le marxisme. Ces deux lectures partagent certains présupposés philosophiques et procèdent d'une même *origine de raisonnement*, mais ils entretiennent également des visions normatives opposés sur la notion de propriété. Par leurs attractions ou encore leurs répulsions, elles caractérisent de nos jours une grande partie des débats mondialistes.

⁶ Ce postulat peut être confronté d'au moins trois manières. Premièrement, on peut insister sur le fait que le *fond* d'un concept ne peut se révéler avant son existence en tant que *forme*. Il s'agit donc d'un argument linguistique d'*existence*. Deuxièmement, on peut tout simplement renverser le premier argument en prétextant que, au contraire, la *mondialisation* est un phénomène qui existait concrètement avant son apparition comme concept. Il s'agit d'une objection *réaliste* au sens ontologique du terme. Enfin, on peut affirmer que le lien entre le sujet-chercheur et les textes qu'il interprète est une intermédiation brouillée et futile, ce qui déjustifie le recours à un arc historique contextualisant et exhorte à poser et juger plus directement et de manière avouée. Il s'agit d'une critique, elle, de *pertinence*.

⁷ Certains préféreront parler d'*idéologies* ou encore de *métarécits*.

Les origines du libéralisme, axées autour de la notion de propriété individuelle et de liberté, sont explorées. Cette analyse aboutit sur l'émergence d'une pensée libérale politique, économique et humaniste, qui prend source dans les pensées protestantes, les théorèmes de la division internationale du travail et les philosophies humanistes. La critique de Marx, qui entend renverser et dépasser les propositions libérales, est ensuite examinée. Les bases de sa vision mondiale reposent sur le matérialisme économique - opposé au matérialisme sécuritaire -, la philosophie dialectique de l'Histoire, le système mondial de l'exploitation économique, les conditions sociales comme prévalant sur l'individualité de l'homme et sur le paradoxe étatique du libéralisme à l'ère de la mondialisation, qui nécessite l'État dans certaines de ses fonctions de régence tout en étant désirant celui-ci le plus petit possible, pour le libre exercice de l'économie.

1.1.1 Fondements philosophiques

Bien que toute investigation historique des idées ait toujours un problème de régression à l'infini, on peut affirmer que la notion libérale de la propriété prend source dans la transition d'une justice de vertu à une justice formelle⁸. De la justice grecque comme sagesse et *mode d'être* prend forme une formalisation de ce qui est permis et interdit dans les sociétés⁹. Avec le droit romain et la *iusticia*, la validité morale devient une validité civile. Une action juste ou *bien* n'est plus la qualité de l'homme sage, mais plutôt une procédure technique civile qui est sensée transcender les citoyens. La justice de Platon, conséquente à son ontologie des Idées, possède des

⁸ Philippe Nemo, qui traite du lien entre le christianisme et le libéralisme, note cette importance du droit romain dans le troisième chapitre de son livre *Histoire des idées politiques dans l'Antiquité*.

⁹ « From then on, law would be [...] as something entirely apart – a compact, impenetrable corpus – and would always be distinguished [...] with a special and powerful rationality. Its separatedness came to be regarded as a peculiar feature of the West: around this isolation an extraordinary ideological discourse quickly took shape to recast it as 'independence' and 'neutrality' – of norms, procedures, judges – making it one of the underlying values of our civilization » Schiavonne, Aldo. *Ius. The Invention of Law in the West*. Trad. par Jeremy Carden. Cambridge : Belknap Press, 2012 [2005], pp. 3-4.

incarnations *concrètes*, des images imparfaites percevables dans le monde sensible, mais celles-ci n'informent que théoriquement les gardiens-philosophes de la Cité sur l'idée en elle-même du bien et de la justice¹⁰. La justice est donc abstraite et exige spéculation. À son opposé, la justice d'Aristote, plus proche des mathématiques, insiste sur l'arithmétique¹¹ des lois et privilégie la formulation légale des conduites. Le juste, dans cette optique, est celui qui ne déroge pas aux lois. Ces lois, constate Aristote, sont souvent liées aux biens, plus précisément ceux affectant la *postérité* et suscitant l'*adversité*¹².

Cette vision aristotélicienne se retrouve dans le droit romain. Celui-ci devient une *excarnation du préceptif*¹³, c'est-à-dire qu'elle se dissocie et s'isole des autres instances sociales par une technicité accrue et une formalisation avancée. Le droit romain oublie cependant le principe aristotélicien de répartition et de distribution équilibrée, et dans un sens souvent contraire, consolide la protection de la propriété des biens. Rome s'étend avec le *jus gentium*, dédié aux citoyens romains, la circulation d'une monnaie unique et l'accroissement des échanges. Le tout est assuré par un corps législatif structuré qui *donne* droit plus officiellement qu'avant à l'accumulation de biens matériels. Les tables sur la dette, les biens, la succession et les crimes posés contre la propriété d'un individu rendent de jure l'accumulation individuelle. Par la notion de propriété *absolue*, propre au droit romain, il est souvent

¹⁰ Voir le livre VII de *La République* sur la dialectique du bien et la formation des gardiens de la Cité.

¹¹ « Le juge restaure l'égalité. [...] Et l'égal est moyen entre ce qui est plus grand et ce qui est plus petit selon la proportion arithmétique. C'est pour cette raison aussi que le moyen reçoit le nom de juste parce qu'il est une division en deux parts égales [...] » Aristote. *Éthique à Nicomaque*. Livre V, 1132a.

¹² « Et puisque l'homme injuste est celui qui prend au-delà de son dû, il sera injuste en ce qui a rapport aux biens, non pas tous les biens mais seulement ceux qui intéressent prospérité ou adversité » *ibid*, 1130b.

¹³ Schiavonne, *op. cit.*, p. 71.

argumenté que la pensée commerciale individualise la notion de propriété au détriment des visions communautaires¹⁴.

Le libéralisme dépasse le simple droit légal des individus à la propriété, car il propose également une vision bien précise de la raison humaine. Cette raison libérale ne se déploie pas en même temps que l'essor de la propriété juridique, car au moment où la propriété individuelle se légitimise - du moins pour les citoyens romains -, la pensée individuelle comme capacité d'action, elle, se trouve brimée, sinon circonscrite très étroitement.. L'activité rationnelle et la *liberté ontologique* que l'on peut en découler se trouvent subordonnée par la foi avec l'avènement de la pensée théologique chrétienne¹⁵. La préséance du *croire* sur l'intelligence, défendue par les Pères de l'Église, persiste jusqu'à la philosophie scolastique.

Cet isolement de la raison se nuance avec les pensées de Saint-Anselme de Cantorbéry (1033-1109)¹⁶, auteur d'une démonstration *rationnelle* – donc non pieuse - de l'existence de Dieu, et Saint Thomas d'Aquin (1224-1274), qui consacre la philosophie reine en *son royaume*, c'est-à-dire les réceptions rationnelles terrestres¹⁷. Cette revalorisation de la capacité de rationalisation propre à l'individu humain est emblématique de l'œuvre de René Descartes (1596-1650). Cherchant à cerner de

¹⁴ « The first of the great claims [...] about the moral impact of Roman law was the claim that Roman "property absolutism" led to the decay of "communal" or "brotherly" values and so gave rise to a baleful commercialism. This claim took a number of forms in the nineteenth century, all of which were based on an undoubted, if slippery, truth in the history of European law: Roman law tended to assign "ownership" rights to some single "owner," both in the case of real property and in the case of personalty. » Whitman, James Q. « The Moral Menace of Roman Law and the Making of Commerce: Some Dutch Evidence ». *The Yale Law Journal*, 105, (1996) : 1848.

¹⁵ C'est ainsi que se comprend l'injonction de Saint-Augustin : *Crede ut intellegas*, signifiant « Croit afin de comprendre. » Augustin d'Hipon. *Traité sur l'évangile de Jean*. n. XXIX.

¹⁶ « In fact, everything else there is, except You alone, can be thought of as not existing. You alone, then, of all things most truly exist and therefore of all things possess existence to the highest degree; for anything else does not exist as truly, and so possesses existence to a lesser degree. » Anselme de Canterbury. *The Prayers and Meditations of St. Anselm with the Proslogion*. Trad. par Benedictina Ward. Harmondsworth: Penguin, 1973 [1077-1078], Chapitre III, pp. 202-205.

¹⁷ Thomas d'Aquin. *Somme contre les gentils Livre I : Dieu*. [En ligne], <http://thomas-d-aquin.com/Pages/Traductions/SCG.pdf> (page consultée le 23 mars 2016), p. 109.

quelle manière on peut détenir une quelconque vérité si l'on dresse tous les soupçons inimaginables envers notre expérience, il en vient à la conclusion célèbre du cogito : moi en train de penser, est la seule certitude absolue¹⁸. L'individu, et, plus précisément, l'expérience de sa conscience, c'est-à-dire l'âme ou l'esprit de l'individu, constituent donc le premier fondement sur lequel la quête de vérité doit se reposer. Descartes se questionne également sur comment on peut affirmer quelque chose avec certitude et quelles sont les preuves que l'on peut présenter à un argument. Ce chemin vers une science vraie prend une forme épistémologique déductive basée sur la formation mathématique d'assertions et d'hypothèses¹⁹. Évacuer la rigueur géométrique revient à une spéculation métaphysique inutile. Le rationalisme moderne comme position épistémologique doit, à cet égard, beaucoup à Descartes.

1.1.2 Libéralisme politique

Le protestantisme, le contractualisme et l'émergence de l'économie comme discours théorique d'organisation sociale participent à un recentrement anglo-saxon de la pensée libérale et de son application à la sphère internationale. Les réformes protestantes du XVe et XVIe siècle, avec le changement de mentalité qu'elles signalent, témoignent d'une acception particulière à la liberté individuelle. La raison, dans les tentatives de réformes de la philosophie catholique, est cantonnée à une intelligence abstraite capable d'expliquer le monde et ses origines tout en étant compatible avec la foi en Dieu, tandis qu'avec les réformes protestantes, le seul accès aux écrits sacrés suffit au salut. Le prêtre, dans cette optique, n'a plus le rôle d'intermédiaire et d'herméneute officiel de l'Église. Cela consiste en une

¹⁸ « Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent. » Descartes, René. *Méditations métaphysiques*. Paris : GF Flammarion, 1979 [1647], p. 81.

¹⁹ « [...] et considérant qu'entre tous ceux qui ont ci-devant recherché la vérité dans les sciences, il n'y a eu que les seuls mathématiciens qui ont pu trouver quelques démonstrations, c'est-à-dire quelques raisons certaines et évidentes » Brière, Diane. « Descartes : Discours de la méthode ». Anjou : Éditions CEC, 1996, p. 35.

concrétisation – il ne s’agit pas tant d’une entité abstraite qu’une faculté propre à chaque individu – de la liberté et une exhortation à la capacité individuelle. Max Weber, dans *l’Éthique protestante et l’esprit du capitalisme*, voit dans cette transition religieuse, vers une valorisation du monde ci-bas une nouvelle forme d’éthique de la besogne, qualifiée d’ascétisme, qui est à l’origine de *l’homo economicus*²⁰. Celui devient primordiale dans la montée du capitalisme et, d’une certaine manière, du libéralisme²¹.

De la même manière que le protestantisme cherche à s’affranchir du paternalisme ecclésiastique, la pensée de John Locke cherche à défendre la propriété vis-à-vis des gouvernements tyranniques. Locke, en théorisant son *contrat* social, explique comment, l’être humain, naturellement individuel, *choisit* de joindre une société avec gouvernement²². La propriété, tant de soi que de biens, constitue selon lui la cause principale expliquant la formation d’une entité politique gouvernementale, et sans cette liberté, l’autorité du gouvernement s’avère illégitime²³. Ainsi, plutôt qu’au fondement positif et formel du droit romain, la propriété au sens *modernement* libéral

²⁰ « L’ardeur de la quête du royaume de Dieu commençait à se diluer graduellement dans la froide vertu professionnelle; la racine religieuse dépérissait, cédant la place à la sécularisation utilitaire. C’est à ce moment que [...] fit son apparition [...] l’homo *aeconomicus* isolé, qui poursuit, par-dessus le marché, son œuvre missionnaire ». Weber, Max. *L’Éthique protestante et l’esprit du capitalisme*. Paris : Librairie Plon, 1964 [1904-1905], p. 137.

²¹ « [...] l’ascétisme protestant, agissant à l’intérieur du monde, s’opposa avec une grande efficacité à la jouissance spontanée des richesses et freina la consommation, notamment celle des objets de luxe. En revanche, il eut pour effet psychologique de débarrasser des inhibitions de l’éthique traditionaliste le désir d’acquérir. Il a rompu les chaînes [qui entravaient] pareille tendance à acquérir, non seulement en la légalisant, mais aussi, comme nous l’avons exposé, en la considérant comme directement voulue par Dieu. » *ibid*, p. 132.

²² De cette affirmation transparait l’attitude naturalisante du libéralisme : les individus *ont décidé* de se joindre à une société. Des visions plus modérées, comme celle de John Rawls, insiste ultérieurement sur l’*expérience de pensée* en elle-même plutôt que sur la notion essentialiste de *nature*.

²³ « C’est pourquoi, la plus grande et la principale fin que se proposent les hommes, lorsqu’ils s’unissent en communauté et se soumettent à un gouvernement, c’est de conserver leurs propriétés, pour la conservation desquelles bien des choses manquent dans l’état de nature. » Locke, John. *Traité du gouvernement civil*. 2e éd. Paris: GF Flammarion, 1992 [1690], p. 237.

prend source davantage dans un droit naturel, largement sous-tendu par la théorie lockéenne.

Le *libéralisme politique* de Locke insiste, tout comme les pensées protestantes, sur la prévalence des liens directs entre individus, sans mise en autorité d'un parti tierce. L'État existe pour la raison bien précise que le droit naturel de posséder et de se faire justice rend les individus partiaux, et qu'il faut, pour les questions de règlements des différents, une sorte d'arbitre dans ce jeu d'individus²⁴. Ils ont par, stratégie et calculs, décidé de le contracter, ils sont dès lors responsables de leurs conditions. La notion de *mérite* justifie ainsi les différentes formes de conditions *post*-contrat des individus²⁵.

Le traité de Westphalie, signé en 1648 par les puissances européennes de l'époque est souvent mentionné comme le point de départ du système international moderne²⁶. Il est communément désigné comme la base légale de l'État comme abstraction politique de la société. Il est maître chez lui et agit comme seule force légal-militaire légitime à l'intérieur de son territoire. Cela est important sur le plan à la fois du catholicisme et de la géopolitique car cela signifie que le souverain, monarque à l'époque, n'est plus subordonné à une entité religieuse externe, comme c'était souvent le cas avec le Vatican. Cela est également important sur le plan diplomatique, car les États européens se considèrent égaux dans leurs souverainetés et, par un langage juridique et diplomatique commun, ils se constituent un ensemble de normes qui visent à les faire coopérer. Cette expansion normative de l'État comme organisation politique du social se fait tant avant qu'au-delà de la phase de décolonisation. Cette

²⁴ *Ibid*, p. 237.

²⁵ La théorie libertarienne des droits de propriété légitimes de Robert Nozick se base sur une vision fortement contractualiste de ce type de mérite.

²⁶ « La donne change à partir des XVIIe et XIIIe siècles, lorsque naît un véritable système international, au sens d'ensemble d'États, souverains entretenant des interactions suffisamment régulières pour que le comportement de tout un chacun soit un facteur nécessaire dans le calcul présidant au comportement de tous les autres. » Battistella, Dario. *Théories des relations internationales*. 3e éd. Paris : Sciences-Po, 2009, p. 20.

décolonisation n'est acceptée que si la nouvelle organisation politique postcoloniale possède assez de similarités pour être qualifiée d'État.

Ce processus normatif de reconnaissance et de légitimité constitue la base du système international contemporain compris comme constellation de boîtes noires²⁷, selon l'expression de Kenneth Waltz. Ainsi, la fixation et normalisation de ce que l'on entend par État-Nation, concordant plus ou moins avec le traité de Westphalie, constitue certainement une étape majeure. Le *système international* ne renvoie pas dès lors à la globalité physique de la planète, mais plutôt au système étatique européen qui s'édifie avec l'expansion coloniale de l'Europe et la décolonisation²⁸. La mondialisation, puisant de ce système international, est liée à cette statification westphalienne des sociétés politiques²⁹.

1.1.3 Libéralisme économique

Le *libéralisme économique* synthétise les différentes positions vues précédemment comme le rationalisme épistémologique, la liberté individuelle, sa responsabilité, parfois qualifiée de *self-interest* et la standardisation étatique du système international. L'oeuvre principale d'Adam Smith, *An Inquiry into the Nature*

²⁷ « How can they be placed in a single category ? States are alike in the tasks that they face, though not in their abilities to perform them. The differences are of capability, not of function. States perform or try to perform tasks, most of which are common to all of them; the ends they aspire to are similar. » Waltz, Kenneth. *Theory of International Politics*. Reading : Addison-Wesley, 1979, p. 97.

²⁸ « As the Westphalian system expanded beyond Europe, international law followed in its wake. The European great powers and the United States succeeded in imposing aspects of Western civilization on the rest of the world. Through this process, international law became a universal system, and the sources of international law likewise were universalized. The expansion of Western civilization, including international law, procuded what I call the "Westphalian civilization" » Fidler, David. « The Return of the Standard of Civilization ». *Chigago Journal of International Law*, 2 (1), (2015) : 137-138.

²⁹ « By 1500, the characterictic features of modern world politics could already be discerned in embryo in Europe; in the course of globalization these features became characteristics of the entire global system. [...] Globalization helped to consolidate the system of independant states [...] and by doing so it markedly affected the course of future political development. » Modelski, George. « Globalization ». Dans *The Global Transformation Reader*, sous la dir. De David Held et Anthony McGrew, Cambridge : Polity Press, 2000, pp. 57-58.

and Causes of the Wealth of Nations, a qualité de classique dans le domaine de l'économie, au point que Smith est, selon plusieurs, le fondateur de la perspective proprement libérale de l'économie internationale. La perspective du commerce international qu'il présente se déploie comme un théorème - et non comme une théorie, malgré l'utilisation commune -, c'est-à-dire comme une affirmation découlant d'une suite de propositions mathématiquement articulées, qui est établie comme vraie au travers d'un raisonnement logique construit à partir d'axiomes. La principale prémisse présuppose l'existence économique des nations - ou des États - comme agrégation du travail objectif d'une société. Cela implique que la richesse d'une nation se traduit par l'ensemble de sa production, de son travail. Cette richesse est mesurable en or, mais, contrairement à la pensée mercantiliste, l'or lui-même n'a qu'une valeur relative, faisant référence aux fruits du travail, les *biens produits*³⁰.

Partant de là, les nations, disposant de ressources et de compétences différentes, ont intérêt à spécialiser leurs productions - c'est-à-dire leurs *travaux* - dans leurs domaines d'excellence pour ensuite l'échanger contre l'expertise du pays voisin. C'est ainsi que les deux parties maximisent leurs productions, et donc leurs richesses. Il n'est pas intelligent de produire chez soi ce qui coûte moins cher à produire ailleurs. Il est plus rentable d'échanger son surplus de produits dans lequel on dispose d'un *avantage absolu* pour obtenir de l'étranger les produits dont la production nationale hypothèquerait la productivité³¹. David Ricardo perfectionnera l'argument, en

³⁰ « The great wheel of circulation is altogether different from the goods which are circulated by means of it. The revenue of the society consists altogether in those goods, and not in the wheel which circulates them. In computing either the gross or the neat revenue of any society, we must always, from their whole annual circulation of money and goods, deduct the whole value of the money, of which not a single farthing can ever make any part of either. » Smith, Adam. *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. Vol. 1, Oxford : Clarendon Press, 1979 [1776], p. 289.

³¹ « In contrast, Smith argued the advantages of specialization by regions and nations. Beginning with such reasoning, Smith showed how each nation would be far better off economically by concentrating on what it do best [...] Competition was important in the society that Smith proposed. Competition assured that each person and nation would do what they was best fitted to do [...] Therefore, the role of the government, or sovereign, should be minimum. » Cho, Dong-Sung et Ibid-Chang Moon. *From Adam Smith to Michael Porter*. Singapour : World Scientific Publishing, 2000, p. 6.

rajoutant que même un pays sans avantage absolu peut bénéficier des échanges internationaux s'il se spécialise dans la production pour laquelle il a un *avantage comparatif*. Ainsi, tout pays, quel qu'il soit et de tout temps, a intérêt à spécialiser sa production et adopter le libre-échange. D'une situation d'autarcie à une situation d'échange libre et spécialisé, la richesse, dans son ensemble, se trouve grandie.

Comment ce surplus de richesse découlant d'échanges optimaux est-il distribué ? Chez Smith, le problème est soulevé dans la distribution intérieure de la richesse d'une société. Le concept de *main invisible* symbolise la répartition harmonieuse résultant d'une poursuite individuelle généralisée³². Cette intégration, qui n'est pas sans rappeler une sorte de *Deus Ex Machina*, s'applique selon toute vraisemblance chez Smith également aux échanges entre nations. John Stuart Mill remettra en doute le concept, en insistant sur les probables asymétries dans la distribution des bénéfices de l'échange³³.

L'absence de barrière aux échanges est nécessaire pour optimiser les résultats selon le raisonnement libre-échangiste. Sera perdant celui qui échange son produit contre un autre qui, par une taxe aux échanges, revient aussi cher sinon plus que s'il le produisait chez lui. Ainsi, le libre-échange est une condition *sine qua non* à l'application correcte de la théorie du commerce et de la division internationale du

³² « By preferring the support of domestic to that of foreign industry, he intends only his own security; and by directing that industry in such a manner as its produce may be of the greatest value, he intends only his own gain, and he is in this, as in many other cases, led by an invisible hand to promote an end which was no part of his intention, Nor is it always the worse for the society that it was no part of it. By pursuing his own interest he frequently promotes that of the society more effectually than when he really intends to promote it.» Smith, *op. cit.*, p. 456.

³³ « Thus, the division of the cost of trade, and the division of the advantage of trade, are governed by precisely the same principles. Two countries may have equal shares of the clear benefit of the trade, while, if the cost of carriage were saved, they would divide that saving unequally [...] The question naturally suggests itself, whether any country [...] can engross to itself a larger share of the benefits of foreign commerce, than would fall to it in the natural or spontaneous course of trade. The answer is, it can. » Mill, John Stuart. *Essays on Some Unsettled Questions of Political Economy*. Kitchener : Batoche Books, 2000 [1844], p. 20.

travail. Le libre-échange ne signifie pas, dans l'absolu, une liberté économique ou politique à l'intérieur des pays, puisqu'un gouvernement dictatorial pourrait forcer sa population à produire, dans le cadre d'une économie planifiée, son avantage absolu pour le revendre sur le marché international. Le théorème du commerce international, à son départ, présuppose le pays comme une boîte noire qui agglomérerait l'intégralité de la production en son sein, et cette statification théorique des échanges économiques est à l'origine de la pensée économique libérale bien que celle-ci tende dorénavant à diminuer son importance. Le paradoxe est qu'une grande importance soit accordée à la performance agglomérée de la société - au détriment de laissé-pour-compte - alors que cette société est posée comme n'existant qu'individuellement. Avec la pensée libérale *mondiale*, le raisonnement hypothético-déductif du libre-échange s'adresse également aux individus économiques, tantôt personnes physiques tantôt personnes morales, déstatifiés et ne subissant plus les mêmes contraintes territoriales que dans le système international westphalien de pays cloisonnés³⁴. On peut néanmoins raisonnablement affirmer que le raisonnement libre-échangiste existe aussi encore en tant que discours normatif à l'intérieur de sphères dirigeantes de nombreux pays, et qu'il est partie intégrante d'une *vision mondiale libérale*.

1.1.4 L'humanisme de la pensée libérale

L'approche libérale du politique et de l'économie insiste sur la liberté et l'émancipation de l'individu, à son exhortation comme être rationnel et à la promotion de sa responsabilité. La propriété individuelle, de sa légalisation romaine à son application éthique protestante, possède une place particulière au sein du libéralisme. Cette quête rationnelle et individuelle se traduit dans le commerce, les échanges et les *contrats* politiques, premièrement entre entités individus, puis entre les nations. Le libéralisme cherche l'abaissement de ce qui peut entraver ce qu'il entend comme les lois et droits universels d'*être* et d'*avoir*. Une troisième perspective du libéralisme,

³⁴ Dans cette optique, Kenichi Ohmae, spécialiste de stratégies économiques des entreprises, s'adresse, dans *The Borderless World*, directement au lectorat entrepreneurial et aux entités corporatives.

celle que l'on pourrait qualifier, à l'instar de Philippe Nemo, d'*humaniste*, fond l'*individu* dans l'*être humain*. Kant estime les impératifs catégoriques et son projet de paix perpétuelle bien plus puissants en unissant l'être humain sous une *nécessaire* et commune dénominalité qu'en formulant ses principes directeurs comme valant pour certains individus, à un certain moment, et à un endroit particulier³⁵. La philosophie des Lumières est emblématique de cette historicité commune de l'espèce humaine. Le progrès du savoir équivaut à celui de l'histoire de l'humanité, et la confiance en ce progrès est le projet de la modernité³⁶. La raison existant en nous tous fonctionne sous les mêmes modalités et les mêmes principes de bases, ainsi le cheminement philosophique, selon les sujets, devrait aboutir aux mêmes formes finies de savoir et d'organisations. La mondialisation, sous cet humanisme kantien, contient un aspect téléologique d'*aboutissement*, comme si son histoire était universelle et qu'elle possédait des stades de développement bien précis³⁷. La paix perpétuelle, selon Kant, clôt l'histoire de l'humanité. Des stades des superstitions, de la tyrannie et des guerres émerge celui de la raison universelle, de la société de droit et de la paix. Ce but final des sociétés, celui d'une fédération des États, est mondial. Le cheminement vers

³⁵ « Cependant, pour que la raison puisse légiférer, il faut qu'elle n'ait à présupposer qu'elle-même, parce que la règle n'est objectivement et universellement valable que si elle vaut sans condition contingente et subjective qui distingue un être raisonnable d'un autre. » Kant, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Paris : Gallimard, 1985 [1788], p. 39.

³⁶ « [...] we can define modernity as the time, or the way of life, in which order-making consists of the dismantling of the 'traditional', inherited and received, order; in which 'being' means a perpetual new beginning. [...] Modernity lived in a state of permanent war against tradition, legitimized by the urge to collectivize human destiny on a new and higher level, to substitute a new, better order for the old, jaded and outlived. » Bauman, Zygmunt. *Postmodernity and Its Discontents*. Cambridge : Polity Press, [1997], pp. 6-7.

³⁷ « The history of the human race as a whole can be regarded as the realisation of a hidden plan of nature to bring about an internally- and for this purpose also externally - perfect political constitution as the only possible state within which all natural capacities of mankind can be developed completely. [...] after many revolutions, with all their transforming effects, the highest purpose of nature, a universal *cosmopolitan* existence, will at last be realised as the matrix within which all the original capacities of the human race may develop. » Kant, Emmanuel. *Political Writings*. Londres : Cambridge University Press, 1989 [1784], pp. 50-51.

celui-ci, que l'on peut nommer *mondialisation*, est cosmopolite et basé sur les libertés et initiatives individuelles³⁸.

1.2.1 Le matérialisme hobbesien et marxiste

L'influence de Kant sur la notion de progrès de l'Histoire est présente dans les travaux d'Hegel et de Marx. Cependant, à travers cet arc qui aboutit au renversement de l'idéalisme allemand, trois notions remettent en cause les postulats libéraux : le matérialisme ontologique, les catégories sociales comme détenant une puissance autonome et l'exploitation du travail, délégitimant la propriété individuelle, le commerce international et l'économie de marché.

La matière est ce qui occupe l'espace et possède une certaine masse. La philosophie occidentale emploie le terme comme étant une substance étendue, divisible et susceptible de recevoir toute sorte de formes. La matière s'oppose à l'esprit et aux idées qui sont, eux, des non-espaces indivisibles³⁹. La primauté de la matière est énoncée primitivement dans la philosophie grecque avec Héraclite et Démocrite, mais disparaît durant les années d'influence chrétienne. La matière *étant tout*, la pensée ne découle que du corps et meurt avec lui. Cette conception ontologique s'oppose aux dogmes chrétiens comme la quête du paradis et la transcendance des esprits. Le renversement exposé précédemment de la *foi* par la *raison* reste l'objet de deux facultés relevant de l'idée et l'intellect. Le renversement de l'*idée* par la *matière* est une conception encore plus difficile à accepter.

³⁸ « Le progrès de l'humanité est, paradoxalement, une oeuvre collective qui ne se construit que par des avancées individuelles, non par les actions « solidaires » de la communauté. Il est vrai qu'aucun individu ne peut mener à bien à lui seul l'entreprise du progrès [...] ses initiatives ne sont fécondes que si elles sont entrecroisées avec celles d'autres individus; mais coopération n'est pas fusion. » Nemo, *op. cit.*, p. 514.

³⁹ « [...] Descartes distinguished such material substance sharply from mind, or mental substance, the latter being nonspatial and capable of initiating its own activity. » Matter. Dans *Routledge Encyclopedia of Philosophy*, 1998, p. 5271.

Mis à part quelques œuvres comme celle de Spinoza, c'est en Angleterre, une fois distancée de l'Église catholique romaine, que resurgit une forme plus raffinée de matérialisme. S'opposant à Descartes sur l'*idéalité* de la substance première, Hobbes argumente sur la possibilité de raisonnement et d'imagination dans une situation où l'univers aurait disparu, mais où l'humain, pour une raison incroyable, aurait survécu⁴⁰. L'âme ne pourrait que concevoir des mémoires, des images construites d'avant, et cela prouve bel et bien selon Hobbes la matérialité du monde. La différence réside entre une acception *a priori* du cogito de Descartes et une acception *a posteriori* de son équivalent comme expérience de pensée chez Hobbes.

L'homme n'est pas moins rationnel du moment où il possède la faculté d'agrégation et de calcul (*computing*)⁴¹. Tout de même, cette faculté découle du mouvement de la matière, qui lui, possède une totale autonomie vis-à-vis d'elle. L'humain est contraint directement par son environnement matériel, mais il possède tout de même la capacité stratégique d'autoconservation, c'est-à-dire que par un jeu de prudence ou encore de risque, il cherche à perdurer et à survivre⁴².

L'homme étant un loup pour lui-même, celui-ci ne peut concevoir, chez Hobbes, le calme et la sécurité que si, avec tous ceux autour de lui, il soustrait certains de ses droits naturels⁴³ - comme celui d'assurer sa survie - pour les léguer à une émanation des individus, un État souverain. Face aux États homologues, l'État se comporte de la

⁴⁰ « [...] if such annihilation of all things be supposed, if may perharps be asked, what would remain for any man to consider as the subject of philosophy [...] I say, therefore, there would remain to that man ideas of the world, and of all such bodies as he had, before their annihilation, seen with his eyes, or perceived by any other sense; that is to say, the memory [...] » Hobbes, Thomas. *The English Works of Thomas Hobbes*. Vol. 1, Londres : John Bohn, 1886 [1655], pp. 91-92.

⁴¹ *Ibid*, pp. 3-6.

⁴² « And from this diffidence of one another, there is no way for any man to secure himself so reasonable as anticipation; that is, by force, or wiles, to master the persons of all men he can so long till he see no other power great enough to endanger him: and this is no more than his own conservation requireth, and is generally allowed. » Hobbes, Thomas. *Leviathan*. Londres : St Pauls, 1655, p. 77.

⁴³ *Ibid*, p. 79.

même façon que les humains, dont il constitue l'abstraction, se comportaient individuellement dans l'état de nature⁴⁴.

Karl Marx ne crée pas son matérialisme directement de Hobbes, que l'on pourrait qualifier de *matérialisme sécuritaire*. Dialectique et historique, le matérialisme de Marx est obtenu par le renversement complet de la philosophie idéaliste hégélienne. Le point de départ chez Hegel de toute conscience est la certitude sensible, la certitude *d'ici* et d'un *maintenant*, que quelque chose est dans une infinité de particularités - ce qui est proche de la position cartésienne⁴⁵. Il s'agit d'une certitude subjective. Dans un processus d'opposition et de surpassement, le sujet entame un long périple vers des stades de connaissances plus raffinés que la simple *certitude d'existence*, qui eux-mêmes, seront remis en doute puis remplacés par de nouvelles formes de connaissance dépassant les stades initiaux. Le parcours du sujet - ou de la raison - enferme toute possibilité d'existence à l'intérieur de la conscience. Dès lors, il n'y a plus de distinction entre l'objet et le sujet. Tout n'est que participation à l'Idée⁴⁶.

Marx renverse la pensée de Hegel spécifiquement dans *l'Idéologie allemande*. La matière, non seulement n'a pas besoin de l'esprit pour exister, mais cause et engendre

⁴⁴ Ici se synthétise, juxtaposé à la perspective du système international westphalien, le noyau théorique de l'école *réaliste* des relations internationales : les États, unités semblables qui disposant d'un instinct rationnel de survie, n'ont jamais délaissé leurs souverainetés pour assurer leur sécurité. Dans un tel système d'anarchie, les États s'entrechoquent et, par la capacité matérielle d'assujettissement - dit autrement, par la force militaire -, certains prennent le dessus temporairement sur d'autres. Ainsi, il peut exister des équilibres, mais il serait abusif de qualifier ces phases de *paix* dans la mesure où les équilibres n'empêchent pas que, individuellement, les États cherchent à maximiser leurs puissances. Il serait hasardeux de croire qu'un État, sous le principe d'un *maintien de l'équilibre*, refuse d'augmenter sa puissance personnelle.

⁴⁵ « Le savoir, qui d'abord ou immédiatement est notre objet ne peut être rien d'autre que celui qui est lui-même savoir immédiat, savoir de l'immédiat ou de l'étant [...] Elle est; c'est-là pour le savoir sensible l'essentiel, et ce pur être ou cette simple immédiaté constitue la vérité de la chose » Hegel, G. F. W., *Phénoménologie de l'Esprit Tome 1*. Trad. par Jean Hyppolite, Paris : Aubier, 1941 [1807], pp. 81-82.

⁴⁶ « La chose est Moi : en fait dans ce jugement infini la chose est supprimée; elle n'est rien en soi; elle n'a de signification qu'en relation, seulement à travers le Moi et sa référence au Moi » *ibid.*, p. 296.

celui-ci, la philosophie et les idées en général⁴⁷. L'idée de *parcours dialectique*, compris comme progression par opposition témoigne de l'influence hégélienne. Marx énonce le parcours de la propriété comme une suite de propositions qui contiennent en eux-mêmes leurs futures négations. Dans une première acception de la propriété individuelle, celle de l'économie primitive, les individus disposent de leurs corps et des fruits de leurs travaux. Ce moment premier de la propriété contient la source de sa négation; c'est par cette propriété individuelle que la propriété d'une partie du travail *de l'autre* s'associera, par coup de ruse, de répression et d'entretien, à celle de la propriété de *soi* et que le germe de l'exploitation du travail s'installe⁴⁸. Ce deuxième moment contient lui-même sa source de négation, et cette double négation amène et perfectionne la propriété initialement collective. La propriété individuelle de l'exploitation, dénaturée et avilie, engendre une concentration exponentiellement disproportionnée, au point que, dans l'absolu, l'élimination de cette inégalité devient inéluctable. C'est de cette instabilité interne au capitalisme qu'aboutit la société communiste, fondée sur la coopération et la possession commune.

1.2.2 Les classes sociales

L'idéal d'une possession commune amène le *concept* de classe, qui se distingue fortement de Hobbes et de la pensée libérale en insistant sur l'existence de groupes socioéconomiques plutôt que sur la réductibilité de l'humain à son individualité. De tout temps et de tout lieu, les sociétés humaines ont divisé leurs rôles dans la production matérielle. C'est en sortant de la primitivité qu'un ordre hiérarchique se bâtit sur cette division et que chaque rôle devient le sort non pas d'un individu mais

⁴⁷ « Le progrès consistait à subordonner à la sphère des représentations religieuses ou théologiques les représentations métaphysiques, politiques, juridiques, morales et autres, que l'on prétendait prédominantes. [...] En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même. [...] Le premier acte historique de ces individus, par lequel ils se distinguent des animaux, n'est pas qu'ils pensent, mais qu'ils se mettent à produire leurs moyens d'existence. » Marx, Karl et Friedrich Engels. *L'idéologie allemande*. Paris : Éditions Sociales, 1968 [1844], pp. 43-44.

⁴⁸ Marx, Karl. *Le capital*. Vol. 1, Moscou : Éditions du progrès, 1982 [1872], p. 730.

de tout un groupe de personnes, une *classe*. Cette classe est reconnaissable avant tout par sa position dans la production et dans la détention des fruits de celle-ci. Par la reproduction des classes en leurs seins, Marx affirme le déterminisme des rapports sociaux, comme quoi un *riche* engendrera un *riche*, et ainsi de même pour les classes pauvres⁴⁹.

Dans *Les luttes de classes en France*⁵⁰, Marx définit plusieurs inclinaisons de classes sociales : 1) l'*aristocratie financière*, c'est-à-dire les banquiers, les rois de la Bourse et les propriétaires des mines, chemins de fer et différentes industries de l'époque ; 2) la *bourgeoisie industrielle*, minorité de propriétaires opposés aux spéculations financières ; 3) la *bourgeoisie commerçante* ; 4) la *petite bourgeoisie*, semblable à la classe moyenne ; 5) la *paysannerie*; 6) le *prolétariat*, masse critique de travailleurs déshérités, prompts à l'aliénation, mais incontournable pivot des révolutions et, 7) le *sous-prolétariat*, constitué des bohèmes, vagabonds, déserteurs et mendiants, *néonomades* sans réelles attaches à un territoire.

L'analyse de l'évolution des classes est structurale, dans le sens où c'est le système même dont il est question. Les idées, comme celle du *self-made-man*, des *Droits de la personne* ou de la *paix commerciale*, sont *contingentes* et prennent source dans la volonté d'explication et de justification d'un stade social précis dans les configurations matérielles. Elles se calquent sur les rapports de production entretenus par les groupes socioéconomiques⁵¹. Le concept d'individu comme entité de base,

⁴⁹ La notion libérale de *mérite* est qualifiée, par Marx, d'« exécration hypocrite » (*ibid.*, p. 726.)

⁵⁰ Marx, Karl. *Les luttes de classes en France 1848-1850*. Paris : Éditions Sociales, 1967, 685 p.

⁵¹ « [...] les humains nouent des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté ; ces rapports de production correspondent à un degré donné du développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports forme la structure économique de la société, la fondation réelle sur laquelle s'élève un édifice juridique et politique, et à quoi répondent des formes déterminées de la conscience sociale. [...] Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. » Marx, Karl. *Avant-Propos à la Contribution à la critique de l'économie politique*. Trad. par Maurice Husson, Paris : Éditions Sociales, 1972 [1859], p. 18.

simple et vierge, est le fruit d'une théorisation de l'ordre établi. Chez Marx, l'intérêt et l'opinion d'un individu ne peuvent être dissociés des intérêts et des opinions du groupe social duquel il fait partie. Il écarte la perspective contractualiste, cartésienne et même hégélienne d'une *égo-ontologie*⁵².

1.2.3 Le travail et l'exploitation

Marx renverse le libéralisme également autour du sens normatif accordé aux échanges entre les individus. C'est ainsi que son approche est davantage économique que militaire ou sécuritaire. Marx insiste sur la *configuration* de la matière. Cette configuration constitue un équilibre entre *la manière* dont on travaille la matière - le mode de production - et les changements dans la condition même des travailleurs, les forces productives. Ainsi, le postulat ontologique n'en est pas un d'individu à l'état de nature - postulat conduisant aux théories contractualistes -, mais plutôt un postulat proche des théories économiques, qui insistent sur la création de la valeur par le travail. Ce travail créateur de la valeur tend, dans le capitalisme, à se mesurer et se voir en *finalité* dans la *monnaie*. Le capitalisme se bâtit sur ce *fétichisme de la marchandise* et sur la *plus-value*, qui consiste en le rapport entre le surtravail et le travail nécessaire⁵³.

L'expansion du capitalisme équivaut au processus de mondialisation. Cette division mondiale permet aux classes capitalistes d'agir à l'échelle planétaire comme à l'intérieur d'une usine. Comme dans une usine, il y a très peu de dirigeants, et donc de classes riches. Il y a, à l'opposé, de nombreuses castes ouvrières qui offrent leurs

⁵² « A l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que l'on monte ici. Autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os; non, on part des hommes dans leur activité réelle, c'est à partir de leur processus de vie réel que l'on représente aussi le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital.» *ibid*, p. 17.

⁵³ Marx, *op. cit.*, 1982 [1872], pp. 213-214.

énergies pour un temps donné à *rabais*⁵⁴. Ils sont rémunérés en argent qui n'a de sens qui s'il est réutilisé pour acheter un produit, qui lui-même est vendu à *profit* par les détenteurs capitalistes. Cette double extirpation rend quasi-impossible l'épargne et le surplus pour la classe ouvrière, car le travail est sous-payé et ses dépenses quotidiennes l'obligent à se départir en grande partie de sa rémunération. La mondialisation n'est pas un processus de *rapprochement*, mais plutôt de *distanciation* du rapport entre le propriétaire et les travailleurs, à la fois géographiquement et hiérarchiquement⁵⁵. Ce marché mondial des biens, des ressources et du travail dessert les intérêts des classes pauvres car ces dernières se trouvent en compétition avec les classes pauvres voisines et parce que les États acceptent cette *race-to-the-bottom*, et proposent des mesures complaisantes aux propriétaires étrangers.

Comme dans une usine, il y a quelques *superviseurs*, qui obtiennent une position médiane avantageuse par rapport à ceux qu'ils côtoient chaque jour. Ils suivent un intérêt immédiat et un intérêt absolu, qui sont contradictoires : leur intérêt immédiat est de bien exécuter leur travail, car ils maintiendront ainsi un bon rythme de vie comparativement aux autres ouvriers⁵⁶. L'intérêt absolu est de reposséder, en alliance avec les ouvriers majoritaires, les fruits du travail par la dépossession des hauts détenteurs du surplus injustement accumulé, dans l'optique de réorganiser un mode de production collectif.

⁵⁴ *Ibid*, pp. 481-482.

⁵⁵ « Mais les marchés s'agrandissaient sans cesse : les besoins croissaient toujours. La manufacture, à son tour, devint insuffisante. [...] La grande industrie a créé le marché mondial, préparé par la découverte de l'Amérique. Le marché mondial a accéléré prodigieusement le développement du commerce, de la navigation, des voies de communication. Ce développement a réagi en retour sur l'extension de l'industrie ; et, au fur et à mesure que l'industrie, le commerce, la navigation, les chemins de fer se développaient, la bourgeoisie se développait décuplant ses capitaux et refoulant à l'arrière-plan les classes léguées par le moyen âge. » Marx, Karl et Friedrich Engels. *Le manifeste du parti communiste*, trad. par Laura Lafargue, Paris: Champ Libre, 1983 [1848], p. 7.

⁵⁶ La notion d'Immanuel Wallerstein de *semi-périphérie* illustre bien ces zones intermédiaires.

La mondialisation est le processus de désenclonnement du capitalisme⁵⁷. Le marché sans arbitre constitue la finalité de celle-ci, bien que l'État soit indispensable pour encadrer l'économie - par la vente des infrastructures publiques, la promotion de législation de complaisance et l'incitation à l'investissement - et reproduire l'ordre. Quand Hobbes croit que l'État souverain apparaît pour amoindrir la violence, Marx, lui, croit que celui remplit plutôt une fonction d'encadrement de cette exploitation, qui est avant tout économique⁵⁸.

L'héritage de Marx, que nous étudierons plus tard, conserve, à travers les courants *marxistes*, *néomarxistes* ou encore *marxiens*, les trois notions que sont le *matérialisme*, la perception de la société en *castes* délimitées en fonction de leurs positions économiques et la nécessité d'une *critique* sociale de l'ordre économique. Certains opteront pour l'introduction du rôle de la culture et des discours, alors que d'autres insisteront sur la structure internationale des rapports de production⁵⁹. Lénine, avec sa notion d'*impérialisme*, poursuit la position de Marx en insistant sur la logique d'expansion et de concentration inhérente au capitalisme, tout en consacrant une importance aux États impérialistes dans la régence de l'ordre international dans la mesure où la guerre est l'aboutissement inévitable des conflits entre monopoles pour le partage du monde⁶⁰. Dans son optique, les pays capitalistes européens, en guerre de

⁵⁷ « Corrélativement à cette centralisation, à l'expropriation du grand nombre des capitalistes par le petit, se développent sur une échelle toujours croissante l'application de la science à la technique, l'exploitation de la terre avec méthode et ensemble, la transformation de l'outil en instruments puissants seulement par l'usage commun, partant l'économie des moyens de production, l'entrelacement de tous les peuples dans le réseau du marché universel, d'où le caractère international imprimé au régime capitaliste. » Marx, *op. cit.*, 1982 [1872], p. 730.

⁵⁸ « Le pouvoir étatique moderne n'est qu'un comité chargé de gérer les affaires communes de la classe bourgeoise tout entière. » Marx et Engels, *op. cit.*, 1983 [1848], p. 8.

⁵⁹ L'École de Francfort et les théories du système-monde alimenteront cette redéfinition du marxisme.

⁶⁰ « [...] capitalist monopolies occupy first place in economics and politics; the division of the world has been completed; on the other hand, instead of the undivided monopoly of Great Britain, we see a few imperialist powers contending for the right to share in this monopoly, and this struggle is characteristic of the whole period of the beginning of the twentieth century. » Oulianov, Vladimir Illitch. « Imperialism, the Highest Stage of Capitalism ». Dans *Lenin's Selected Works*, recueilli et traduit par Tim Delaney, Moscou : Progress Publishers, 1963 [1918], p. 41.

son temps, sont voués à l'affrontement militaire pour la possession des ressources, des industries et des marchés. Il est envisageable de suggérer que les sociétés et pays capitalistes homologues ont plutôt conclu une *pax economica* entre eux, et combattu pour convertir les sociétés économiquement *hétérologues* par la maîtrise de leur entité étatique.

Le libéralisme et le marxisme proposent la transition du *natio* au *mundus* par l'abaissement de l'État qui a rendu celui-ci possible, et à l'imbrication des sociétés au niveau de la propriété, des ressources et des échanges. Cette idéalité de la mondialisation concerne ces deux récits du monde en majeure partie par les forces politiques, économiques et idéologiques qui les ont propulsés. La mondialisation, après un tel examen, semble n'exister que comme un projet, ou l'aboutissement d'un projet. Il importe de garder à l'esprit la critique de *réalité* que l'on peut adresser à cet examen. Les projets sociaux et idéaux modernes, peut-on argumenter, ne sous-tendent pas la mondialisation. Au contraire, celle-ci a existé objectivement avant l'apparition de son expression comme idée. L'historicité de la *réalité* mondiale, contrairement à la présente entreprise, insiste sur la préséance du *fond* du concept sur sa forme.

CHAPITRE II

Historicité de la réalité mondiale

La mondialisation, présentée comme une façon de *voir le monde*, constitue une perspective située et déstatifiée de projets et contre-projets internationaux de l'Occident. Le libéralisme, le marxisme et, d'une manière plus secondaire, la pensée cosmopolite et humaniste de Kant, reposent sur des principes homogènes et cohérents et proposent un système social optimal qui leurs sont caractéristiques. Ce sont des idées, des théories sur les configurations sociales. La raison d'être de leurs prépondérances, à l'échelle du monde, ne se situe pas dans la valeur en elle-même de leurs principes ou de la solidité de leurs démonstrations, mais dans la position historiquement hégémonique de l'émetteur de celles-ci⁶¹.

Une épistémologie réaliste peut s'opposer à cette formulation du premier chapitre : ce que l'on peut nommer comme un *fait historique mondial* - que ce soit un phénomène climatique, un processus de migrations, une synergie économique ou encore une épidémie - ne repose pas sur des quelconques projets qui lui sont contemporanément rattachés. Ces phénomènes s'inscrivent dans la *réalité* mondiale plutôt que dans son idéalité. La méthode historique est l'une des premières disciplines à privilégier le *fond* mondial plutôt que sa *forme* ou sa conceptualisation. Fernand Braudel (1902-1985), précurseur de *l'histoire mondiale*, est l'un des premiers à décloisonner les histoires nationales dans la description et l'analyse des événements passés. Il propose divers outils et perspectives qui insistent sur les mouvements d'ensembles dans l'histoire et

⁶¹ « Theory is always for someone and for some purpose. All theories have a perspective. Perspective derive from a position in time and space, specifically social and political time and space. » Cox, Robert. « Social Forces, States and World Orders : Beyond International Relations Theory ». *Millennium - Journal of International Studies*, 10 (2), (1981) : 128.

la création d'espace-monde. Il redéfinit le *mondial* et lègue un héritage important aux théories sur la mondialisation.

Figure emblématique de l'école des Annales, Fernand Braudel partage avec ses collègues des *Annales d'histoire économique et sociale*, Lucien Febvre (1878-1956) et Marc Bloch (1886-1944), la critique de l'approche méthodique qui a dominé en France jusqu'au début du XXe siècle. Celle-ci, basée sur les principes positivistes d'Auguste Comte, consacre l'histoire comme une entreprise objective cherchant les événements passés à travers les documents officiels des archives⁶². Bien que cette objectivité soit inaccessible dans sa totalité - contrairement aux visions scientistes de l'histoire -, il est possible pour cette école de tendre vers celle-ci par l'épurement des méthodes. Le strict recours aux documents officiels est nécessaire pour l'authenticité de la reconstitution historique. L'approche méthodique s'intéresse ainsi à la *contingence* des événements historiques, c'est-à-dire à leurs caractères singuliers et irreproductibles dans l'histoire -, à l'importance de la courte chronologie, et aux histoires institutionnelles et nationales. Sous cette optique, les *accidents* politiques sont les *faiseurs* d'histoire.

2.1.1 La Méditerranée selon Braudel

Le premier ouvrage de Braudel provient de la thèse qu'il a soutenue sur Philippe II et le monde méditerranéen. Hésitant longuement, il décide, après réflexion, d'inverser en priorité le personnage et son monde. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, titre final de l'ouvrage, va à contresens de l'histoire événementielle et diplomatique de son époque, dans la mesure où le milieu est lui-

⁶² « Pour les historiens travaillant dans le cadre du paradigme de «l'École méthodique», le but de leur travail est de tenter de reconstituer les « faits » du passé par une méthode rigoureuse et de manière aussi exhaustive que possible. La recherche se base essentiellement sur le regroupement, le classement et l'analyse de sources écrites afin de les recouper entre elles et faire émerger ainsi les « faits ». » Verhaeghe, Jean-Claude. *Pratiquer l'épistémologie : Un manuel d'initiation pour les maîtres et formateurs*. Paris : De Boeck, 2004, p. 158.

même l'objet d'analyse⁶³. La Méditerranée, comme tout, s'étudie elle-même, alors que pour l'approche méthodique, celle-ci serait le décor, voire la trame sonore du récit. D'abord géographiquement, puis *humainement* à travers ses structures sociales, Braudel dresse un portrait de la Méditerranée qui, par sa méthode et ses outils, est fécond dans son application aux études sur la ou les mondialisations.

La Méditerranée est un espace que Braudel conçoit premièrement comme un *quasi-invariant*. Ce qui change, ce sont ses temps, ses histoires. Sa plus longue histoire, quasi immobile, est celle de sa géographie. Elle s'appréhende à travers plusieurs disciplines comme la géologie ou l'étude des climats⁶⁴. C'est à partir de cette primaire géographicitée que se construit ensuite le destin humain. La part du milieu est immense dans cette première histoire, car de celui-ci découle l'histoire des temps plus récents. Les premières migrations humaines, aujourd'hui retraçables par l'avancée de la phylogénie, les phénomènes de transhumance et le nomadisme sont tous, d'une manière ou d'une autre, causés par les différents soubresauts et caprices de l'environnement⁶⁵.

Cette première temporalité, celle de *la part du milieu*, laisse place au sujet du second chapitre, celui des *destins collectifs et mouvements d'ensemble*. Plus rapide et mobile, cette histoire est celle des structures sociales. Braudel axe son analyse principalement sur l'économie. Il traite des circuits entre les villes marchandes, des innovations techniques dans le transport et la communication, de la circulation monétaire, des

⁶³ « Quand je l'entrepris, en 1923, ce fut sous la forme classique, certainement plus prudente, d'une étude consacrée à la politique méditerranéenne de Philippe II. [...] se demander enfin si la Méditerranée n'avait pas eu, au-delà de ce jeu lointain et saccadé [...] son histoire propre, son destin, sa vie puissante, et si cette vie ne méritait pas autre chose que le rôle d'une toile de fond pittoresque, c'était tomber en tentation devant l'immense sujet qui m'a finalement retenu. » Braudel, Fernand. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Vol. I, Paris : Armand Collin, 1966, p. 15.

⁶⁴ « [...] une histoire lente à couler, à se transformer, faite souvent de retours insistants, de cycles sans cesse recommencés. Je n'ai jamais voulu négliger cette histoire-là, presque hors du temps, au contact de choses inanimées [...] » *ibid*, p. 16.

⁶⁵ *Ibid*, p. 93.

pratiques et coutumes liées à ces circuits⁶⁶. Il propose une analyse temporelle de ces circuits, en étudiant le principe de cycle économique, et par le fait même d'un temps social. Braudel, contrairement à l'histoire de son temps, cherche la *structure*, c'est-à-dire ce qui revient ou se répète sous des formes analogues.

Puis, la temporalité des destins collectifs laisse place à la dernière histoire, celle des *événements*. Elle est une agitation de surface, et concerne surtout la politique et la diplomatie. Braudel traite ici de l'abdication de Charles Quint, de l'avènement du règne de Philippe II, de la guerre hispano-turque et du climat politique. Il conclut par une analyse où se mélangent intrigues diplomatiques et stratégies militaires, ce qui aurait été l'objet principal d'analyse pour la discipline de l'histoire de son temps. Force est d'admettre que cette histoire nerveuse semble la moins convaincante aux yeux de Braudel, qui ne semble pas trop y croire lui-même. Celui-ci privilégie le poids du passé et de l'environnement, et préfère traiter des *structures* sociales - largement matérielles et économiques - et des caractéristiques géographiques plutôt que de l'histoire courte, celle de l'humain actuel, de ce que l'identité des peuples a bien voulu gardé, par conscience ou non, de son passé diplomatique et politique⁶⁷.

Plusieurs caractéristiques de son oeuvre sur la Méditerranée s'appliquent non seulement à l'analyse de l'espace méditerranéen, mais également à celle des *espaces* mondiaux. L'oeuvre de Braudel, d'une part, propose comme objet d'étude principal un *tout* qui n'est pas un État ni une agglomération d'États. Ce monde méditerranéen *est* lui-même histoire beaucoup plus que Philippe II ne l'est au bout du compte. D'autre part, les différentes temporalités, que ce soit la *longue durée*, les structures sociales ou le temps court, offrent une perspective différente des civilisations et de leurs

⁶⁶ « Une histoire sociale : ici tout part de l'homme, des hommes, non plus « des choses » [...] de ce que l'homme a construit à partir de ces choses. » *ibid*, p. 325.

⁶⁷ « Les événements sont poussière : ils traversent l'histoire comme des lueurs brèves ; à peine naissent-ils qu'ils retournent déjà à la nuit et souvent à l'oubli. [...] le problème, au seuil de cette troisième partie [...] s'agit [...] de se demander [...] si ces messages mis au bout les uns des autres, dessinent ou non, une histoire valable – une certaine *histoire des hommes*. » *ibid*, Vol. 2, p. 223.

connexions. Au niveau strictement actuel des relations internationales, il est difficile pour Braudel de bien comprendre l'interdépendance historique des différentes sociétés. Les sociétés traditionnelles, avec les va-et-vient des premières migrations, de la transhumance et du nomadisme, s'entrecroisent déjà dans les temps premiers de l'humain en Méditerranée. Celles-ci ne sont jamais isolées, et, via le transport tant terrestre que maritime, elles marchandent. La première Méditerranée marchande de l'histoire, que Braudel date du IIe millénaire avant Jésus-Christ, est celle avant tout d'un monde cosmopolite. Cette Méditerranée est déjà le carrefour des civilisations et empires de l'époque qui pratiquent le commerce et les activités diplomatiques⁶⁸. À travers ces histoires, les sociétés civilisationnelles ont appris à se connaître et à développer, par attractivité et répulsion, en rapport aux autres. Le mythe étatique de l'identité nationale, chère à l'Europe des États-Nations, est une fois de plus remis en perspective.

2.1.2 Civilisation matérielle

Enfin, une autre implication de l'analyse de Braudel est celle de la matérialité des civilisations. Par l'examen des artefacts et objets historiques, il est possible de reconstituer une parcelle d'histoire. Ce qui arrive à survivre, sans l'intermédiation de notre imagination, ce sont les objets concrets. Ceux-ci, dignes des grands musées ou objets anecdotiques qui ont survécu au temps, que se soit de l'ordre de la coutume, de l'art, de l'artisanat, des techniques agricoles ou encore du transport, informent des sociétés *matérielles*, de leurs inscriptions dans l'environnement, laissant une égratignure, une trace dans l'espace. Cette reconstitution matérielle est plus convaincante pour Braudel que l'histoire des événements, des documents officiels et de la haute politique, qu'il qualifie de journalisme⁶⁹.

⁶⁸ Braudel, Fernand. *La Méditerranée : l'espace et l'histoire*. Paris : Flammarion, 1985, p. 92.

⁶⁹ Braudel, Fernand. *Écrits sur l'Histoire*. Paris : Flammarion, 1969, pp. 45-46.

Les différentes temporalités, l'interdépendance historique des sociétés ainsi que la matérialité - par l'analyse des vestiges - de la reconstitution historique, sont synthétisées par Braudel dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XVe siècle - XVIIIe siècle)*. Beaucoup plus audacieuse, son oeuvre propose d'appliquer à l'échelle intercontinentale ce qu'il entrevoyait dans l'espace méditerranéen. Braudel cherche à explorer toutes les parties du monde, à la fois isolément et en relation entre elles. Il tente un portrait mondial de la vie sociale du monde. Braudel débute en explorant la structure du quotidien. Elle est « l'oubliée de l'histoire », celle des routines paysannes, des techniques d'agriculture, des logements ou encore des costumes. Cette civilisation matérielle, très liée à l'économie informelle, précède l'industrialisation et le capitalisme, et elle est marquée par la grandeur des territoires, la précarité de la vie et la place centrale de l'agriculture⁷⁰.

Le deuxième tome est celui de l'économie formelle, celle des *jeux de l'échange*. Il entend par économie le commerce libre, comme celui du marché de chaque village. À un niveau plus développé, le principe d'*échange* prend la forme de boutiques, de réseaux de marchands, de bourses, voire de centres financiers. Privilégiant, consciemment ou non, l'Europe, qu'il dresse en civilisation, opposée à l'Islam et à la Chine, Braudel ne fournit pas moins une analyse détaillée des hiérarchies économiques dans la division du travail et de la nature héritée des cartes de départ, faisant qu'un riche s'enrichit *parce qu'il est riche*⁷¹. L'économie de marché, basé sur

⁷⁰ « Cette zone épaisse, au ras du sol, je l'ai appelée, faute de mieux, la *vie matérielle* ou la *civilisation matérielle*. L'ambiguïté de l'expression est évidente. Mais j'imagine, si ma façon de voir est partagée pour le passé comme elle semble l'être par certains économistes pour le présent, qu'on trouvera, un jour ou l'autre, une étiquette plus adéquate pour désigner cette infra-économie, cette autre moitié informelle de l'activité économique, celle de l'autosuffisance, du troc de produits et des services dans un rayon très court. » Braudel, Fernand. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XIIIe siècle*. Vol 1. : Les structures du quotidien, Paris : Armand Collin, 1979, p. 8.

⁷¹ « Ces évidences, volontairement simplistes, ont finalement plus de sens à mes yeux que le pseudo-théorème, soit-disant irréfutable, de David Ricardo (1817) [...] Elle [la division du travail] n'est pas le fruit de vocations, [...], elle est un héritage, la consolidation d'une situation [...] La division du travail à l'échelle du monde n'est pas un accord concerté et révisable [...] Elle s'établit progressivement

une stabilité et une libre et saine concurrence, s'oppose pour Braudel au capitalisme, instable et cherchant l'affaiblissement de la concurrence, la monopolisation de l'offre et la concentration des richesses⁷². Le capital fixe, celui des infrastructures, s'oppose à celui du capital qui circule, qui cherche sa reproduction. La valorisation systématique du capital fixe, comme moyen et comme fin, constitue le moteur de l'expansion capitaliste. Braudel, tout en gardant ses distances, partage avec Marx presque toutes ses conceptions sur le capitalisme, à ceci près qu'il préfère le terme de *hiérarchie* à celui de *classe*⁷³.

Dans son dernier tome, *le temps du monde*, Braudel élabore sur la notion de temps-monde et d'espace-monde, de l'imbrication du local et du mondial. L'histoire des *supervilles* « tournés vers l'extérieur » ne se comprend que par leurs situations dans un système plus grand. Cette position sur la systématisme et l'organisme des circuits mondiaux le conduit à proposer le concept d'économie-monde. Celui-ci est à distinguer de l'économie *du* monde, qui, elle, est l'économie de l'entièreté physique du globe terrestre⁷⁴. Cette distinction, avec l'émergence contemporaine et populaire du concept de mondialisation, tend à se confondre; l'économie du monde se mélange au principe d'une économie-monde dont toutes ses parties sont interdépendantes.

2.1.3 L'économie-monde et les systèmes-monde

Une économie-monde se définit premièrement par sa finitude⁷⁵. Les économies-monde ont des frontières, qui sont souvent géographiques. Le géographique étant pour Braudel un *quasi-invariant*, les changements de frontières dans une économie-monde sont rares et lents. Deuxièmement, l'économie-monde se caractérise par

comme une chaîne de subordinations qui se déterminent les une les autres. » *ibid*, Vol. 3 : Le temps du monde, p. 36.

⁷² *Ibid*, Vol. 2 : Les jeux de l'échange, pp. 577-578.

⁷³ *Ibid*, p. 461.

⁷⁴ *Ibid*, Vol. 3 : Le temps du monde, p. 22.

⁷⁵ *Ibid*, p. 23.

l'existence de hiérarchies, de pôles. Il ne s'agit donc pas d'un réseau horizontal, mais également vertical. Les centres, c'est-à-dire les *supervilles*, consistent en des lieux d'accumulation et d'échange. Ils guident l'économie-monde et fournissent une division du travail. C'est avec cette division du travail que la troisième définition de l'économie-monde se comprend; il existe dans chaque économie-monde des zones dispersées, aux positions et aux rôles différents. Les termes de *centres*, *périphéries* et *semi-périphéries*, qui traitent de cette délimitation des diverses zones économiques à l'intérieur d'un même tout, auront une postérité dans l'oeuvre d'Immanuel Wallerstein.

Sociologue de formation, Immanuel Wallerstein crée une analyse qu'il nomme la *théorie des systèmes-monde* à partir du point d'arrivée de Braudel dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XVe siècle - XVIIIe siècle)*, soit la structure matérielle du monde, perçu dans toute sa systématisme. Il y intègre une perspective de classe sociale et établit un pont entre la perspective marxiste et l'économie-monde de Braudel⁷⁶. Wallerstein change la perspective de Braudel en empruntant le chemin inverse - partir du système pour comprendre les parties -, en intégrant plus ouvertement le marxisme et en modifiant l'heuristique braudélienne. Wallerstein ne parle pas d'économie-monde comme d'un outil pouvant s'appliquer à plusieurs structures de société dans l'histoire. Wallerstein s'intéresse davantage au *système-monde* moderne qu'à l'économie-monde, et il insiste sur la profonde singularité de ce premier, car aucun système politique ne se superpose par-dessus contrairement aux temps des empires⁷⁷.

⁷⁶ « Once we assume that the unit of analysis in such a 'world-system' and not 'the state' or 'the nation' or 'the people', then much changes in the outcome of the analysis. Most specifically, we shift from a concern with the attributive characteristics of states. We shift from seeing classes as groups within a state to seeing them as a groups within a world-economy. » Wallerstein, Immanuel. *The Modern World-System: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*. New York Academic Press, 1976, p. xi.

⁷⁷ « They were world-economies before. But they were always transformed into empires : China, Persia, Rome. The modern world-economy might have gone in that same direction - indeed it has

Bien qu'il affirme utiliser le système en lui-même comme unité d'analyse, il n'est pas clair chez Wallerstein si le système est lui-même autorégulateur ou si les classes sociales possèdent une prévalence ontologique sur lui. Il décortique, dans un système-monde, plusieurs zones, allant du centre décisionnel, les *supervilles*, à la périphérie du système mondial. Dans cette optique, le système lui-même est analysé comme une structure hégémonique d'une classe sociale. Or, le propre du systémisme est qu'il se suffit à lui-même pour se reproduire. Cette tension apparaît lorsque Wallerstein évoque le problème de la réification de l'Europe dans l'analyse du système-monde moderne⁷⁸.

Wallerstein partage avec Marx et Braudel leurs positions géomatérialistes de l'espace. En fait, il n'y a peu de distinction chez ceux-ci entre *matière*, *espace* et concrétude, c'est-à-dire que ce qui est matière occupe un espace, et ce qui est un espace reçoit nécessairement de la matière. L'espace-matière est pour ainsi dire indépendant. Pour Braudel, cela serait presque un invariant dont sa perception se délimite en fonction du temps.⁷⁹ Extérieure et pleine constituante de l'environnement, l'espace-matière se trouve modifié par le travail, et c'est de ce travail qu'il est fondamentalement question pour eux dans l'analyse du social pour ceux-ci. Ainsi, des faucilles aux livres, les civilisations matérielles se définissent différemment entre eux selon leurs manières de transformer et d'informer la matière. Celle-ci reste invariante dans la mesure où le principe de *distance* possède une objectivité. Pour illustrer ceci, nous pourrions dire que l'utilisation et la transformation de l'espace maritime selon deux

sporadically seemed as though it would - except that the techniques of modern capitalism and the techniques of modern science, the two being somewhat linked as we know, enabled this world-economy to thrive, produce, and expand without the emergence of a unified political structure. » *ibid*, p. 15.

⁷⁸ « But Europe must not be reified. There was no central agency which acted in terms of these long-rang objectives. The real decisions were taken by groups of men acting in terms of their immediate interests. » *ibid*, p. 51.

⁷⁹ Braudel, Fernand. *L'identité de la France*. Paris : Arthaud, 2000 [1986], p. 105.

civilisations séparées par l'océan n'enlèvent rien au fait qu'un seul océan lie ceux-ci, dans une seule et même dimension.

2.2.1 Les médias en tant qu'étapes historiques

Cette perspective de l'espace invariant implique souvent deux mouvements inverses. Le premier est celui de la nature et de la grandeur des territoires vers l'homme et les sociétés. Il amène des situations imprévisibles et précaires, pour ne pas dire des caprices de l'environnement. Le deuxième est celui de l'humain qui résiste, qui transforme et qui travaille cette matière, jamais en ne la maîtrisant totalement. Il s'agit d'un mouvement d'action et de réaction, constitué par deux mouvements entiers et directs entre l'humain et l'espace-matière. Ce réalisme géographique, par ses présupposés philosophiques, ne rend pas compte de la fonction *intermédiaire* de la matière. Un livre n'est pas seulement un objet matériel, constitué de papiers et d'encre, qui a été informé et transformé par l'humain pour des fins bien précises; un livre, de par sa forme et son contenu, *informe* lui-même.

Marshall McLuhan est l'un des premiers à inclure un troisième mouvement, celui du produit humain vers son créateur. Celui-ci distingue l'espace et la matière, à un tel point que celui-ci décrète l'abandon de la géographie au profit des espaces totaux⁸⁰, sans distance, celle permise par la virtualité des nouveaux médias. Il prend, sous l'optique de la réalité de la mondialisation, le contre-pied du réalisme géographique. Il est une figure importante des théories des médias et prophétise une nouvelle mondialisation, celle de la culture, des médias et de la communication.

Un *medium* est, pour McLuhan, un objet matériel qui permet la transmission d'une information ou d'un savoir. L'objet agit comme véhicule d'un message, et cet objet ne constitue pas la motivation finale comme dans le réalisme géographique. Le *medium*

⁸⁰ « During the mechanical ages we had extended our bodies in space. Today, after more than a century of electronic technology we have extended our central nervous system itself in a global embrace, abolishing both space and time as far as our planet is concerned. » McLuhan, Marshall. *Understanding Media*. New York : MIT Press, 1994 [1964], p. 16.

est plutôt une extension des sens humains, et c'est de par ce qu'il stimule à nos sens et de par ce qu'il permet d'expérimenter et de partager que nous l'utilisons. Les caractéristiques vont dicter la façon dont l'humain va être et se comporter. Dans cette optique, le *contenant* est plus important que le *contenu*⁸¹. Les types de medium d'une société affectent ces membres au plus haut point. Les individus puisent leurs comportements sociaux et leurs états psycho-psychiques directement des médias qui leurs ont été exposés.

En analysant les différents médiums historiques de l'humain, Marshall McLuhan en vient à la position que ceux-ci fabriquent l'organisation cognitive et sociale de l'être humain⁸². À chaque étape, dans l'histoire des médias, correspond un état psycho-psychique particulier. Par exemple, la communication orale, moyen d'expression millénaire, suscite deux sens précisément, celui de l'oreille et de la bouche, ce qui favorise l'instantanéité de la communication, la performance unique ainsi que la transmission directe de la culture. L'alphabet, par succession et association de symboles, relève de la vue. Il s'agit, pour McLuhan, d'une transformation plus que d'une invention. Au niveau le plus simple, celui où chaque symbole visuel représente un son faisant lui-même sens, l'alphabet reste très connecté à la communication orale. Cependant, à au niveau où elle se complexifie, se régularise et s'étend, l'alphabet tend à vouloir isoler les yeux des autres sens et à favoriser ainsi l'abstraction, c'est-à-dire l'association directe du symbole écrit à un concept, sans l'intermédiaire de l'oreille et du son⁸³. L'unicité des expériences et l'enchantement du monde laissent

⁸¹ « All media work us over completely. They are so pervasive in their personal, political, economic, aesthetic, psychological, moral, ethical, and social consequences that they leave no part of us untouched, unaffected, unaltered. The medium is the message. Any understanding of social and cultural change is impossible without a knowledge of the way media work as environments. » McLuhan, Marshall et Quentin Flore. *The Medium is the Message*. New York : Gingko Press, 1967, p. 26.

⁸² « Societies have always been shaped more by the nature of the media by which men communicate than by the content of the communication. The alphabet, for instance, is a technology that is absorbed by the very young child in a completely unconscious manner. » *ibid*, p. 9.

⁸³ *Ibid*, p. 45.

place au monde statique de la vue et de la froide rationalité. L'apparition de la logique, conçue comme uniformité et régularité de la présentation de faits ou de concepts, n'est possible qu'avec la représentation spatiale et visuelle de l'environnement permise par le langage écrit. L'alphabet phonétique, dans sa manière de stimuler les sens et de présenter une information, annonce la fin du monde auditif, celui de l'histoire orale et des chants, au *monde indifférent de la vue*⁸⁴. La transformation des perceptions acoustiques en une succession de symboles visuels reliés et ordonnés mécaniquement influence la vie psychique des humains. Elle prédispose la dissociation de l'acte et de la pensée et désacralise le monde⁸⁵.

L'imprimerie, avec sa production en série et son uniformisation, agit sur la capacité individuelle d'instruction. La typographie permet la reproductibilité à l'infini et l'individualisme, ce qui achève toute profusion de savoir communautaire. Cette culture de la reproduction exacte et de la lecture seule annonce l'individualisme de la consommation d'information et de l'expression de l'humain occidental⁸⁶. La possibilité de se couper entièrement de la bouche et de la main d'un autre humain permet la clôture quasi complète de l'expérience sensorielle déjà commencée par l'alphabet. Le cogito de Descartes n'est, dans cette optique, rien d'autre qu'une passion de la certitude déjà contenue dans la société de l'imprimé. On assiste dans cette société à la première distribution massive uniformisée et produite à la chaîne, à la première industrialisation de l'information. Instrument d'autonomisation individuel (*empowerment*), le livre personnel permet l'engagement privé - voire secret -, l'ingestion isolée d'information⁸⁷

⁸⁴ McLuhan, Marshall. *The Gutenberg Galaxy: The Making of Typographic Man*. Toronto : University Press, 1962, p. 18.

⁸⁵ *Ibid*, p. 29.

⁸⁶ *Ibid*, p. 131.

⁸⁷ « Man could now inspire - and conspire. Like eased painting, the printed book add much to the new cult of individualism. The private, fixed point of view became possible and literacy conferred the power of detachment, non-involvement. » McLuhan et Flore, *op. cit.*, p. 50.

2.2.2 Le village global et la virtualité de l'information

Les circuits électriques permettent d'élaborer des *médias* qui retournent au sens primitif et instantané de la vue et de l'ouïe tout en permettant la consommation privée de l'information comme dans le cas des supports écrits. Les enceintes des radios, l'écran des télévisions et des ordinateurs, annoncent l'éclatement du temps et de l'espace, un retour à l'instantané et aux sens visuels. À travers ceux-ci, *le monde est dans mon salon*. Il est définitivement question, pour McLuhan, d'un village mondial, un village d'événements instantanés, simultanés, un flux perpétuel où l'information écrite devient tout simplement trop lente et ineffective⁸⁸.

Les nouveaux médias constituent l'extension finale de l'être humain, celui de la simulation technologique de la conscience. Le concept de *virtualité*, défini comme une *réalité* en puissance, c'est-à-dire en capacité ou en potentiel. Cette puissance implique qu'elle puisse *être* sans être *actuelle*. La philosophie postmoderne, notamment les écrits de Guy Debord et de Jean Baudrillard, puise leurs fondements critiques dans cette perte de la *réalité* des relations sociales, de la culture et de l'information au profit de la *virtualité*, un monde de copies, de simulacres, un monde où il y a de plus en plus d'informations, mais de moins en moins de sens⁸⁹.

La cybernétique de Norbert Wiener, tout en n'ayant pas de liens initiaux avec la mondialisation, a inspiré le terme *cyberespace*, qui lui, traite de celle-ci. L'intérêt de Wiener, dans *Cybernetics: or Control and Communication in the Animal and the Machine*, porte sur les facultés organisatrices de l'information, pour la codification similaire entre le vivant et les machines et pour le principe de *rétroaction* et de

⁸⁸ « Electric circuitry involves men with one another Information pours upon us, instantaneously and continuously. As soon as information is acquired, it is very rapidly replaced by still newer information. Our electrically-configured world has forced us to move from the habit of data classification to the mode of pattern recognition. » *ibid*, p. 53.

⁸⁹ « Nous sommes dans un univers où il y a de plus en plus d'informations, et de moins en moins de sens. » Baudrillard, Jean. *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée, 1981, p. 119.

développement autonome des systèmes⁹⁰. La cybernétique, étymologiquement, possède un aspect proprement politique; le terme, que Wiener tire du grec κυβερνήτης (*kubernêtês*), signifie à la base le pilotage, le commandement et l'art de gouverner. Il ne s'agit donc pas de la science des informations organisatrices de l'homme, de la machine et des animaux, mais une science du *commandement* de ces informations. Cette extension sociale et politique de la cybernétique est extrapolée par Wiener dans *Cybernetics and Society*, lorsqu'il traite des risques politiques associés à la science, aux techniques et aux machines automatisées⁹¹. Le terme cyberspace, ultérieur, désigne un ensemble de données numérisées constituant un univers d'information et un milieu de communication, lié à l'interconnexion mondiale des ordinateurs. Le sociologue Pierre Lévy voit dans celui-ci l'avènement de la *noosphère* universelle de l'être humain, la conscience virtuelle de l'humanité⁹². L'ordinateur et le cyberspace libèrent l'être humain de la mémoire, du calcul et de la

⁹⁰ « To cover this aspect of communication engineering, we had to develop a statistical theory of the *amount of information* [...] Dr. Rosenblueth and myself had already become aware of the essential unity of the set of problems centering about communication, control, and statistical mechanics, whether in the machine or in living tissue. » Wiener, Norbert. *Cybernetics: or Control and Communication in the Animal and the Machine*. Boston : MIT Press, 1961 [1948], pp. 10-11.

⁹¹ « The *machine à gouverner* [...] is not frightening because of any danger that it may achieve autonomous control over humanity. [...] Its real danger, however, is the quite different one that such machines, though helpless by themselves, may be used by a human being or a block of human beings to increase their control over the rest of the human race or that political leaders may attempt to control their population by means not of machines themselves but through political techniques as narrow and indifferent to human possibility as if they had, in fact, been conceived mechanically. » Wiener, Norbert. *Cybernetics and Society: The Human Use of Human Beings*. Londres : Free Association, 1989 [1950] p. 180.

⁹² « L'ordinateur absorbe les autres grands objets anthropologiques et les transporte dans une dimension supérieure : celle de l'intelligence collective en temps réel de l'espèce humaine. L'ordinateur réalise l'interconnexion universelle de la manière la plus effective qui ait jamais été. [...] Tout ce qui est écrit, tout ce qui est dit, tous les signes projetés par l'espèce humaine reposent et interagissent désormais dans le même lieu virtuel. L'ordinateur (ou le cyberspace) fait passer la conscience humaine à un niveau supérieur, c'est-à-dire qu'il lui permet de prendre contact avec elle-même et de s'unifier — ici et maintenant — à l'échelle de l'espèce. [...] Libérés de la mémoire par l'écriture, nous avons accéléré l'histoire. Libérés de la raison et du calcul par l'ordinateur, nous sommes en train de rassembler notre intelligence collective. » Lévy, Pierre. « La montée vers la noosphère ». *Sociologie et sociétés*, 32 (2), (2000) : 26.

projection abstraite. Le *musée universel* de l'humain représente pour Lévy *un espace, une oeuvre et une intelligence*, dans un sens strictement singulier. Il n'y a pas plusieurs *noosphères*, ni *conscienc*es de l'humanité. La direction de l'information et les processus de commande, fidèle à une vision du *cyber* plus collé à sa première étymologie, est oubliée dans la formulation de Pierre Lévy qui semble d'ailleurs enthousiasmé de l'avènement de la grande noosphère. À son opposé, la culture cyberpunk, avec les romans de William Gibson ou encore de Philipp K. Dick, témoignent de la peur de cet aspect futuriste, voire dystopique, de la mondialisation des technologies et de l'information⁹³.

Dans la formulation du deuxième chapitre, la mondialisation n'est pas vue sous ses *prescriptions* politiques, mais sous ses *réalités*. L'historien Fernand Braudel, avec sa perspective du temps long et de l'espace invariant, offre un corpus théorique contrastant, fortement, avec les *mondialisations* des télécommunications et de l'informatisation des sociétés, comme théorisé par le philosophe canadien Marshall McLuhan. Au réalisme géographique et historique de celui-ci s'oppose un nouveau paramètre de la *réalité mondiale*, la virtualité. Dans le cas de la science politique, la première position équivaut à examiner l'*inscription* des relations de pouvoir dans l'environnement mondial, tandis que la seconde équivaut à examiner la structure hiérarchique des possibles à travers les discours, les médias et la virtualité mondiale.

La première partie du mémoire a proposé une analyse philosophique des différentes historicités et réalités mondiales, à travers les penseurs libéraux classiques, Karl Marx, Fernand Braudel et Marshall McLuhan. Le concept de mondialisation, dans son emploi contemporain, reste toutefois un phénomène récent, que Braudel aurait certainement inscrit dans la *courte durée*. C'est de son émergence populaire et de ces théoriciens contemporains dont il est question dans les chapitres qui suivent.

⁹³ Ghaoui, Lisa El. « Du cyberpunk au connectivisme : la littérature de la science-fiction comme outil d'analyse de la culture médiatique et source de contre-culture. ». *Cahier d'études italiennes*, No. 11 (2010), pp. 157-169.

PARTIE II

La mondialisation dans la théorie des relations internationales

CHAPITRE III

Émergence de la mondialisation contemporaine

Dans la première partie du mémoire, plusieurs modalités du concept de *mondialisation* - soit ses historicités et ses réalités - ont été analysées sous une optique philosophique. Les origines libérales, marxistes, ainsi que les apports de Fernand Braudel et de Marshall McLuhan ont été examinés. La deuxième partie de la recherche consiste, elle, à analyser plus spécifiquement le domaine des théories des Relations internationales et leurs relations avec l'émergence contemporaine du concept de *mondialisation*.

Les théories néolibérales se divisent en deux sous-groupes. Premièrement, une branche transnationaliste et institutionnaliste des Relations internationales utilise les concepts d'*interdépendance complexe* et de *multilatéralisme* pour réitérer l'espoir d'une paix internationale, tout en acceptant les principaux fondements réalistes comme l'anarchie du système international. Dans un deuxième temps, le néolibéralisme *praxéologique* représente l'ensemble des politiques économiques et des discours de rigueur allant dans le sens de la privatisation des compétences attribuées à l'État, toujours dans la mesure de la capacité de cet État de garantir et sécuriser la propriété. Ce néolibéralisme se justifie, la plupart du temps, en vertu d'une plus grande optimisation ou d'une plus grande justice.

L'opposition aux néolibéralismes prend forme dans plusieurs champs théoriques. Influencées par les écrits de Marx, d'Antonio Gramsci ou encore de Wallerstein, les pensées néomarxistes élaborent des concepts comme celui d'*accumulation*, de *dépendance* et d'*hégémonie* pour développer un matérialisme historique de la mondialisation. À l'opposé, certaines pensées postpositivistes se distancient des

fondements théoriques du marxisme. Le souci de mieux rendre compte des multiples réalités, hiérarchies et luttes tend à les positionner en rupture plus qu'en continuité avec le récit marxiste du XXe siècle. Ces approches sont traitées dans le dernier chapitre.

3.1.1 Néolibéralisme institutionnel

L'institutionnalisme néolibéral émerge dans les années 1970 et 1980 avec des préoccupations sur la prolifération des acteurs internationaux *non étatiques*⁹⁴ et le sentiment d'un déclin relatif de la puissance américaine⁹⁵. La diversification des acteurs - organismes non gouvernementaux (ONGs), compagnies multinationales, mouvements sociaux ou personnalités publiques - et la complexification des relations pointent de nouvelles interdépendances, invisibles sous une vision strictement militaire ou géopolitique. L'*interdépendance complexe*, terme forgé par Robert Keohane et Joseph Nye, décrit des sociétés interconnectées à travers plusieurs canaux transnationaux. Ce prisme offre la possibilité d'analyser les processus de prises de décisions autrement. La coopération institutionnelle dans les grandes organisations internationales comme les institutions de Bretton Woods - le FMI et la Banque mondiale - et l'OMC apparaît, dans ce contexte d'interdépendance, comme une alternative sérieuse à la diplomatie de la *realpolitik* des États et à l'anarchie du système international⁹⁶. Norman Angells, écrivain britannique du début du XXe siècle, s'était positionné sur un argument d'interdépendance économique pour clamer

⁹⁴ Keohane, Robert O. et Joseph Nye. « Transnational Relations and World Politics: An Introduction ». *International Organization*, 23 (3), (1972) : 329-349

⁹⁵ Keohane, Robert O. *After Hegemony : Cooperation and Discord in the World Political Economy*. New Jersey : Princeton University Press, 1984, 320 p.; Kennedy, Paul. *The Rise and Fall of the Great Powers : Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000*. Londres : Unwin Hyman, 1988, 677 p.

⁹⁶ Keohane, Robert O. et Joseph Nye. *Power and Interdependence: World Politics in Transition*. Boston : Little, Brown and Company, 1977, 273 p.

l'impossibilité d'une guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne⁹⁷. Bien que les événements aient fortement démenti Angells, l'argument d'interdépendance, qu'il soit basé autour de l'économie ou autour des institutions et canaux transnationaux comme pour Keohane et Nye, est souvent utilisé⁹⁸.

L'institutionnalisme néolibéral, bien qu'il insiste sur la transnationalité des relations et sur la *World Politics*, partage avec le réalisme la vision d'un *monde d'États* où les dirigeants agissent rationnellement. C'est sur la conclusion concernant l'immuabilité de l'anarchie que les deux théories sont divergentes. Pour les néolibéraux, les États, par stratégie et raison individuelle, ont intérêt à coopérer à travers des espaces institutionnels. *The Evolution of Cooperation* de Robert Axelrod utilise les mêmes outils issus de la théorie des jeux - comme le dilemme du prisonnier - que les réalistes et néoréalistes, mais en vient à des conclusions très différentes de ceux-ci⁹⁹. Cette approche défait l'idée d'un libéralisme *idéaliste*, reposant sur de grands principes et de grandes valeurs, et adopte, par un rapprochement épistémologique, la plupart des caractéristiques de la pensée néoréaliste¹⁰⁰.

Les instances multilatérales, où s'exercent des procédures répétées de discussions et de négociations entre représentants des États et parfois d'autres membres de la communauté internationale, sont le fondement du concept de *gouvernance globale*. Celui-ci, après *l'interdépendance complexe*, marque un niveau encore plus élevé d'intégration au niveau économique. Les relations multilatérales, la *logique institutionnelle* et les principes de *multi-stake holding*, dont les négociations de

⁹⁷ « The cause of this profound change, largely the work of the last thirty years, is due mainly to the complex financial interdependence of the capitals of the world [...] The complexity of modern finance makes New York dependant on London, London upon Paris, Paris upon Berlin, to a greater degree than has ever yet been the case in history. » Angells, Norman. *The Great Illusion*. New York : The Knickerbocker Press, 1910, p. 52.

⁹⁸ Même les arguments comme celui de Thomas Friedman selon lequel les pays possédant un restaurant McDonald's ne se font pas la guerre, repose sur ce type de raisonnement.

⁹⁹ Axelrod, Robert. *The Evolution of Cooperation*. New York : Basic Books, Inc., 1984, 264 p.

¹⁰⁰ C'est ce que l'on nomme couramment la « synthèse néo-néo ».

l'OMC font figure d'exemple, sont propices, pour des penseurs comme John Ikenberry et John Ruggie, au partage d'informations, de normes et aux règlements intra-institutionnels des conflits et des différends¹⁰¹. La mondialisation, dans ce sens néolibéral, est une institutionnalisation des relations entre États, de concert avec d'autres acteurs, favorisant la coopération et les partenariats.

Cette vision rationaliste, qui permet le dialogue avec le néoréalisme sur des bases communes, trouve son opposition à l'intérieur du néolibéralisme dans certains arguments normatifs sur la paix démocratique ou encore la paix commerciale. Vu initialement par Kant puis repris par des auteurs comme Michael Doyle et Bruce Russett, l'argument de la paix démocratique se résume à ce que les pays démocratiques, plus particulièrement les démocraties libérales, par leur nature de démocratie, ne se font pas la guerre entre elles¹⁰². Certaines limites ont été posées, notamment sur l'occurrence d'anomalies, sur la définition de démocratie et sur le fait que les conflits les plus ravageurs sont ceux entre régimes démocratiques et autoritaires, ce qui indique que l'homogénéité favorise la paix plutôt que la valeur des principes libéraux¹⁰³. Plus directement encore, cette perspective néolibérale effectue un glissement de la promotion d'une structure de négociation interétatique comme vecteur de paix à la promotion d'une structure *intra*-étatique. La normativité de l'argument, à cet égard, est doublée d'une prescription sur comment les États eux-mêmes doivent gouverner.

La pensée néoconservatrice *post*-Reagan dirige cette expansion de la paix libérale vers une paix à travers la diffusion des valeurs économiques, politiques et culturelles

¹⁰¹ Ikenberry, John. *After Victory: Institutions, Strategic Restraints, and the Rebuilding of Order after Major Wars*. Princeton : Princeton University Press, 2000, 320p.; Ruggie, John. *Winning the Peace: America and World Order in the New Era*. New York : Columbia University Press, 1996, 237 p.

¹⁰² Doyle, Michael. *Ways of War and Peace: Realism, Liberalism, and Socialism*. New York : Norton & Company, 1997, 557 p.; Russett, Bruce et John Oneal. *Triangulating Peace: Democracy, Interdependence, and International Organizations*. New York : Norton, 2001, 393 p.

¹⁰³ Layne, Christopher. « Kant or Cant: The Myth of Democratic Peace ». *International Security*, 19(2), (1994) : 5-49; Spiro, David. « The Insignificance of the Liberal Peace ». *ibid*, pp. 50-86.

des États-Unis. Francis Fukuyama, dans son livre à succès *The End of History and the Last Man*, expose sa vision d'un monde où la dernière grande bataille idéopolitique - celle entre le communisme et le capitalisme - aurait abouti, plongeant les sociétés dans un consensus bientôt final¹⁰⁴. La démocratie libérale constitue ici la forme la plus développée de légitimité. Samuel Huntington ne partage pas le principe de *fin*, et adopte plutôt un axe culturel, jugeant inévitable le choc entre la civilisation occidentale et les autres civilisations¹⁰⁵. L'argument normatif des valeurs libérales persiste dans *Civilization: The West and the Rest* de Niall Ferguson¹⁰⁶. Par une réification extrême, Ferguson oppose l'*Ouest* et le *Reste*, affirmant la suprématie du premier au niveau de l'esprit de compétition, de la science, du droit, de la médecine moderne, du consumérisme et de l'éthique de travail. De pareilles réifications sont relativement communes à l'intérieur de la pensée politologique américaine sur la mondialisation; on y opposera volontiers le *Jihad* et le *McWorld*¹⁰⁷ ou encore la *Lexus*, symbole de la mondialisation et l'*Olivier*, caractérisant le traditionalisme et le tribalisme¹⁰⁸.

3.1.2 Néolibéralisme praxéologique

Le souhait initial de normaliser les relations internationales dans l'optique d'une paix *interétatique* glisse, particulièrement pendant les années 1980 et 1990, vers le souhait d'uniformiser directement l'organisation économique des sociétés. La place de l'État,

¹⁰⁴ « At the end of history, there are no serious ideological competitors left to liberal democracy. In the past, people rejected liberal democracy because they believed that it was inferior to monarchy, aristocracy, theocracy, fascism, communist totalitarianism, or whatever ideology they happened to believe in. But now, outside the Islamic world, there appears to be a general consensus that accepts liberal democracy's claims to be the most rational form of government, that is, the state that realizes most fully either rational desire or rational recognition. » Fukuyama, Francis. *The End of History and the Last Man*. New York : Macmillan, pp. 211-212,

¹⁰⁵ Huntington, Samuel. *The Clash of Civilisations and the Remaking of World Order*. New York: Simon and Schuster, 1996, 367 p.

¹⁰⁶ Ferguson, Niall. *Civilization: The West and the Rest*. New York : Penguin Books, 2011, 432 p.

¹⁰⁷ Barber, Benjamin. *Jihad VS McWorld*. New York : Ballantine Books, 1995, 484 p.

¹⁰⁸ Friedman, Thomas. *The Lexus and the Olive Tree*. New York : Anchor Books, 1999, 518 p.

dans ce lien du mondial au local, en devient une d'effacement. Le deuxième néolibéralisme est une catégorie qui existe par ses critiques dans la mesure où lui-même ne se proclame pas comme tel. Il désigne le mouvement des institutions économiques internationales vers les États, parallèle à celui du marché vers la société. Le changement d'interlocuteur ainsi que de champ théorique caractérise ce deuxième néolibéralisme.

Kenichi Ohmae, dans *The Borderless World*, emploie la formule de *fin de l'État*¹⁰⁹. Il popularise dans les milieux des affaires, deux arguments : 1) L'État tend à disparaître au fur et à mesure que les relations économiques s'intensifient; 2) La disparition de cet État est, non seulement une réalité, mais elle est également bénéfique et souhaitable. Ainsi, l'État tend et doit disparaître. Les écrits canoniques de Friedrich Hayek¹¹⁰ et de Milton Friedman¹¹¹ sur les liens entre réduction de l'État et liberté individuelle déploient eux-mêmes la majeure partie des arguments d'Ohmae, de sorte que l'on ne puisse réellement, malgré la popularité de son livre, tirer de lui une théorie originale.

La perspective d'Ohmae a néanmoins ceci de particulier que l'interlocuteur n'est plus celui de Robert Keohane ou de Nye, ni celui d'Hayek et de Friedman, c'est-à-dire les dirigeants des États ou encore les décideurs chargés des politiques économiques, mais bien l'entrepreneur. L'exhortation d'Ohmae, dont le ton n'est pas sans faire rappeler celui des *best-sellers* entrepreneuriaux, est de saisir les opportunités inédites de la mondialisation économique¹¹². Geoffrey Garrett, dans « The Causes of Globalization

¹⁰⁹ Ohmae, Kenichi. *The Borderless World*. New York : Harper Business Press, 1990, 276 p.

¹¹⁰ Hayek, F. A. *The Road to Serfdom*. New York : Routledge, 2001 [1944], 266 p.; Hayek, F. A. *The Constitution of Liberty*. Chicago : University of Chicago Press, 2011 [1960], 596 p.

¹¹¹ Friedman, Milton. *Capitalism and Freedom*. Chicago: University of Chicago Press, 2002 [1962], 208 p.; Friedman, Milton. *Free to Choose*. New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1979, 338 p.

¹¹² « The excessive capital in developed countries is looking for opportunities to breed. If you understand the logic of the global economy, you can attract companies, customers, and capital to your region or company from the rest of the world. You do not have to be born rich or be born in a wealthy country to prosper. All four C's can and will come to you if you have the right recipe. » Ohmae,

», se positionne également sur l'opportunité de la mondialisation. Il affirme, beaucoup plus qu'il ne démontre, que le coût de retrait de l'économie internationale, via des spécificités et des protections économiques nationales, est trop élevé, et qu'il donc naturel que les pays, un après les autres, optent pour la libéralisation de leurs économies et l'ouverture des frontières¹¹³.

Axel Dreher pousse plus loin l'analyse des bienfaits économiques de la libéralisation. À partir de deux index, l'un mesurant les flux actuels (échanges, investissements directs étrangers, investissements de portfolio) et l'autre rendant compte des restrictions sur les échanges et le capital, Dreher entreprend l'analyse de l'incidence de la mondialisation sur la prospérité économique. À la lumière de ces calculs, il conclut que 1) la mondialisation promeut la croissance, que 2) la Lettonie, à titre d'exemple, verrait sa croissance augmenter de plus de 1% si elle était mondialisée comme l'Espagne, que 3) le pays avec la plus grande croissance de 1975 à 2000 - la Chine - a opté pour se mondialiser, et que 4) les pays les plus pauvres sont ceux qui sont restés isolés. Ces pays insulaires, dans les mots de Dreher, ont de faibles institutions qui répriment la croissance et promeuvent la pauvreté¹¹⁴. En somme, la mondialisation est bonne pour la croissance, et, ipso facto, bénéfique d'un point de vue économique¹¹⁵.

Kenichi. *Next Global Stage: Challenges and Opportunities in Our Borderless World*, New Jersey : Wharton School Publishing, 2005, p. 24.

¹¹³ « [...] governments can still insulate their countries from external market forces if they so choose. But the "increased opportunity costs of closure" have become sufficiently large to tip the balance in favor of the liberalization of foreign economic policy in country after country. » Garrett, Geoffrey. « The Causes of Globalization ». *Comparative Political Studies*, No. 33 (2000), p. 943.

¹¹⁴ Dreher, Axel. « Does Globalization Affect Growth? Evidence from a New Index of Globalization ». *Applied Economics*, 38 (10), (2000) : 13.

¹¹⁵ *Ibid*, p. 14.

Bien que la réalité de la disparition des frontières et de l'État prophétisée par Ohmae soit, selon plusieurs points de vue, exagérée¹¹⁶, la désirabilité de ce processus n'est pas pour le moins affirmée et partagée dans la majorité des sphères dirigeantes. Les traités régionaux de libre-échange, comme celui de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALENA) et du Partenariat transpacifique (PTP), les conditionnalités de prêts aux pays endettés¹¹⁷ imposés par les institutions économiques internationales ainsi que le lobbying transnational¹¹⁸ témoignent de cette mondialisation néolibérale, décriée par les militants et penseurs antimondialistes et altermondialistes. Cette mondialisation investit l'État pour le transformer, lui imposer un discours de responsabilité fiscale, diminuer ses prérogatives sociales et lui former une redevance vis-à-vis d'instances supranationales et étrangères¹¹⁹.

3.2.1 Les approches néomarxistes structurelles

Sous le terme critique de la mondialisation néolibérale, il peut être entendu tant les travaux directement tributaires du matérialisme historique de Marx que les travaux postmodernes, postcoloniaux ou féministes. Ils ont ceci en commun que l'émergence de la mondialisation est loin d'être une opportunité bénéfique que l'on choisit, et qu'elle constitue plutôt un projet politique, économique et culturel imposé. À travers le concept de *dépendance* ou encore d'*hégémonie*, les tenants du matérialisme historique analysent la construction et l'expansion du capitalisme mondial dicté par les institutions économiques internationales, la politique étrangère des pays occidentaux et les compagnies multinationales. Le *consensus de Washington*, terme

¹¹⁶ Même un système minarchiste, comme celui proposé dans la théorie libertarienne de la justice de Robert Nozick, a besoin d'un corps policier pour assurer la protection des propriétés individuelles.

¹¹⁷ Williamson, John. « What Should the World Bank think about the Washington Consensus ? ». *The World Bank Research Observer*, 15 (2), (2000) : 251-264

¹¹⁸ Moon, Cung-In. « Complex Interdependence and Transnational Lobbying: South Korea in the United States ». *International Studies Quarterly*, 32 (1), (1988) : 67-89

¹¹⁹ L'émergence des agences de notation illustre l'apparition de ce discours de discipline, de redevance et d'*accountability*.

créée à l'origine pour désigner les ajustements économiques recommandés par les institutions financières internationales dans le cadre de l'octroi de nouveaux prêts aux pays endettés de l'Amérique latine, caractérise, sur beaucoup d'aspects, la mondialisation néolibérale que les néomarxistes critiquent¹²⁰.

Andre Gunder Frank s'inspire de Fernand Braudel et de la théorie des systèmes-monde de Wallerstein. Il reprend notamment les concepts de *centre* et de *périphérie* et élabore celui d'*accumulation* mondiale¹²¹. Les inégalités structurelles inhérentes au capitalisme forment un seul système mondial d'exploitation, basé sur des structures inégales de production et d'échange¹²². Frank caractérise les approches néomarxistes car il tend à délaissier la base *micro* de la théorie marxiste de la plus-value pour insister sur l'histoire des relations entre États, sur le rapport des sociétés dans un plus grand système et sur la circulation des capitaux, du travail et des ressources. L'unité du système fait en sorte que le *capitalisme* est à la fois l'*impérialisme*, que l'histoire du capitalisme est l'histoire du colonialisme occidental et que les relations de domination entre sociétés sont surtout des relations de classe¹²³.

Samir Amin poursuit la position de Frank sur l'accumulation mondiale et adopte une perspective davantage centrée sur la dichotomie Nord/Sud¹²⁴ que sur la distinction analytique de centre et de périphérie. Il insiste également sur le concept de

¹²⁰ « [...] to conceive globalization, not as a secular tendency, but as highly specific political and economic project represented notably by the neo-liberal policies of the Washington Consensus. » Callinicos, Alex. « Globalization, Imperialism and the Capitalist World System ». Dans *Globalization Theory*, sous la dir. De David Held et Anthony McGrew, Cambridge : Polity Press, 2007, p. 62.

¹²¹ Frank, Andre Gunder. *World Accumulation 1492-1789*. New York : Algora Publishing, 1978, 303 p.

¹²² « Insofar as one single and continuous process of capital accumulation has existed in this world for several centuries, this heuristic division of the problem into unequal structure, uneven process, and so on is necessarily arbitrary. The structural inequality and temporal unevenness of capital accumulation, on the other hand, are inherent to capitalism. » *ibid*, p. 239.

¹²³ *Ibid*, p. 268.

¹²⁴ Amin, Samir. *Global History : A View from the South*. Oxford : Faham, 2011, 202 p.; Amin, Samir. *Samir Amin: Pionner of the Rise of the South*. New York : Springer, 2014, 166 p.

*dépendance*¹²⁵. Bien que le capitalisme, en lui-même, ait toujours été à vocation mondiale, la mondialisation contemporaine a ceci de nouveau pour Amin qu'elle est marquée par un capital dorénavant *a*-national, par une intense interpénétration économique et par une pleine extension géographique du système¹²⁶. Le monde, avec l'effondrement du socialisme et l'intégration du bloc soviétique, est dorénavant uni. Dans un tel contexte de finitude, c'est seulement par l'intensification et l'accélération des connexions que le capitalisme peut continuer à grandir. Giovanni Arrighi, auteur de plusieurs ouvrages en référence à Frank et Amin¹²⁷, s'intéresse, dans *Adam Smith in Beijing*, aux divers *miracles asiatiques* et aux politiques économiques à succès, signe de la possibilité de développement à l'intérieur du système économique mondial et d'un plus grand respect entre les civilisations¹²⁸. Arrighi clame le développement réel de la pensée d'Adam Smith dans les politiques économiques de l'État chinois¹²⁹. Cette perspective du décollage proche des théories modernistes, pourtant opposées aux néomarxistes, suggère le lien parfois problématique entre développement et capitalisme; opportunité intéressante pour Arrighi, ce développement interne est absolument illusoire pour Samir Amin, qui lui, très autonomiste et polycentriste,

¹²⁵ Amin, Samir. *L'accumulation à l'échelle mondiale*. Paris : Éditions Anthropos, 1970, 511 p.; Amin, Samir. *Unequal Development: An Essay on the Social Formations of Peripheral Capitalism*. New York : Monthly Review Press, 1976, 440 p.; Amin, Samir. *L'empire du chaos : La nouvelle mondialisation capitaliste*. Paris : L'Hamattan, 1991, 142 p.

¹²⁶ Amin, Samir. *op. cit.*, 1991, p. 8.

¹²⁷ Arrighi, Giovanni. *The Long Twentieth Century*. New York : Verso, 1994, 400 p.

¹²⁸ Arrighi, Giovanni. *Adam in Beijing: Lineages of the Twenty-First Century*. New York : Vervo, 2007, 418 p.

¹²⁹ « The overall thesis put forward in this book is that the failure of the Project for a New American Century and the success of Chinese economic development, taken jointly, have made the realization of Smith's vision of a world-market society based on greater equality among the world's civilizations more likely than it ever was in the almost two and a half centuries since the publication of *The Wealth of Nations*. » *ibid*, p. 8.

prône la *déconnexion* pure et simple comme condition du développement des pays non Occidentaux¹³⁰.

L'intérêt d'Arrighi peut être nuancé de manières *a priori* et *a posteriori*. À partir d'une démonstration *a priori* - comme faite par Karl Marx - que le capitalisme produit de la richesse que dans la mesure où les détenteurs des moyens de production profitent de l'énergie des travailleurs, on peut difficilement penser que la croissance, à l'intérieur d'un système capitaliste, ne se fasse autrement qu'en transposant la relation à un autre. La question du plus grand respect donne donc lieu à des doutes à cet égard. Enfin, il convient de nuancer les indices avec ce que l'on pourrait appeler *la folie des agglomérations* : une croissance agglomérée de 1% ne signifie pas une croissance de chacune des parties de ce pourcentage. Avec certains principes de distribution, une moindre croissance peut être jugée plus bénéfique si mieux répartie. À cet égard, certains, à l'instar d'Ulrich Beck, se sont inquiétés d'une brésilification (*brazilianization*) des sociétés suite à l'ouverture à la mondialisation¹³¹. Cette brésilification désigne une disparition de la classe moyenne, d'une augmentation généralisée de la précarité, compatible avec une croissance globale enflée par l'enrichissement d'une petite partie de la société.

Dans un autre ordre d'idée, l'intérêt d'Arrighi pour l'ascension par le marché mondial témoigne de la portée principalement économique d'une partie de l'héritage de Marx et des solutions que l'héritage propose. Samir Amin, à sa manière, témoigne

¹³⁰ « La déconnexion n'est pas une recette mais un choix de principe, celui de déconnecter les critères de rationalité des choix économiques internes de ceux qui gouvernent le système mondial, c'est-à-dire de se libérer de la contrainte de la valeur mondialisée en lui substituant une loi de la valeur à portée nationale et populaire. » Amin, *op. cit.*, 1991, p. 83.

¹³¹ « The unintended consequence of the neoliberal free-market utopia is a Brazilianization [...] Equally remarkable is the new similarity in how paid work itself is shaping up in the so-called first world and the so-called third world; the spread of temporary and insecure employment, discontinuity and loose informality into Western societies that have hitherto been the bastions of full employment. The social structure in the heartlands of the West is thus coming to resemble the patchwork quilt of the South, characterized by diversity, unclarity and insecurity in people's work and life. » Beck, Ulrich. *The Brave New World of Work*. Cambridge : Polity Press, 2000, p. 9.

également de cette tendance. Dans son récent ouvrage sur *l'histoire globale*, Amin n'élabore ni plus ni moins une histoire du capitalisme européen et de la mondialisation capitaliste¹³².

3.2.2 Les approches néogramsciennes

Certains théoriciens tentent, par l'intégration de la pensée d'Antonio Gramsci, de dresser un portrait plus équilibré entre le matérialisme économique et l'analyse des rapports de pouvoir, *a fortiori* le sujet principal de la science politique. Puisant de Gramsci le concept d'*hégémonie*, Robert Cox effectue une critique épistémologique et ontologique des approches libérales et réalistes en Relations internationales. Il propose une conception néogramscienne qui est par la suite utilisée pour l'analyse de la mondialisation. Le concept d'*hégémonie* a ceci d'avantageux par rapport à *l'exploitation* ou *l'appropriation* que les facteurs économiques n'ont pas préséance sur les questions de légitimité, de consensus et d'idéologies, qui sont des concepts plus souvent reliés à la science politique.

Antonio Gramsci puise du philosophe humaniste Giambattista Vico l'idée de cycles de savoir et de culture¹³³, contrairement aux idées généralement admises du temps des Lumières, que l'on associe avec une conviction profonde en l'idée d'un progrès infini et répété de l'humanité. Gramsci se positionne vis-à-vis du positivisme du marxisme traditionnel et juge que les idées, la culture et les institutions politiques possèdent une autonomie relative vis-à-vis des structures économiques, de sorte que ces premiers ne

¹³² « My analysis remains broadly based on a qualitative distinction (decisive in my view) between the societies of capitalism, dominated by economics (the law of value), and previous societies dominated by the political and ideological. There is, as I see it, a fundamental difference between the contemporary (capitalist) world system and all the preceding (regional and tributary) systems. This calls for comment on the law of value governing capitalism. » Amin, *op. cit.*, 2011, p. 15.

¹³³ « [...] philosophy undertakes to examine philology [...] of which, because of the deplorable obscurity of causes and almost infinite variety of effects, philosophy has had almost a horror of treating; and reduces it to the form of a science by discovering in it the design of an ideal eternal history traversed in time but the histories of all nations; so that, on account of this its second principal aspect, our Science may be considered a philosophy of authority. » Vico, Giambattista. *The New Science*. Londres : Oxford University Press, 1948 [1744], p. 6.

se comprennent pas toujours unilatéralement à la lumière de ces derniers¹³⁴. Cela indique également une notion circulaire de l'histoire, qui tend à voir la mondialisation comme un endroit précis dans un mouvement historique plus grand plutôt que comme l'aboutissement d'une Histoire.

Le caractère cyclique s'opposant à une positivité éternelle, il s'en suit que le savoir et son objet ne peuvent exister sans qu'ils soient construits. Dès que cette constructivité est admise, il en découle que les sciences de l'homme et du mondial, sont faites, pour paraphraser Cox, *pour quelqu'un et pour quelque chose*¹³⁵. À partir de cette position métathéorique, Robert Cox dresse la distinction épistémologique entre les théories de résolution (*problem-solving theories*) et les théories critiques (*critical theories*). Dans un rapport de reproduction, la première position prend le monde tel qu'il est et recherche des réponses à des problèmes précis, dans une optique de faire fonctionner le paradigme établi¹³⁶. Les théories critiques s'intéressent, elles, aux établissements de ces paradigmes et aux transformations de ses règles et de ses structures. Elles se questionnent sur les conditions et les phénomènes inquestionnés par la première approche¹³⁷.

Au niveau ontologique, Cox critique les théories néoréalistes à partir du matérialisme historique. Partir de l'État réifié en *raison politique* empêche de saisir les différentes forces internationales. Les classes sociales jouent, comme dans les autres formes de

¹³⁴ « The claim that every fluctuation of politics and ideology can be presented and expounded as an immediate expression of the structure, must be contested in theory as primitive infantilism. [...] Mechanical historical materialism does not allow for the possibility of error, but assumes that every political act is determined, immediately, by the structure. » Gramsci, Antonio. *The Antonio Gramsci Reader*. New York : New York University Press, 2000, pp. 190-191.

¹³⁵ Cox, Robert. « Social Forces, States and World Orders: Beyond International Relations Theory ». *Millennium - Journal of International Studies*, 126 (10), (1981) : 207.

¹³⁶ « Its take the world as it finds it, with the prevailing social and power relationships and the institutions into which they are organized [...] The *ceteris paribus* assumption, upon which such theorizing is based, makes it possible to arrive at statements of laws or regularities which appear to have general validity but which imply, of course, the institutional and relational parameters assumed in the problem-solving approach » *ibid*, p. 208.

¹³⁷ *Ibid*, p. 208.

marxisme, un rôle important dans la théorie néogramscienne. L'originalité de l'approche se situe autour de la conception de l'infrastructure capitaliste des sociétés qui est, bien que toujours importante dans l'explication et la compréhension des rapports de forces mondiaux, nuancée par l'héritage de Vico. Il ne s'agit pas d'un rapport direct et simple allant des *capacités matérielles* aux *institutions* et aux *idées*, mais plutôt d'une relation trilatérale et coconstitutive entre celles-ci¹³⁸. Outre la dynamique du capitalisme, les classes sociales, dans cette perspective, font face à des forces idéologiques et des forces institutionnelles.

Le concept d'*hégémonie* désigne à la fois le lien conjonctuel entre ces trois forces¹³⁹ - matérielle, idéologique et institutionnelle - et le sentiment de les juger comme étant naturelles, établies et légitimes¹⁴⁰. L'hégémonie est donc la situation résultant d'une quête de l'adhésion et du consensus à l'intérieur des structures¹⁴¹. William Robinson, dans « Gramsci and Globalization: From Nation-State to Transnational Hegemony », distingue la position gramscienne de l'hégémonie et les concepts de « domination internationale » ou encore de « domination de l'État ». Il opte pour cette première, tout en s'opposant à la majorité des pensées critiques sur l'hégémonie en affirmant qu'elles insistent et réifient l'État-Nation¹⁴². Selon Robinson, les approches de

¹³⁸ « Three categories of forces (expressed as potentials) interact in a structure: material capabilities, ideas and institutions. [...] No one-way determinism need be assumed among these three; the relationships can be assumed to be reciprocal. » *ibid*, p. 218.

¹³⁹ *Ibid*, p. 224.

¹⁴⁰ Gramsci, *op. cit.*, p. 195.

¹⁴¹ « [...] hegemony is a concept that helps us to understand not only the ways in which a predominant economic group coercively uses the state apparatuses of political society in the preservation of the status quo, but also how and where political society and, above all, civil society [...] contribute to the production of meaning and values which in turn produce, direct and maintain the 'spontaneous' consent of the various strata of society to that same status quo. » Holub, Renate. *Antonio Gramsci: Beyond Marxism and Postmodernism*. New York : Routledge, 1991, p. 5.

¹⁴² « IR, of course, does what it is supposed to do: study relations among nations. I am trying, in contrast, to get away from the whole notion of hegemony in international relations and towards a distinct conception of hegemony in global society. » Robinson, William. « Gramsci and Globalisation: From Nation-State to Transnational Hegemony ». *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, 8 (4), (2005) : p. 4.

Wallerstein, d'Amin, d'Arrighi et même de Cox placent une nation, une coalition ou une région au centre de l'analyse du système mondial¹⁴³. Or, le propre d'une hégémonie transnationale pour Robinson est à la fois l'absence de *quartier général* et l'omniprésence du consensus.

Robinson exprime la tension entre le schéma stato-centré et les oppositions mondialistes à l'intérieur des théories critiques. Pour Robinson, il convient de parler d'hégémonie *transnationale*, qui constitue un nouveau stage historique dans l'intégration du local et du régional dans un système mondial de production et de finance¹⁴⁴. Cette transnationalisation n'est pas sans donner une nature transcendante aux forces politiques par rapport aux incarnations matérielles qu'elles caractérisaient autrefois. Manuel Castells, avec sa perspective sur la révolution informatique, insiste sur le fait que l'économie elle-même change et qu'elle participe à cet éclatement virtuel des rapports de force¹⁴⁵. À son opposé, des pensées comme celle de Saskia Sassen sur les villes, davantage redevables des travaux de Fernand Braudel, insiste sur le fait que plus l'économie est mondiale, moins cette économie se joue dans plusieurs villes. Les pôles, au contraire de se disséminer, se font de plus en plus rares, ils concentrent de plus en plus de richesses et disposent d'un plus grand contrôle sur le reste du monde¹⁴⁶. Il s'agit d'un contre-pied presque complet de la position avancée

¹⁴³ « I do not agree with Cox's assertion, following Gramsci, that 'the national context remains the only place where an historical bloc can be founded' [...] I cannot take up this debate here. However, my broader concern is the danger of a canonical or theological Gramscianism, in which such concepts that Gramsci introduced as historical blocs can only be legitimately employed if the prior conditions [...] upon which Gramsci first abstracted these concepts, are projected into the present (global capitalism).» *ibid*, p. 14.

¹⁴⁴ « My approach to globalisation can be broadly identified with the 'global capitalism' thesis [...] that sees globalisation as representing a new stage in the history of world capitalism involving the integration of national and regional economies into a new global production and financial system and such related processes as transnational class formation » *ibid*, p. 5.

¹⁴⁵ Castells, Manuel. *The Information Age: Economy, Society, and Culture Volume 1: The Rise of the Network Society*. West Sussex : Wiley-Blackwell, 2010 [1996], 598 p.

¹⁴⁶ « The first thesis [...] is that the territorial dispersal of current economic activity crates a need for expanded central control and management. [...] top-level control and management of the industry has become concentrated in a few leading financial centers [...] The fundamental dynamic posited here is

par un *mondialisme transnational*, dans la mesure où l'éclatement s'oppose à la concentration et où la transcendance s'oppose à la matérialité. Au contraire de Robinson, Sassen insiste sur le fait que la mondialisation est intimement liée à quelques *quartiers généraux*, soit New York, Tokyo et Londres.

Stephen Gill utilise la théorie néogramscienne pour analyser la Commission trilatérale. Constituée d'individus de la sphère politique et économique des trois grandes régions de l'Occident, soit l'Amérique du Nord, l'Europe et le Japon, elle organise des forums privés et confidentiels de discussion, hors des circuits nationaux, sur des *projets de partenariat et de coopération*¹⁴⁷. Pour Gill, la Commission Trilatérale ne caractérise pas réellement une hégémonie mondiale, mais plutôt un haut lieu de l'hégémonie américaine dans le système international¹⁴⁸. L'hégémonie nationale de l'État le plus fort est, selon lui, à l'origine du système transnational. À cet égard, il se range du côté de Cox plutôt que de celui de Robinson.

Le rôle de l'idéologie d'État et des institutions est au fondement de la théorie initiale de Gramsci sur l'hégémonie et constitue une des grandes différences entre les théories néogramscienne et les théories néomarxistes. Cette idéologie, conçue initialement dans un cadre national-populaire chez Gramsci, apparaît, aux yeux de certains, en crise. La théorie de l'hégémonie de Gramsci implique l'emprise de l'État sur la société

that the more globalized the economy becomes, the higher the agglomeration of central functions in a relatively few sites, that is, the global cities. » Sassen, Saskia. *The Global City: New York, London, Tokyo*. New Jersey : Princeton University Press, 1991, p. 5.

¹⁴⁷ « The Trilateral Commission defines itself as 'a non-governmental, policy-oriented discussion group of about 300 distinguished citizens from Western Europe, North America and Japan formed to encourage mutual understanding and closer cooperation among these three regions on common problems.' » Gill, Stephen. *American Hegemony and the Trilateral Commission*. New York : Cambridge University Press, 1990, p. 243.

¹⁴⁸ « Thus, world hegemony has for its origin the outward expansion of the internal or national hegemony, established by the dominant or ruling class within the most powerful state. In so far as such a state becomes internationally hegemonic, it would have to, in Cox's words, 'found and protect a world order which was universal in conception, that is not an order in which one state directly exploits others but an order which most other states (at least those within reach of the hegemony) would find compatible with their interests'. » *ibid*, p. 47.

par le consensus, lui-même caractérisé par l'*opinion commune* d'une légitimité politique. Or, les *habitudes*, beaucoup plus discrètes que les opinions, jouent dans la stabilité sociale un rôle négligé par les théories de l'hégémonie. Avec le concept de *posthégémonie*, la conscience collective, qu'elle soit illuminée ou aliénée, est substituée par différents mécanismes inconscients de contrôles¹⁴⁹.

Plus généralement, le marxisme, qui était auparavant la pierre angulaire des théories critiques en Relations internationales, est remis en cause dans certaines de ses versions, plus particulièrement dans sa foi dans une logique de l'Histoire et dans la primauté d'une lutte sur les autres. Dans les théories postpositivistes, la perspective sociale de « *qui* » parle revêt une importance toute particulière. Cette optique s'oppose au marxisme sur le fait qu'il pose l'environnement et ses dispositions comme valant pareillement pour tout un chacun et sur le fait qu'il infère à la vérité et l'émancipation un fond *omnivalant*. Les concepts de *subalternité*, d'*intersectionnalité* ou encore d'*agentivité* informent de ce regard nouveau sur ceux dont *on ne parle pas* et, plus radicalement, *qui ne parlent pas*¹⁵⁰. Ces perspectives plurielles des relations de pouvoir à l'échelle mondiale divergent de l'analyse spéculative de la mondialisation et ouvre la voie à une resituation philosophique de la mondialisation. Les traits généraux de ces changements d'angle et de ces évolutions font l'objet du dernier chapitre.

¹⁴⁹ Beasley-Murray, Jon. « On Posthegemony ». *Bulletin of Latin American Research*, 22 (1), (2003) : 117-125

¹⁵⁰ Spivak, Gayatri C. « Can the Subaltern Speak? ». Dans *Marxism and the Interpretation of Culture*, sous la dir. De Cary Nelson et Lawrence Grossberg, Londres : Macmillan, 1988, pp. 271-313.

CHAPITRE IV

Les approches postpositivistes : vers une phénoménalité de la mondialisation

Le concept de mondialisation émerge en parallèle avec ce que Yosef Lapid appelle le troisième débat en Relations internationales¹⁵¹. Ce débat concerne principalement les concepts de *positivité* épistémologique et de modernité. À ce titre le réalisme, le libéralisme et le marxisme orthodoxe peuvent être appréhendés sous une même famille de pensée. Ils présupposent tous une distinction hermétique entre le sujet et l'objet de la connaissance, tout en croyant à une agrégation de savoirs commensurables à travers le temps et les cultures. Leur caractère positiviste et moderne traduit également l'existence de préceptes moraux sur le bonheur, la dignité, l'émancipation, le progrès social et la justice¹⁵².

Les approches postpositivistes se qualifient de réflexives dans le sens où elles ne cherchent pas à savoir, en vertu d'une plus grande raison, quelle théorie est la meilleure. Elles s'intéressent plutôt à la manière dont une théorie crée elle-même sa plus grande raison lui permettant de se distinguer des autres. La réflexivité désigne également l'attitude du chercheur d'être conscient de participer à la reproduction ou non d'une forme de vérité. La réflexivité implique que le savoir se reproduit par lui-même et pour lui-même. L'universalité est donc autant un outil créé par la modernité et le positivisme qu'un *ratio* les justifiant. Il ne s'agit plus de comparer au

¹⁵¹ Lapid, Joseph. « The Third Debate: On the Prospects of International Theory in a Post-Positivist Era ». *International Studies Quarterly*, 33 (3), (1989) : 235-254

¹⁵² « [...] the modern conception of humanism is the idea of self-determining reason, the Enlightenment attempts to formulate rationally justified autonomous morality which, as it was believed, would serve as the cornerstone for universal civilisation, together with instrumental reason giving the impetus for the establishment of modern science [...] » Bielskis, Andrius. *Towards a Post-Modern Understanding of the Political*. New York : Palgrave Macmillan, 2005, p. 2.

nom de tels critères, mais de regarder la construction de ces critères et d'en forcer les implications cachées et les omissions¹⁵³. Les approches postpositivistes développent des analyses critiques du caractère universalisant des sciences humaines. Le présent chapitre situe trois critiques postpositivistes dans le contexte de la mondialisation.

La philosophie postmoderne de la mondialisation est divisée entre les théories initiales de Foucault et les théories globalistes de David Harvey et Anthony Giddens. L'approche de ces derniers utilise abondamment le concept de mondialisation, au point où elle se fait nommer *la théorie de la mondialisation*¹⁵⁴. La position globaliste est pour le moins surprenante, car le postmodernisme de Foucault développe des perspectives sur les relations de pouvoir et le langage qui vont, à certains égards, à l'encontre d'une perspective structurante et homogénéisante de la mondialisation¹⁵⁵.

Le postcolonialisme poursuit et dépasse les positions épistémologiques postmodernes. Sur le terrain de la mondialisation, le postcolonialisme possède une cohérence et une pertinence d'autant plus grandes que le concept en question concerne et incorpore, en théorie, la totalité des peuples humains. Caractérisée par l'héritage d'Edward Saïd, de l'école indienne subalterne et de perspectives linguistiques poststructuralistes, la vision postcoloniale reprend en grande partie les travaux de Foucault. Plutôt que d'en faire une théorie spéculative de la mondialisation, la perspective postcoloniale utilise ces travaux pour insister sur la fabrication de *l'autre*, sur l'invisibilisation, la marginalisation et sur l'encadrement des différentes cultures dans un régime de savoirs et de pratiques.

¹⁵³ « Substituer à l'histoire des connaissances l'analyse historique des formes de véridiction, substituer à l'histoire des dominations l'analyse historique des procédures de gouvernementalité, substituer à la théorie du sujet ou à l'histoire de la subjectivité, l'analyse historique de la pragmatique de soi et des formes qu'elle a prises, voilà les différentes voies d'accès par lesquelles j'ai essayé de cerner un peu la possibilité d'une histoire de ce qu'on pourrait appeler les « expériences ». » Foucault, Michel. *Le gouvernement de soi et des autres*. Paris : Gallimard, 2008 [1982-1983], p. 7.

¹⁵⁴ Rosenberg, *loc. cit.*, pp. 2- 74.

¹⁵⁵ Foucault, Michel. *La volonté de savoir, Tome I: Histoire de la sexualité*. Paris : Gallimard, 1976, pp. 123-127.

Le féminisme, plus spécifiquement ses variantes postpositivistes, poursuit le mouvement allant d'une théorisation déductive et spéculative des forces mondialistes à une extraction de la mondialisation de par les expériences multiples et des relations d'influence ou d'oppression qui y sont liées. Malgré une tension inhérente entre le féminisme et le postcolonialisme au niveau du caractère transposable des relations genrées comme catégorie analytique, les deux courants entretiennent une complicité particulière due au fait qu'ils posent les bases d'une *phénoménalité de la mondialisation*, à l'opposé de la recherche d'une histoire et d'une réalité dont il était auparavant question.

4.1.1 La pensée critique française

La philosophie postmoderne peut se décortiquer en deux mouvements. Le premier est une *attitude* critique à l'égard de la modernité¹⁵⁶ tandis que le deuxième constitue une analyse sociohistorique des sociétés contemporaines. Alors que le premier mouvement pointe le *faux* de la modernité, le second pose le *vrai* de la postmodernité¹⁵⁷. Cette dernière position, le *vrai* de la postmodernité, entretient un rapport étroit avec la mondialisation avec les œuvres de David Harvey, Anthony Giddens et Ulrich Beck¹⁵⁸. Puisant initialement des philosophes français postmodernes, ceux-ci renoncent, consciemment ou non, à une partie de leurs visions, et exploitent abondamment le concept de mondialisation.

La philosophie postmoderne française, composée d'auteurs comme Michel Foucault, Gilles Deleuze et Jean Baudrillard, s'intéresse aux rapports entre savoir, pouvoir et langage. Au concept traditionnel de *loi* se substitue celui de *norme*. Ce glissement est

¹⁵⁶ « En simplifiant à l'extrême, on tient pour « postmoderne » l'incrédulité à l'égard des métarécits » Lyotard, Jean-François. *La condition postmoderne: Rapport sur le savoir*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1979, p. 7.

¹⁵⁷ Beasley-Murray, *op. cit.*, pp. 117-118.

¹⁵⁸ Harvey, David. *The Condition of Postmodernity*. Cambridge : Blackwell, 1989, 378 p.; Giddens, Anthony. *The Consequences of Modernity*. Londres : Polity Press, 1990, 186 p.; Beck, Ulrich. *Risk Society: Towards a New Modernity*. Londres : Sage, 1992, 260 p.

lourd de conséquences, car il implique un rapport d'intériorité entre le sujet et l'objet du savoir. Ainsi, les concepts n'agissent pas en *mimesis* par rapport à un phénomène extérieur, mais celui-ci crée son sens, le partage et le modifie, au point qu'on ne puisse intellectualiser la *chose* sans le mot¹⁵⁹. L'autoréférence du langage, poussée par Baudrillard, limite le champ de l'imagination et du savoir à la structure même de la langue. Le politique, dans cette optique, trouve sa place dans la fixation et la détermination de l'horizon. Bien loin d'être l'apanage d'une institution souveraine ou encore d'une classe dominante, celle-ci se pratique de la même façon que l'on parle ou écrit. Cette position implique, *a fortiori*, une ubiquité du pouvoir¹⁶⁰, dans la mesure où le pouvoir n'est plus issu d'une force coercitive, mais est plutôt coproduit de manière horizontale. Le pouvoir n'est plus seulement quelque chose qui se subit binairesment; mais quelque chose qui se crée, partout et pour tout, et à chaque moment d'une relation¹⁶¹.

Le postmodernisme, dans sa version foucauldienne, est une théorie résolument antimondialiste, dans la mesure où les rapports de pouvoir qu'il conçoit ne sont pas structurels, mais bien relationnels, fragmentés et micro-situés. Foucault préfère le projet d'une histoire générale à celui d'une histoire globale, qui fait converger tous les phénomènes autour d'un point focal¹⁶². La contribution de philosophes comme

¹⁵⁹ « [...] Il n'est pas question d'interpréter le discours pour faire à travers lui une histoire du référent. Dans l'exemple choisi, on ne cherche pas à savoir qui était fou à telle époque [...] En un mot, on veut, bel et bien, se passer des « choses » [...] Définir ces *objets* sans référence au *fond des choses*, mais en les rapportant à l'ensemble des règles qui permettent de les former comme objets d'un discours et constituent ainsi leurs conditions d'apparition historique. » Foucault, Michel. *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, 1969, pp. 64-65.

¹⁶⁰ Foucault, *op. cit.*, 1976 p. 122.

¹⁶¹ « [...] Le pouvoir vient d'en bas; c'est-à-dire qu'il n'y a pas, au principe des relations de pouvoir, et comme matrice générale, une opposition binaire et globale entre les dominants et les dominés, cette dualité se répercutant de haut en bas [...] » *ibid.*, p. 124.

¹⁶² « Le problème qui s'ouvre alors - et qui définit la tâche d'une histoire générale - c'est de déterminer quelle forme de relation peut être légitimement décrite [...] Une description globale resserre tous les phénomènes autour d'un centre unique [...] une histoire générale déploierait au contraire l'espace d'une dispersion. » . Foucault, *op. cit.*, 1969, pp. 18-19.

Baudrillard et Lyotard complètent la philosophie de Foucault tout en modifiant celle-ci. Chez Baudrillard, les codes et les symboles de consommation se reproduisent en se référant à eux-mêmes à l'infini. Dans cette situation, la mondialisation est l'autoréférencement du capitalisme, et ressemble beaucoup au *spectacle* décrit par Guy Debord et à la société décrite par Marshall McLuhan. La mondialisation implique des situations d'*hyperréalité*, que Baudrillard qualifie paradoxalement de *pertes de réalité*¹⁶³. À cet égard, la contribution de Baudrillard est contraire à celle de Foucault, en insistant sur la *réification*, c'est-à-dire la chosification de quelque chose de subjectif. Lyotard analyse la perte de confiance dans les grands *métarécits* qui nous offraient jusqu'ici une narration linéaire de notre connaissance¹⁶⁴. Il se rapproche davantage de Foucault que de Baudrillard en insistant sur l'évolution discontinue des formes de savoir et de vérité, tout en insistant sur un changement social radical vers la postmodernité dont le premier aurait peut-être douté. La pensée postmoderne peut tomber dans le même piège qu'elle critique, qui consiste à penser qu'il y a un métarécit postmoderne de la société.

4.1.2 Les approches postmodernes globalistes

De cette tension subsistent deux positions. La première, plus proche d'une vision linguistique, est réfractaire au concept de mondialisation comme force politique à la possible exception de son acception comme discours de normalisation, de discipline ou de surveillance. La deuxième position tend vers une philosophie de la réification et propose une mondialisation vectrice d'un changement social radical. De la critique théorique foucauldienne se substitue la conception d'une *vraie* mondialisation postmoderne.

¹⁶³ « Ceci est l'histoire d'un crime - du meurtre de la réalité. » Baudrillard, Jean. *Le crime parfait*. Paris : Gallimard, 1995, p. 10.

¹⁶⁴ « A la désuétude du dispositif métanarratif de légitimation correspond notamment la crise de la philosophie métaphysique, et celle de l'institution universitaire qui dépendait d'elle. La fonction narrative perd ses foncteurs, le grand héros, les grands périls, les grands périples et le grand but. » Lyotard, *op. cit.*, pp. 7-8.

Le géographe David Harvey expose clairement ce changement de relation entre la postmodernité et la mondialisation. Inspiré initialement par Marx, Harvey conserve de celui-ci et du domaine de la géographie une approche davantage liée aux phénomènes et aux changements sociaux de grandes envergures. Dans *The Consequences of Modernity*, il présente la mondialisation du capital et la postmodernité comme les deux faces d'un même changement radical¹⁶⁵. Que ce soit au niveau esthétique, urbain, sociopolitique ou culturel, les concepts de continuité, de progrès et d'universalité ne sont plus les éléments fédérateurs permettant un consensus. À cet égard, les arguments d'Harvey constituent davantage des références à Jean-François Lyotard et à Foucault qu'une démonstration originale¹⁶⁶. La position propre à Harvey se situe au niveau de l'implication de l'arrivée de la postmodernité dans les sociétés, chose que même Lyotard ne faisait que suggérer. Il n'est pas seulement question d'une attitude de méfiance envers des concepts comme le *cogito* cartésien ou la position transcendantale de Kant. La mondialisation et la postmodernité participent d'une condition historique que l'on ressent depuis quelques décennies et qui se définit par une compression de l'espace-temps¹⁶⁷. Cette compression de l'espace-temps dérègle les cartes mentales (*mental maps*) et provoque

¹⁶⁵ « There has been a sea-change in cultural as well as in political-economic practices around 1972 [...] there is some kind of necessary relation between the rise of postmodernist cultural forms, the emergence of more flexible modes of capital accumulation, and a new round of 'time-space compression' in the organisation of capitalism. » Harvey, David. *op. cit.*, p. vii.

¹⁶⁶ « To begin with, we find writers like Foucault and Lyotard explicitly attacking any notion that there might be a Postmodernism meta-language, meta-narrative, or meta-theory through which all things can be connected or represented. Universal and eternal truths, if they exist at all, cannot be specified. Condemning meta-narratives (broad interpretative schemas like those deployed by Marx or Freud) as 'totalizing, they insist upon the plurality of 'power-discourse' formations (Foucault), or of 'language games' (Lyotard). Lyotard in fact defines the postmodern simply as 'incredulity towards meta-narratives. » *ibid.*, p. 45.

¹⁶⁷ « [...] we have been experiencing, these last two decades, an intense phase of time-space compression that has had a disorienting and disruptive impact upon cultural and social life. » *ibid.*, p. 284.

des situations nouvelles de stress et de risque¹⁶⁸. Le risque est même, pour revenir à Baudrillard, d'un décalage entre les cartes mentales et la réalité¹⁶⁹.

Anthony Giddens voit la mondialisation comme le résultat non pas d'une postmodernité émergente, mais plutôt d'une modernité tardive (*late modernity*)¹⁷⁰. Sa vision des conditions contemporaines le rapproche tout de même d'Harvey. Giddens partage avec celui-ci l'approche globale d'une compression de l'espace-temps ainsi que l'utilisation de la mondialisation comme *cause* d'un changement radical. L'expérience du risque est intimement liée, selon Giddens, aux conséquences globales de la modernité. Ulrich Beck abonde dans ce sens en posant la mondialisation de la modernité comme source d'une nouvelle manière de gérer le risque et l'insécurité¹⁷¹.

Justin Rosenberg qualifie cette approche initiée par Harvey et Giddens de « la théorie de la mondialisation » (*Globalization Theory*), à l'opposé d'une théorie - libérale, marxiste - (*globalization theories*) sur la mondialisation¹⁷². Il définit la première comme l'ensemble des travaux qui insufflent une causalité à des paramètres de la vie sociale, que ce soit la vitesse et l'étendue ou, dit autrement, le temps et l'espace. Il critique, sur une base épistémologique, le fait de poser le rétrécissement de l'espace-temps comme le vecteur d'une société nouvelle et de voir dans la mondialisation une sorte d'agentivité (*transformative agency*)¹⁷³. La conception de l'espace et du temps,

¹⁶⁸ *Ibid*, p. 306.

¹⁶⁹ *Ibid*, p. 305.

¹⁷⁰ Giddens, *op. cit.*, p. 163.

¹⁷¹ « The concept of risk is directly bound to the concept of reflexive modernization. Risk may be defined as a systematic way of dealing with hazards and insecurities induced and introduced by modernization itself. Risks, as opposed to older dangers, are consequences which relate to the threatening force of modernization and to its globalization of doubt. They are politically reflexive. » Beck, *loc. cit.*, p. 21.

¹⁷² Rosenberg, Justin. « Globalization Theory : A Post Mortem ». *op. cit.*, p. 4.

¹⁷³ « The rise and rise of transnational connections of all kinds was thus the concrete historical phenomenon through which the transformative agency of globalization was supposedly operating. [...] Thus, for Giddens, in what became the most influential of all the sociological definitions used in the literature, '[g]lobalization can be defined as the intensification of worldwide social relations [...] This

selon Rosenberg, ne peut engendrer une nouvelle société, dans la mesure où cette même conception de l'espace et du temps est le fruit d'un type précis de société et de mode d'organisation. L'espace-temps repose sur un facteur tiers, comme l'incorporation d'une nouvelle technique. La mondialisation comme l'entendent Harvey et Giddens est donc un *explandandum*, c'est-à-dire quelque chose que l'on doit expliquer par un autre vecteur, comme le capitalisme. On ne peut pas, à l'inverse, poser l'espace-temps lui-même comme déterminant l'organisation d'une société. Harvey et Giddens inversent *l'explanans* et *l'explanandum*, c'est-à-dire que, selon eux, la mondialisation possède en elle-même les facultés d'expliquer un changement ou une configuration sociale. Cette inversion, que partage la théorie de la mondialisation, pose un problème fondamental pour Rosenberg¹⁷⁴.

Les travaux de Hardt et Negri lient la mondialisation et la postmodernité sans tomber dans le piège mentionné par Rosenberg. Reprenant l'ubiquité du pouvoir de Foucault, ils théorisent la mondialisation comme un *Empire* sans État-Nation, où les éléments de crises ne sont plus exogènes, mais intérieurs et contrôlés¹⁷⁵. Ainsi, l'ontologie de Hardt et de Negri tourne autour de la science politique et de la souveraineté, et non autour de la compression d'un espace-temps. La *multitude* incarne, selon eux, la formation d'un corps social mouvant où les parties n'ont en commun que leurs

definition makes no explicit claim at all about the causal significance of the phenomenon to which it refers. » *ibid*, pp. 42-43.

¹⁷⁴ « [...] any attempt to involve this term in the explanation of large-scale social change faces an inevitable choice [...] incorporate a social theory drawn from elsewhere, of what is being 'globalized', [...] or [...] claim that the necessary social theory can after all be derived within the term, because space and time themselves are the foundational parameters of social explanation. In the former case, the explanatory standing of 'globalization', however great, is ultimately derivative. [...] . In the latter case, however, it becomes itself the explanans of the argument [...] In this contrast lies the distinction between a 'theory of globalization' and Globalization Theory » *ibid*, p. 12.

¹⁷⁵ « Finally, we should note that an idea of peace is at the basis of the development and expansion of Empire. This is an immanent idea of peace that is dramatically opposed to the transcendent idea of peace, that is, the peace that only the transcendent sovereign can impose on a society whose nature is defined by war. » Hardt, Michael et Antonio Negri. *Empire*. Cambridge : Harvard University Press, 2000, p. 167.

différences¹⁷⁶. Il s'agit donc d'une classe définie par une multitude de problématiques et de luttes, qui n'ont pas de hiérarchies entre elles. Ce monisme, qui est né et qui se nourrit de la mondialisation, fait parfois penser à un *post*-prolétariat éclaté qui n'a plus de *grands plans*, ce qui ne veut pas dire qu'il ne résiste plus¹⁷⁷. L'existence d'une telle classe, bien qu'elle remplisse le critère de Rosenberg de proposer clairement un modèle d'agentivité, pose problème lorsque le concept d'agentivité est à prendre au sérieux, car elle entreprend la réification d'une classe qui manifestement ne s'identifie pas comme tel. Que la multitude soit fabulée ou pas, l'apport de Hardt et Negri n'enlève rien à l'intérêt apporté à la dé-hiérarchisation des luttes, au principe de différence et à la marginalité.

4.2.1 La pensée d'Edward Saïd

Le postcolonialisme partage certaines des prémisses postmodernes. Par exemple, Edward Saïd reprend de Foucault la conception discursive du pouvoir¹⁷⁸. Contrairement aux réifications postmodernes, le postcolonialisme recherche moins *un monde*, *une* ère postcoloniale que des situations, des expériences et des symboles. La problématique postcoloniale critique la tendance, dans les sciences humaines

¹⁷⁶ « The multitude too might thus be conceived as a network: an open and expansive network in which all differences can be expressed freely and equally, a network that provides the means of encounter so that we can work and live in common. » Hardt, Michael et Antonio Negri. *Multitude : War and Democracy in the Age of Empire*. New York : Penguin Press, 2004, pp. xiii-xiv.

¹⁷⁷ « When one adopts the perspective of the activity of the multitude, its production of subjectivity and desire, one can recognize how globalization, insofar as it operates a real deterritorialization of the previous structures of exploitation and control, is really a condition of the liberation of the multitude. » Hardt et Negri. *op.cit.*, 2000, p. 52.

¹⁷⁸ « I have found it useful here to employ Michel Foucault's notion of a discourse, as described by him in *The Archaeology of Knowledge* and in *Discipline and Punish*, to identify Orientalism. My contention is that without examining Orientalism as a discourse one cannot possibly understand the enormously systematic discipline by which European culture was able to manage— and even produce— the Orient politically, sociologically, militarily, ideologically, scientifically, and imaginatively during the postEnlightenment period. » Saïd, Edward. *Orientalism*. Londres : Penguin, 2003 [1977], p. 3.

occidentales, à fonder le savoir sur un sujet libre, raisonné et isolé des *autres*¹⁷⁹. Dans les sciences humaines, dresser une telle barrière participe non seulement à donner un sentiment de dénaturation à l'autre, mais participe également à sa construction en tant qu'extérieur dans un monde qui n'est pas le sien. La copie se met à remplacer l'autre, jusqu'à l'invisibiliser.

Le concept d'*Orientalisme* représente cette idée que, dans les études orientales de l'époque, l'Orient existe par et pour l'Occident¹⁸⁰. La critique de Saïd possède une portée énorme, car elle pointe un problème fondamental aux sciences humaines et en particulier aux Relations internationales dont ce mémoire fait parti : parler des autres, sans les autres, dans notre monde, équivaut à les fabriquer. L'Orient, pour Saïd, est issu de ce parler-au-nom-de¹⁸¹.

Le postcolonialisme traite de l'analyse des discours et des pratiques impérialistes et coloniales. Alors que certains pourraient juger le postcolonialisme semblable aux théories marxistes et néomarxistes, quelques différences méritent d'être soulignées. Premièrement, le marxisme est, à la base, matérialiste et issu du positivisme qui croit en certaines *lois sociales*, alors que le postcolonialisme s'intéresse davantage aux idées en notant leurs relativités¹⁸². Deuxièmement, le marxisme tend à examiner les conditions matérielles des dominants, tandis que le postcolonialisme recherche, lui, le

¹⁷⁹ La figure de l'*autre* est souvent utilisée dans le postcolonialisme pour désigner les sujets coloniaux marginalisés et pour critiquer la binarité cartésienne de la pensée coloniale.

¹⁸⁰ « Orientalism is the generic term that I have been employing to describe the Western approach to the Orient; Orientalism is the discipline by which the Orient was (and is) approached systematically, as a topic of learn-ing, discovery, and practice. But in addition I have been using the word to designate that collection of dreams, images, and vocabularies available to anyone who has tried to talk about what lies east of the dividing line. » *ibid*, p. 73.

¹⁸¹ « All Arab Orientals must be accommodated to a vision of an Oriental type as constructed by the Western scholar, as well as to a specific encounter with the Orient in which the Westerner regrasps the Orient's essence as a consequence of his intimate estrangement from it. » *ibid*, p. 248.

¹⁸² « Marx's philosophy was a product of the modern age and Western cosmology, marked by atavistic notions of progress, rationalism, and the goals of objectivity and even universality. It placed the center of the world in the Occident, and that of history in modernity, as the crucial transition period to the end of prehistory and the inauguration of true history. » *ibid*, p. 232.

marginal, ceux et celles qui sont invisibles aux yeux de tous. Ces deux remarques n'empêchent pas que le marxisme soit souvent utilisé et réapproprié dans certains ouvrages postcoloniaux. Dans ces cas, la notion de classe n'a pas le sens ontologique initial de Marx, mais signifie plutôt un croisement de plusieurs facteurs, tant économiques, politiques que culturels¹⁸³.

4.2.2 L'école subalterne

Ranjit Guha, dans son ouvrage *A Rule of Property for Bengal: An Essay on the Idea of Permanent Settlement*, pose les bases de ce qu'il nommera, en collaboration avec d'autres penseurs¹⁸⁴, les études subalternes. Il explore les lois imposées par les Britanniques sur la propriété foncière en Inde, et note sa réappropriation théorique, après la décolonisation, par les classes élites du pays au détriment des classes inférieures et marginales. Guha expose à la fois la pensée coloniale qui est à l'origine de cette réorganisation de l'espace¹⁸⁵ et la marginalisation conséquente de classes défavorisées. Le subalterne, terme puisé de Gramsci, désigne celui qui est inférieur, qui n'a pas de voix¹⁸⁶.

¹⁸³ « The question of class in colonial societies is further complicated by the kinds of cultural particularities that intersect with general economic categories. For Marx, as for Engels, the universal grouping of all precapitalist societies as either feudal or 'Asiatic' meant in effect that any detailed analysis of sociopolitical groups in non-European societies was effectively precluded. Thus one thing Marx himself did not account for, indeed perhaps could not account for, given the resolutely Eurocentric orientation of his models of society, was the fact that class does not transfer across cultures in a simple way, even when those cultures are deeply reconstructed along lines of capital accumulation. » Ashcroft, Bill et al. *Post-Colonial Studies: The Key Concepts*. New York : Routledge, 2000, pp. 34-35.

¹⁸⁴ Partha Chatterjee, Shahid Amin, David Arnold, Gyan Pandey et David Hardiman participent avec Guha à l'élaboration des études subalternes.

¹⁸⁵ « The distance between the two countries and the inadvisability of colonization made it necessary that the property should be entrusted to the care of a class of native entrepreneurs who had solid interests in the land and were politically reliable. This alone could establish 'the permanence of dominion'. » Guha, Ranjit. *A Rule of Property for Bengal: An Essay on the Idea of Permanent Settlement*. Oxford : Orient Longman, 1982, p. 18.

¹⁸⁶ « The word 'subaltern' in the title stands for the meaning as given in the *Concise Oxford Dictionary*, that is 'of inferior rank'. It will be used in these pages as a name for the general attribute of subordination in South Asian society whether this is expressed in terms of class, caste, age, gender and

Les études subalternes s'opposent à l'historiographie des élites indiennes sur la base qu'elle constitue une histoire moderniste qui repose sur des présupposés coloniaux. Dans le cas de Guha, les recommandations d'Alexander Dow sur la vente intégrale des terres présupposent que les droits de propriété n'étaient pas violés dans une telle vente généralisée dans la mesure où ces terres n'étaient pas des lieux d'établissement permanent¹⁸⁷. Le processus de privatisation des terres, entamé par les Britanniques et les élites indiennes, se fait en parallèle avec l'idée d'une propriété foncière légitime à diviser selon les principes individuels de propriété et d'héritage. Le subalternisme critique également, dans une certaine mesure, la perspective académique et théorique de Saïd. Il reprend la notion de classe pour rencontrer non pas la *copie* de l'autre, mais celui-ci tel qu'il est.

Partha Chatterjee partage la perspective de Guha et l'applique à la question du nationalisme indien. Le rapport entre le colonialisme et le nationalisme est complexe car, d'une part, l'idée même du construit de *nations* prend sens dans un *État* qui est fortement puisé de la réalité politique occidentale et que, d'une autre part, le nationalisme a lui-même été utilisé, partagé et approprié par les décolonisés pour se différencier de l'Occident et aider leurs luttes¹⁸⁸. Chatterjee expose cette ambivalence du nationalisme, tout en soulignant que celui-ci, même en tant que discours de

office or in any other way. » Guha, Ranajit et al. *Subaltern Studies I: Writings on South Asian History and Society*. Delhi : Oxford University Press, 1982, p. vii.

¹⁸⁷ « The sens of property was thus undermined by insecurity and oppression. Dow, therefore, describes his remedial measures as a 'Proposal for establishing landed Property'. For property had to be established where none existed so far. [...] It does not occur to him that putting up the lands for sale in this manner involve a certain degree of violation of existing proprietary rights; for he is satisfied that no such rights exists. » Guha, *op. cit.*, p. 41.

¹⁸⁸ « Nationalist texts were addressed both to 'the people' who were said to constitute the nation and to colonial masters [...] Nationalism denied the alleged inferiority of the colonized people; it also asserted that a backward nation could 'modernize' [...] It thus produced a discourse in which, even as it challenged the colonial claim to political domination, it also accepted the very intellectual premises of 'modernity' on which colonial domination was based. » Chatterjee, Partha. *Nationalist Thought and the Colonial Word*. Londres : Zed Books, 1993 [1986], p. 30.

différenciation, ne laisse que très peu d'espace aux strates sociales inférieures¹⁸⁹. La narration du nationalisme indien doit, selon Chatterjee, aller au-delà de l'histoire des élites.

La question du nationalisme pose celle de l'hybridité. Le sujet colonial peut-il s'émanciper de son rapport en adoptant certains de ses symboles, de ses significations ou de ses pratiques? Homi K. Bhabha traite spécifiquement de l'hybridité, qu'il juge nécessaire. Le contraire serait de consacrer l'idée d'essences culturelles prédéterminées¹⁹⁰. Ce qui importe, pour Bhabha, c'est la situation de la culture dans le contingent et le contradictoire¹⁹¹. À cet égard, et à l'opposé des marxistes, les postcolonialistes ne rejettent pas l'hybridation et la créolisation comme des sources de réappropriation identitaire et de résistance. Des auteurs comme Edward Brathwaite et Édouard Glissant traitent du cosmopolitisme et du concept de créolisation¹⁹². L'hybridité se traduit chez Bhabha par le concept de mimétisme (*mimicry*). Le cricket en Inde, issu du colonialisme britannique, mais adoré des Indiens, est pris en exemple par Arjun Appadurai comme phénomène d'*indigénisation*¹⁹³. Une tension existe néanmoins autour de cette notion d'hybridité. Robert Young résume bien celle-ci : il

¹⁸⁹ « It is now reasonably clear that contrary to the claims of both colonialist and nationalist historiographies, neither the competitive factional interests of Indian elite groups nor the efforts of the Congress leadership [...] can explain the dynamics of the involvement of the peasantry in anticolonial movements. » Chatterjee, Partha. *The Nation and Its Fragments*. New Jersey : Princeton University Press, 1993, p. 159.

¹⁹⁰ « Terms of cultural engagement, whether antagonistic or affiliative, are produced performatively. The representation of difference must not be hastily read as the reflection of *pre-given* ethnic or cultural traits set in the fixed tablet of tradition. The social articulation of difference, from the minority perspective, is a complex, on-going negotiation that seeks to authorize cultural hybridities that emerge in moments of historical transformations. » Bhabha, Homi K. *The Location of Culture*. Londres : Routledge, 1994, p. 2.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 2.

¹⁹² Brathwaite, Edward Kamau. *The Development of Creole Society in Jamaica, 1770–1820*. Oxford: Oxford University Press, 1971, 342 p.; Glissant, Édouard. *Le Discours antillais*, Paris : Le Seuil, 1981, 503 p.

¹⁹³ Appadurai, Arjun. *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis : Public Works, 1996, p. 90.

faut garder à l'esprit que l'hybridité a souvent été utilisée à l'intérieur du discours colonial¹⁹⁴. Celle-ci peut apparaître, de cette perspective, comme une piètre technique de réconciliation. Le concept d'*Afrique*, pour Achille Mbembe, ne peut être un symbole de réappropriation, puisqu'en lui-même il existe pour signifier l'absence¹⁹⁵. Les partisans de l'hybridité répliqueraient qu'un objet, un espace ou un concept constitue un palimpseste, c'est-à-dire qu'il est possible de voir en lui les anciennes écritures que l'on a voulu effacer¹⁹⁶. Le débat autour de l'hybridité, de l'identité et de la différence positionne cette perspective culturelle du postcolonialisme sur le terrain de la mondialisation encore plus que ne l'avaient fait initialement Edward Saïd ou les études subalternes.

La perspective postcoloniale de la mondialisation emprunte ces deux voies; l'une allant vers l'analyse des théories dominantes et l'autre vers la mise en lumière des conditions marginales. La première voie, initiée par Saïd, se base sur ce qu'il nomme la lecture de contre-pointe (*contrapuntal reading*)¹⁹⁷. Cette lecture consiste à lire les classiques coloniaux et d'extraire de ceux-ci leurs conditions d'existence inavouées. Il s'agit donc de voir à quel point ces classiques nécessitent pour exister une relation coloniale et, dans l'ombre, un colonisé. L'entreprise cherche l'*affiliation* d'un texte - son ancrage dans la réalité sociale - plutôt que sa *filiation*, c'est-à-dire son simple

¹⁹⁴ « [...] term 'hybridity' was in imperial and colonial discourse in negative accounts of the union of disparate races – accounts that implied that unless actively and persistently cultivated, such hybrids would inevitably revert to their 'primitive' stock. Hybridity thus became, particularly at the turn of the century, part of a colonialist discourse of racism. » Ashcroft, Bill et al., *op. cit.*, p. 110.

¹⁹⁵ « In many respects, this conclusion is frightening. It suggests that Africa exists only as an absent object, an absence that those who try to decipher it only accentuate. In this logic, our power to state the thing is reduced to our capacity to create shadow effects— literally, to lie—so great is the contradiction between the discourse we produce, and experience as one “fabricates” it from day to day. Thus, we must speak of Africa only as a chimera on which we all work blindly, a nightmare we produce and from which we make a living—and which we sometimes enjoy, but which somewhere deeply repels us, to the point that we may evince toward it the kind of disgust we feel on seeing a cadaver. » Mbembe, Achille. *On the Postcolony*. Los Angeles : California University Press, 2001, p. 241 .

¹⁹⁶ Ashcroft, Bill et al., *op. cit.*, pp. 158-160.

¹⁹⁷ *Ibid*, p. 49.

rapport temporel vis-à-vis d'autres œuvres¹⁹⁸. *Nation and Narration*, dirigé par Homi K. Bhabha, constitue un très bon exemple. L'ouvrage examine des canons anglo-saxons comme Walt Whitman, Walter Scott et Harriet Beecher Stowe, plus particulièrement les non-dits qu'ils laissent poindre sur la condition des femmes, des autochtones et des esclaves¹⁹⁹.

4.3.1 Le féminisme postcolonial et standpoint

La deuxième voie, empruntée par l'école subalterne, est bien résumée par Bhabha: lorsqu'il s'agit de la mondialisation, il s'agit avant tout des exilés, des réfugiés, des immigrants, des *cultures étrangères*, des frontières, des ghettos et des dialectes²⁰⁰. Cette voie vise à visibiliser les intersections sociales marginalisées. La perspective des subalternes se prête bien à cet exercice. Une telle entreprise, lorsque l'objectif est de représenter des voies marginales sans qu'elles ne se représentent elles-mêmes, pose problème. Les subalternes, si ils/elles sont à prendre au sérieux, ne peuvent *parler* puisque l'acte de nommer celui-ci est lui-même un acte de dépossession et que ceux-ci, pour être entendue, doivent parler dans les termes préétablis²⁰¹. Cette critique, énoncée par Gayatri Spivak, pose les bases du concept d'*agentivité*. Le développement du sujet colonial est emblématique de l'oeuvre de Chandra Mohanty et Jacqui Alexander²⁰². Elles inscrivent directement leur démarche autour de ce

¹⁹⁸ *Ibid*, p. 96.

¹⁹⁹ Bhabha, Homi K. et al. *Nation and Narration*. Londres : Routledge, 1990, 333 p.

²⁰⁰ Bhabha, *op. cit.*, 1994, p. 139.

²⁰¹ Spivak, Gayatri C. « Can the Subaltern Speak? ». Dans *Marxism and the Interpretation of Culture*, sous la dir. De Cary Nelson et Lawrence Grossberg, Londres : Macmillan, 1988, pp. 271-313.

²⁰² « We began working on this book [...] after being introduced at the first and only meeting of the Women of Color Institute for Radical Research and Action [...] This meeting was an attempt to bring about a dozen women of color of various nationalities to collaborate on the transformation of feminist politics [...] This book flows out of the collective vision we crafted [...] This has required each of us to let go our inherited beliefs about the ownership of knowledge. And, as a consequence, we now know that our best ideas are produced through working and thinking together » Alexander, Jacqui et Chandra T. Mohanty (ed.). *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*. New York : Routledge, 1997, 422 p.

principe en construisant le savoir autour du ressenti, c'est-à-dire autour de l'expérience vue de la perspective du sujet analysé. Elles affirment se délaisser de la propriété individuelle de *savoir* et de produire celui-ci en collectivité avec le sujet de l'étude.

Sandra Harding abonde dans le sens d'une épistémologie des perspectives. Elle expose cette position en construisant la notion d'*objectivité forte*²⁰³. Sa démarche est proche d'une épistémologie et d'une métaphysique de la femme où la plus grande importance est accordée à l'expérience située (*standpoint*). L'objectif d'une plus grande diversité est partagé par le féminisme postcolonial et le féminisme *standpoint*, mais on peut noter une différence notable sur la manière d'y arriver. La première perspective est davantage liée à l'imbrication des oppressions et à la fragmentation des réalités. Elle se distingue de la deuxième, qui construit une théorie de la science autour de laquelle on devrait converger. Mohanty, Abu-Lughod et Chowdhury critiquent sur ce plan le féminisme internationaliste blanc et son aspect fédérateur et messianique²⁰⁴. *L'international sisterhood* est pris en exemple comme manière problématique d'intégrer la femme en tant que catégorie analytique²⁰⁵. D'un bord, la pensée postcoloniale subalterne est critiquée par Spivak pour *parler* des autres plutôt que de *laisser parler*, tandis que le féminisme, dans certaines de ses inclinaisons, est critiqué par Mohanty pour théoriser un *nous* féminin qui témoigne davantage de la

²⁰³ « The arguments of this book [...] stressed the greater objectivity that can be and has been claimed to result from grounding research in women's lives. [...] A feminist standpoint epistemology requires strengthened standards of objectivity. [...] They call for the acknowledgment that all human beliefs — including our best scientific beliefs — are socially situated [...] They require, as judgmental relativism does not, a scientific account of the relationships between historically located belief and maximally objective belief. So they demand what I shall call strong objectivity in contrast to the weak objectivity [...] » Harding, Sandra. *Whose Science? Whose Knowledge? Thinking from Women's Lives*. New York : Cornell University Press, 1991, p. 142.

²⁰⁴ Mohanty, Chandra T. « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses ». *Feminist Review*, No. 30 (1988), pp. 61-88.; Chowdhury, Elora Halim. « Global Feminism: Feminist Theory's Cul-de-sac », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 4 (3), (2006) : 291-302; Abu-Lughod, Lila. *Do Muslim Women Need Saving?* Boston : Harvard University Press, 2013, 325 p.

²⁰⁵ Mohanty, *op. cit.*, p. 65.

normativité occidentale qu'elle n'informe sur une universalité de la condition féminine. La perspective de Sandra Harding n'évite pas ce danger²⁰⁶. En concevant la vérité comme quelque chose qui se constitue par la pluralité des expériences, sa position permet tout de même de concilier le féminisme *standpoint* et certaines problématiques postcoloniales.

Le féminisme transnational, nuances faites des clivages culturels, nécessite de théoriser d'une manière ou d'une autre la femme en tant que catégorie analytique. Celle-ci peut se justifier tant théoriquement que de manière pratique. Cynthia Enloe, lorsqu'elle regarde les photos officielles des diplomates et des hauts ambassadeurs, constate que l'un de leurs traits marquants est que tous les hommes sur la photo sont des *hommes*, et que la présence sporadique d'une femme suggère davantage un filtre que l'impression qu'une telle carrière soit effectivement ouverte aux femmes²⁰⁷. Les activités économiques liées à la mondialisation sont des activités genrées qui relèguent, dans la plupart du temps, la femme à une position particulière. Ainsi en va-t-il, pour Enloe, des *femmes* de chambres des grands hôtels internationaux, des participantes de l'économie du désir - qui font la majeure partie du travail, en récoltent le moins de fruits et en subissent le plus de risques -, des serveuses et même des conjointes de militaires en déplacement. Reprenant le slogan *le personnel est politique*, Enloe affirme : « l'international est personnel »²⁰⁸. V. Spike Peterson illustre également la nature proprement genrée de la flexibilisation du travail et les

²⁰⁶ « [...] General statements about the standpoint of women or the feminist standpoint feel as if they must be assuming gender essentialism, and some people who use the language of standpoint theory may well be essentialists. Even when one is careful not to use the term "women" to stand for all women, the logic of these arguments leads to talk of "women's experience," "women's activity," "women's oppression," "women's situation," "women's struggle," as if these events and processes were the same for all women, regardless of their race, class, or culture. Even talking about these aspects of women's lives in the plural — "experiences" — does not succeed in itself in deflecting the essentializing tendency but announces an intention [...] » Harding, *op. cit.*, p. 142.

²⁰⁷ Enloe, Cynthia. *Bananas, Beaches and Bases: Making Feminist Sense of International Politics*. Los Angeles : University of California Press, 2014 [1990], p. 28.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 351.

répercussions hautement inégales subies par les femmes. Elle traite du travail non payé ainsi que le contrôle de l'économie reproductive afin de montrer la dévalorisation du féminin dans les processus et les connexions pluriels de la mondialisation²⁰⁹.

La tension entre le féminisme postcolonial et le féminisme *standpoint* ne se situe pas autour de la nature genrée de la mondialisation, mais plutôt autour de la hiérarchisation des oppressions. Cette hiérarchisation rend difficile la réalisation d'un *nous* féministe qui rassemble sans invisibiliser. Kimberlé Crenshaw, juriste américaine qui a contribué aux études critiques de race (*critical race studies*), est à l'origine du concept d'*intersectionnalité*²¹⁰. Le terme, largement repris, désigne l'enchevêtrement et la superposition des relations oppressives. L'intersection des paramètres rend l'analyse isolée de l'un de ceux-ci vaine. La discrimination d'une femme noire est donc qualitativement différente de celle d'une femme blanche. Anna Agathangelou reprend la grille de Crenshaw et la positionne au niveau mondial. Agathangelou analyse l'économie du travail du sexe et du travail domestique en Grèce, en Turquie et sur l'île de Chypre, en fonction de différents paramètres, soit la race, la nationalité et le sexe²¹¹. La *femme étrangère*, produit d'un imaginaire supporté autant par l'homme que la femme blanche, remplit un rôle à la fois d'élévation *sociale*, car la femme turque, grecque ou chypriote entre dans l'économie formelle que dans la mesure où une travailleuse domestique se substitue à son ancien rôle, et un rôle d'élévation *symbolique*, puisque les activités tabous, voir jugées maculées, sont de plus en plus exercées par des femmes aux origines différentes. Bien que la

²⁰⁹ Peterson, V. Spike. « Plural Processes, Patterned Connections ». *Globalizations*, 1 (1), (2004) : 1-19

²¹⁰ Crenshaw, Kimberlé. « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color ». Dans *The Public Nature of Private Violence*, sous la dir. De Martha Fineman et Rixanne Kykitiuk, New York : Routledge, 1994, pp. 93-118.

²¹¹ Agathangelou, Anna M. « Sexing Globalization in International Relations: Migrant Sex and Domestic Workers in Cyprus, Greece, and Turkey ». Dans *Power, Postcolonialism and International Relations: Reading Race, Gender and Class*, sous la dir. de Getta Chowdhry et Sheila Nai, New York : Routledge, pp. 142-169.

condition féminine blanche et étrangère puisse se comparer, à certains égards, via un système patriarcal commun, force est de constater qu'une telle comparaison ignore les véritables obstacles à la solidarité transculturelle et à la convergence de la résistance féministe²¹².

Le concept de droit, souligne Ann J. Tickner, n'échappe pas au biais culturel²¹³. *Under Western Eyes* de Chandra Mohanty illustre très bien cette critique de l'universalisme. Toutefois, reprenant le concept d'*agentivité* et de *catachrésis*²¹⁴, Tickner n'exclut pas que les concepts occidentaux puissent servir de moyen de réappropriation et de résistance puisque, d'une part, personne d'autre qu'eux-mêmes n'a le privilège de leur en interdire, et parce que le recours au concept de droit a aidé certaines luttes à émerger. Tickner, reprenant Enloe, insiste que les femmes ont, un peu partout, le *même rôle*²¹⁵.

4.3.2 Résistance, mondialisation et phénoménalité

La mondialisation, lorsqu'elle est vue sous ses expériences diverses, traite non seulement des relations de pouvoir, mais également des stratégies de résistance. Catherine Eschle entreprend d'analyser la formation des mouvements antimondialistes. Ces derniers se créent via des alliances éphémères, sur des enjeux

²¹² « The subordination of the woman of color and the working-class woman is critical the process of reconstituting new forms of power. [...] the new emerging professional woman uses women of color [...] to do all (re)productive work for little compensation [...] they are guided by the racialized patriarchal and capitalist logic of colonization which sees women of a certain race and class as "nature" » *ibid*, p. 158.

²¹³ « Tensions between notions of universal rights and respect for cultural difference abound among women. Non-Western feminists have rightly questioned the whole notion of rights as being based on Western standards and Western liberal political discourse. Non-Western women may well be ambivalent about the rejection of cultural practices that they see as useful for fighting Western domination. » Ticker, J. Ann. *Gendering World Politics: Issues and Approaches in the post-Cold War Era*. New York : Columbia University Press, 2001, p. 115.

²¹⁴ Ashcroft, Bill *et al.*, *op. cit.*, pp. 30-33.

²¹⁵ « This is an area of considerable disagreement, however. Many women from all parts of the world share the view that the language of rights gives them leverage to fight a variety of oppressions; and, although women are divided by race, class, and culture, women share an exclusion from decision making at all levels. » Ticker, *op. cit.*, p. 155.

spécifiques et à l'occasion de certains événements²¹⁶. Les mouvements, pour survivre, doivent s'abstenir de s'institutionnaliser puisque cela reviendrait à confirmer la place *d'hégemon* à un combat, à un interlocuteur et à une solution. Les mouvements antimondialistes ne se développent pas à l'opposé du monde, mais, bien au contraire, ceux-ci reflètent ce dernier. Les relations de pouvoir sont donc inévitables. La décentralisation exige un dialogue d'égal à égal, chose difficile dans un contexte Nord/Sud où certains, à l'intérieur de la sphère de la résistance, possèdent une supériorité financière et logistique sur d'autres²¹⁷. Donnatella Della Pora et Sidney Tarrow soutiennent la perspective d'une mondialisation négative, dans le sens où elle existe par ses critiques et ses résistances²¹⁸. Cette perspective, en entreprenant une analyse de la formation des contre-espaces, des résistances et des mouvements antimondialistes, se rapproche de la sociologie des mouvements sociaux.

Les approches postpositivistes permettent d'incorporer des thématiques peu souvent utilisées jusqu'ici en science politique. Elles peuvent intégrer des dynamiques contemporaines qui sont difficilement conciliables avec des approches dont les fondements sont de plusieurs fois leurs ancêtres. Le réchauffement climatique est un problème *libéralement* insolvable, puisqu'il consiste en des externalités négatives collectives résultant d'actes individuels - ce qui va à l'encontre de Smith - et que l'individu lui-même ne peut être soumis au collectif sans perte de liberté. Le principe d'une *finitude* du monde met également à mal la condition lockéenne de la propriété

²¹⁶ « [...] It has been argued that overly idealised applications of the radical-democratic model generated hidden, informal hierarchies and suppressed difference and dissent in the name of consensus. Such problems were one factor in the subsequent splintering of feminist organising on the basis of more distinct ideologies and identities. [...] Black and third world feminists in particular have insisted that struggles for social change need to connect with one another on a strategic basis in recognition of the need to tackle multiple and 'shifting currents of power' [...] This connection needs to be based on transparent, developed mechanisms of participation and open dialogue, which recognise that consensus is limited to specific issues and specific times » Eschle, Catherine. « Constructing 'The Anti-Globalisation Movement' ». *International Journal of Peace Studies*, 9 (1), (2004) : p. 70.

²¹⁷ *Ibid*, p. 75.

²¹⁸ Della Porta, Donatella et Sidney Tarrow. *Transnational Protest and Global Activism*. New York : Rowman & Littlefield, 2005, 287 p.

individuelle. Nozick l'appelait le *proviso lockéen* : les acquisitions et transferts de propriété entre les individus ne sont légitimes que dans la mesure où la propriété de l'un ne nuit pas à la propriété de l'autre, c'est-à-dire qu'il en reste pour les autres. Le libéralisme lie donc la propriété, minimalement foncière, à l'infinité du monde. Les problèmes du réchauffement climatique et des ressources limitées sont des problèmes dont le libéralisme ne peut tenir compte, ni apporter sérieusement de solution. Les approches postpositivistes, quant à elles, pourraient s'inspirer de la lecture de contre-pointe et analyser l'invention du concept de *développement durable*, son accaparement par les grandes institutions et son rôle discursif dans la marginalisation d'alternatives remettant davantage en cause la nature autodestructrice et dominatrice du capitalisme. Elles peuvent également prendre le réchauffement climatique sous la perspective de leurs effets asymétriques selon les paramètres sociaux des individus et leurs intersections sociales. Les conditions autochtones constituent un sujet autre en Relations internationales qui est difficilement traitable à travers un discours libéral, marxiste ou réaliste. Le positivisme et le modernisme ambitionnent de rendre compte de tout, de tout voir et de tout expliquer, toujours mieux. Parler, dans une langue civilisationnelle qui se caractérise par ces attributs, de la manière dont l'*autre* devrait organiser sa propriété, sa famille et son mode de vie, est un acte aussi grossier et malheureusement anodin que l'homme qui partait, dans la foulée de la *destinée manifeste*, civiliser les terres sauvages. À l'opposé, les approches féministes, postcoloniales et, dans certaines de ses inclinaisons, postmodernes, peuvent contribuer, non pas à donner une voix ou encore la représenter, mais minimalement à préparer nos propres cartes mentales à une quelconque réception de celle-ci.

La recherche spéculative de la mondialisation, entreprise dans les premiers chapitres, laisse place à une conception fragmentée des relations mondiales. Le *monde*, vu dans son monolithisme, est un concept dont on ne peut pas prétendre à une vérité sans informer avant tout de nos conditions sociales et de nos biais. Cette constructivité des concepts peut s'appliquer, dans l'absolu, aux autres concepts des sciences sociales,

voir au langage en entier. La mondialisation possède toutefois cette difficulté propre qui est de rassembler théoriquement l'intégralité de l'humain et de *signifier* cet agrégat.

Une approche basée sur les expériences mondiales s'oppose à une entreprise spéculative car elle prend le point de vue du sujet plutôt que de l'objet. Elle cherche l'apparition d'effets ou d'opportunités mondiales de la perspective du sujet. De l'idéalité et de l'historicité de la mondialisation se substitue une *phénoménalité* de la mondialisation. Une telle approche s'oppose à une recherche spéculative, car elle tente également de *dé-signifier* cet agrégat, de lui enlever un sens commun et vrai. La phénoménologie, partant de l'expérience du sujet, induit souvent un parcours dans les différentes facultés de l'esprit. Elle propose donc une certaine logique. La *phénoménalité* examine les expériences, sans toutefois chercher en eux le *logos* commun.

Le concept de mondialisation, vu de cette manière, serait absurde s'il ne pouvait pas être ensuite décortiqué en d'autres mondes et d'autres perspectives. Du proverbe populaire « il faut de tout pour faire un monde », on pourrait se contenter de : il faut des mondes pour faire un monde. Parler d'effets, d'opportunités ou de risques mondiaux qui sont créés et ressentis différemment revient à faire l'examen de plusieurs significations de la mondialisation. Du moment où cela est pris au sérieux, la mondialisation exige de n'être jamais fixée ontologiquement ou épistémologiquement.

CONCLUSION

Le présent mémoire se veut une réflexion philosophique sur le concept de *mondialisation* dans les Relations internationales. La raison d'être initiale de la recherche se retrouve dans l'intuition que la mondialisation prétend expliquer beaucoup de choses, mais qu'elle peut, une fois prise au sérieux, souffrir d'un manque de clarté. Une fois admis la vision partagée que l'État n'est plus - ou n'a jamais été - l'acteur exclusif et privilégié des Relations internationales, on peut constater qu'il reste encore largement place à la dissension et au débat. La *constructivité* de la mondialisation se justifie sur cette base. Avec le caractère critique de l'entreprise, la *constructivité* dirige le mémoire vers une typologie critique. L'entreprise est donc dissertative et laisse place aux commentaires. C'est dans ceux-ci, plus que dans la description minutieuse des théories, que le mémoire a été formateur.

La première partie du mémoire envisage les bases philosophiques derrière le concept de mondialisation. Cette position possède plusieurs limites. La première étant la régression à l'infini : à partir de quand peut-on commencer l'histoire d'une idée? Dans le cas présent, le libéralisme a été abordé initialement avec le principe de propriété et le *cogito* cartésien, mais une telle narration officielle en elle-même a de quoi faire sourciller. Épargner le lecteur de ces origines aurait néanmoins eu un autre effet, celui de donner l'impression que le concept de mondialisation débute d'un coup en occupant un espace de signification qui n'existait pas auparavant.

Le libéralisme économique et politique construit la mondialisation autour de l'*optimisation* des échanges ainsi que sur les *opportunités* pour la paix. Dans ces deux objectifs, la position de l'État est immense, puisque c'est à travers l'agglomération de la production que le théorème de la division du travail fonctionne et puisque c'est aux États qu'incombent la protection de la propriété ainsi que la gouvernance globale.

L'humanisme de Kant, hyperbolisé dans l'idéalisme hégélien, supporte le libéralisme et occupe à cet effet une place centrale. Le libéralisme, sans la modernité, perd sa plus grande justification tout en conservant ses sources de problèmes.

La pensée de Marx s'oppose au libéralisme sur plusieurs aspects, notamment la matérialité du monde. Le matérialisme historique, qui est différent du matérialisme sécuritaire de Hobbes, décentre le sujet individuel et analyse la société selon la manière dont elle dispose des ressources et du travail. Les *classes sociales* et l'exploitation par le travail apportent à l'analyse de la mondialisation la première étape vers la perception d'une mondialisation qui est vécue et subie différemment selon la perspective sociale. D'un point de vue marxiste, la mondialisation est avant tout une disposition, un environnement global dont les paramètres essaient d'être contrôlés par ceux qui ont intérêt dans la reproduction de l'ordre établi.

Les concepts libéraux et marxistes impliquent, dans leurs visions de la mondialisation, une certaine organisation idéale. Or, la mondialisation peut être vue autrement que sous son idéalité. À l'opposée des derniers paradigmes, il est possible de chercher la *réalité mondiale* indépendamment de ce qu'elle *devrait* être. L'historien Fernand Braudel voit dans la Méditerranée un monde aux histoires diverses. Ce monde explique la particularité de vies historiques comme celle de Philippe II, et non l'inverse. Le concept de *système-monde*, puisé par Wallerstein de Braudel, connaît une certaine postérité. Celui-ci réfère initialement à ce changement d'un monde *qui est expliqué* à un monde *qui explique*.

La réalité braudélienne s'oppose à la réalité décrite par Marshall McLuhan. Bien que celui-ci pose son ontologie ultimement sur une chose matérielle comme une radio, McLuhan lui accorde cette importance que dans la mesure où la chose donne à percevoir et à expérimenter. La virtualité et le *village global* sont des outils de prédilection dans l'analyse de la convergence mondiale des médias et de la mondialisation culturelle.

La deuxième partie du mémoire s'intéresse aux théories des Relations internationales et à la manière dont celles-ci traitent la mondialisation. Ces théories ainsi que leurs apports à la mondialisation sont plus aisément identifiables à la lumière des fondements posés dans la première partie. D'une part, le néolibéralisme institutionnel, par le concept d'*interdépendance*, de *multilatéralisme* et de *gouvernance globale*, s'inscrit dans le débat réaliste sur l'anarchie du système international et sur la possibilité d'une paix mondiale. À l'opposé, le néolibéralisme *praxéologique* ne cherche pas tant une coopération qu'un *consensus* autour du bien-fondé de la compétition économique et du respect du libre-marché. Caractérisé par la pensée de Milton Friedman, de Friedrich Hayek et amené au niveau mondial par des auteurs comme Kenichi Ohmae, ce néolibéralisme n'échappe pas au paradoxe que sa cible - l'emprise de l'État sur la vie des gens - est à la fois ce qui le protège.

Les courants néomarxistes, eux, s'approprient différemment le matérialisme historique. Certaines décrivent, à l'instar de Samir Amin, un circuit international de la production et des échanges où la position géographique définit le rôle. Il s'agit d'une perspective holiste qui s'oppose à la conception *a priori* du capitalisme original de Marx. Le concept d'*hégémonie*, puisé de Gramsci, se distingue du pur rapport de domination économique privilégié par Amin. L'hégémonie nécessite l'adhésion du travailleur à certains moments de la relation sociale pour fonctionner. Les conditions subjectives de consentement sont donc autant une piste à suivre que les conditions objectives de travail. Robert Cox ainsi que Stephen Gill reprennent de Gramsci ce concept et tentent de l'appliquer à l'ordre mondial, malgré la nature initialement étatique de cette hégémonie.

Le néomarxisme possède une position relativement précise sur l'économie, l'objectivité des relations sociales et la hiérarchisation des luttes. Samir Amin, par exemple, reste fortement convaincu d'une mondialisation avant tout capitaliste. Il est également convaincu de dresser un tableau des sociétés qui est valable indépendamment de la perspective, et voit dans les classes économiques les acteurs

de la plus grande lutte qui soit à mener. Les approches postpositivistes, inversement, posent la relativité - ou, du moins, la singularité - des perspectives, s'intéressent aux textes et aux idées plutôt qu'à l'économie, et sont sensibles aux diverses revendications, qu'elles soient culturelles, économiques, raciales ou genrées. Les approches postpositivistes partagent néanmoins avec le marxisme la critique du libéralisme et du capitalisme, mais ce point commun ne doit pas cacher les différences notables.

Michel Foucault inspire énormément les écoles postpositivistes, qu'elles soient postmodernes, postcoloniales ou féministes. La perspective d'une science comme forme de véridiction plutôt que comme vérité, ainsi que l'ubiquité du pouvoir sont des aspects de la pensée de Foucault qui sont largement réappropriés. Les approches postpositivistes, présentées sous le postmodernisme, le postcolonialisme et les théories féministes, développent des analyses critiques du caractère universalisant des théories mondialistes. Edward Saïd reprend Foucault en l'amenant sur le terrain de la mondialisation, chose que David Harvey et les théories postmodernes globalistes ont difficilement réalisé. Le postcolonialisme de Saïd ainsi que de l'école subalterne réfléchissent sur des phénomènes comme celui de l'*hybridité* qui ne peuvent être l'objet d'une étude proprement marxiste ou libérale.

Le mémoire constate que les approches postpositivistes entretiennent des objectifs communs qui vont vers une *phénoménalité de la mondialisation*, à l'opposé de la recherche d'une histoire, d'une conception et d'une réalité dont il était auparavant question. La *spéculation* et la *phénoménalité* de la mondialisation sont deux différentes positions qui vont plus loin que la division traditionnelle entre le matérialisme et l'idéalisme, ou encore entre l'individu et l'environnement. Il est question ici de la différence entre regarder la chose en tant qu'elle est extérieure et regarder la chose tel qu'elle nous apparaît, tel qu'on la vit et qu'on la ressent.

Les limites de la présente recherche sont nombreuses. Premièrement, le postulat selon lequel il existe une *histoire paradigmatique* ou encore une *historicité* de la réalité

mondiale avant son émergence comme concept peut être confronté. On peut insister sur le fait que le *fond* d'un concept ne peut se comprendre avant son existence en tant que *forme*. L'analyse sempiternelle des *comment* et des *pourquoi* constitue dès lors une erreur. Le recours à un arc historique contextualisant doit se substituer ici à une analyse située et un jugement plus directement avoué. La description propre à une typologie devient dès lors une activité dont les ambitions sont chimériques.

Une autre limite de la recherche se situe dans la superficialité de celle-ci. On peut dire, à cet égard, que le mémoire s'est trouvé confronté au même problème que son objet d'étude : à vouloir tout englober, le danger est de ne rendre compte de rien de précis. La volonté de dresser un panorama des horizons possibles est une idée compatible avec la mondialisation, mais elle comporte le risque d'oublier des auteurs, de généraliser à partir d'écoles de pensées et de gratter la surface de beaucoup de choses qui méritent, isolément, un traitement beaucoup plus large.

Cette limite ne doit pas être prise comme un obstacle fatal. Elle doit plutôt être prise sous l'angle de la *prudence* qu'elle implique. Le concept de *phénoménalité* semble s'inscrire correctement dans cet esprit de prudence. Prise sans contre-indications ou réflexions critiques, la mondialisation en tant qu'*englobement* des conditions, en tant que fermeture des horizons de significations, en tant que modèle uniforme ou encore en tant que discours de développement, est peut-être l'un des plus grands vestiges du colonialisme et de ses conséquences dans les Relations internationales.

La prudence autour de la mondialisation laisse place à deux préceptes qui agissent comme conclusion à la recherche. Le premier tourne autour de l'importance, pour une compréhension de la mondialisation, de laisser *celui dont on parle* se nommer, nommer ses objectifs, ses réalités et ses relations - de sa perspective -. La mondialisation, d'emblée, n'est pas encline à ce précepte. Noter celui-ci est donc d'une grande importance. Deuxièmement, on peut renchérir en posant que le chercheur ne peut s'approprier le monde au détriment de l'appropriation par un autre de celui-ci. Il s'agit d'un deuxième aspect qui est difficilement compatible avec la mondialisation.

Le mémoire appelle à une contre-partie. Cette entreprise qui effectuerait le chemin inverse, à savoir partir du particulier pour examiner les structures phénoménales de la mondialisation. Une fois trouvé le point d'appui d'une telle analyse de la mondialisation, il reste à appliquer celle-ci et à explorer un phénomène mondialement dans toute sa singularité, sa particularité et sa contingence. Ce n'est qu'en ayant convaincu de la pertinence d'une telle entreprise que les objectifs globaux du mémoire peuvent être estimés atteints.

BIBLIOGRAPHIE

1) Documents cités dans le mémoire

Abu-Lughod, Lila. *Do Muslim Women Need Saving?* Boston : Harvard University Press, 2013, 325 p.

Agathangelou, Anna M. « Sexing Globalization in International Relations: Migrant Sex and Domestic Workers in Cyprus, Greece, and Turkey ». Dans *Power, Postcolonialism and International Relations: Reading Race, Gender and Class*, sous la dir. De Getta Chowdhry et Sheila Nair, New York : Routledge, pp. 142-169.

Alexander, Jacqui et Chandra T. Mohanty (dir.). *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*. New York : Routledge, 1997, 422 p.

Amin, Samir. *L'accumulation à l'échelle mondiale*, Paris : Éditions Anthropos, 1970, 511 p.

Amin, Samir. *Unequal Development: An Essay on the Social Formations of Peripheral Capitalism*. New York : Monthly Review Press, 1976, 440 p.

Amin, Samir. *L'empire du chaos : La nouvelle mondialisation capitaliste*, Paris : L'Hamattan, 1991, 142 p.

Amin, Samir. *Global History : A View from the South*. Oxford : Faham, 2011, 202 p.

Amin, Samir. *Samir Amin: Pioneer of the Rise of the South*. New York : Springer, 2014, 166 p.

Angell, Norman. *The Great Illusion*. New York : The Knickerbocker Press, 1910, 388 p.

Anselme de Canterbury. *The Prayers and Meditations of St. Anselm with the Proslogion*. Trad. par Benectina Ward, Harmondsworth : Penguin, 1973 [1077-1078], 288 p.

Appadurai, Arjun. *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis : Public Works, 1996, 229 p.

Aristote. *Éthique à Nicomaque*. Livre V. Paris : Flammarion, 2008, 126 p.

Arrighi, Giovanni. *The Long Twentieth Century*. New York : Verso, 1994, 400 p.

Arrighi, Giovanni. *Adam in Beijing: Lineages of the Twenty-First Century*. New York : Vervo, 2007, 418 p.

- Ashcroft, Bill et al. *Post-Colonial Studies: The Key Concepts*. New York : Routledge, 2000, 292 p.
- Augustin d'Hipon, *Traité sur l'évangile de Jean*. Trad. par Philippe DuBois-Goibaud, Paris : Nabu Press, 2011, 754 p.
- Axelrod, Robert. *The Evolution of Cooperation*. New York : Basic Books, Inc., 1984, 264 p.
- Barber, Benjamin. *Jihad VS McWorld*. New York : Ballantine Books, 1995, 484 p.
- Battistella, Dario. *Théories des relations internationales*. 3e éd. Paris : Sciences-Po, 2009, 694 p.
- Bauman, Zygmunt. *Postmodernity and Its Discontents*. Cambridge : Polity Press, 1997, 199 p.
- Beasley-Murray, Jon. « On Posthegemony ». *Bulletin of Latin American Research*, 22 (1), (2003) : 117-125
- Baudrillard, Jean. *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée, 1981, p. 235 p.
- Baudrillard, Jean. *Le crime parfait*. Paris : Gallimard, 1995, 209 p.
- Beck, Ulrich. *Risk Society: Towards a New Modernity*. Londres : Sage, 1992, 260 p.
- Beck, Ulrich. *The Brave New World of Work*. Cambridge : Polity Press, 2000, 208 p.
- Bhabha, Homi K. et al. *Nation and Narration*. Londres : Routledge, 1990, 333 p.
- Bhabha, Homi K. *The Location of Culture*. Londres : Routledge, 1994, 285 p.
- Bielskis, Andrius. *Towards a Post-Modern Understanding of the Political*. New York : Palgrave Macmillan, 2005, p. 216 p.
- Brathwaite, Edward Kamau. *The Development of Creole Society in Jamaica, 1770–1820*. Oxford : Oxford University Press, 1971, 342 p.
- Braudel, Fernand. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Vol. 1, Paris : Armand Collin, 1966, 590 p.
- Braudel, Fernand. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Vol. 2, Paris : Armand Collin, 1966, 630 p.
- Braudel, Fernand. *Écrits sur l'Histoire*. Paris : Flammarion, 1969, 315 p.
- Braudel, Fernand. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XIIIe siècle*. Vol 1. : Les structures du quotidien : Le possible et l'impossible. Paris : Armand Collin, 1979, 542 p.
- Braudel, Fernand. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XIIIe siècle*. Vol 2. : Les jeux de l'échange. Paris : Armand Collin, 1979, 601 p.

- Braudel, Fernand. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XIIIe siècle*. Vol 3. : Le temps du monde. Paris : Armand Collin, 1979, 607 p.
- Braudel, Fernand. *La Méditerranée : l'espace et l'histoire*. Paris : Champs Flammarion, 1985, 225 p.
- Braudel, Fernand. *L'identité de la France*. Paris : Arthaud, 1986, 368 p.
- Brière, Diane. « Descartes : Discours de la méthode ». Anjou : Éditions CEC, 1996, 148 p.
- Callinicos, Alex. « Globalization, Imperialism and the Capitalist World System ». Dans *Globalization Theory*, sous la dir. De David Held et Anthony McGrew, Cambridge : Polity Press, 2007, pp. 62-78
- Castells, Manuel. *The Information Age: Economy, Society, and Culture : The Rise of the Network Society*. West Sussex : Wiley-Blackwell, 2010 [1996], 598 p.
- Chatterjee, Partha. *Nationalist Thought and the Colonial Word*. Londres : Zed Books, 1993 [1986], 181 p.
- Chatterjee, Partha. *The Nation and Its Fragments*. New Jersey : Princeton University Press, 1993, 282 p.
- Cho, Dong-Sung et Hwy-Chang Moon. *From Adam Smith to Michael Porter*. Singapour : World Scientific Publishing, 2000, 223 p.
- Chowdhury, Elora Halim. « Global Feminism: Feminist Theory's Cul-de-sac ». *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 4 (3), (2006) : 291-302
- Cox, Robert. « Social Forces, States and World Orders: Beyond International Relations Theory ». *Millenium - Journal of International Studies*, 126 (10), (1981) : 126-155
- Crenshaw, Kimberlé. « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color ». Dans *The Public Nature of Private Violence*, sous la dir. De Martha Fineman et Rixanne Kykitiuk, New York : Routledge, 1994, pp. 93-118
- Della Porta, Donatella et Sidney Tarrow. *Transnational Protest and Global Activism*. New York : Rowman & Littlefield, 2005, 287 p.
- Descartes, René. *Méditations métaphysiques*. Paris : GF Flammarion, 1979 [1647], 374 p.
- Doyle, Michael. *Ways of War and Peace: Realism, Liberalism, and Socialism*. New York : W. W Norton & Company, 1997, 557 p.
- Dreher, Axel. « Does Globalization Affect Growth? Evidence from a New Index of Globalization ». *Applied Economics*, 38 (10), (2000) : 1091-1110

- Enloe, Cynthia. *Bananas, Beaches and Bases: Making Feminist Sense of International Politics*. Los Angeles : University of California Press, 2014 [1990], 461 p.
- Eschle, Catherine. « Constructing 'The Anti-Globalisation Movement' ». *International Journal of Peace Studies*, 9 (1), (2004) : 61-84
- Ferguson, Niall. *Civilization: The West and the Rest*. New York : Penguin Books, 2011, 432 p.
- Fidler, David. « The Return of the Standard of Civilization ». *Chicago Journal of International Law*, 2 (1), (2001) : 137-157
- Foucault, Michel. *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, 1969, 275 p.
- Foucault, Michel. *La volonté de savoir, Tome I: Histoire de la sexualité*. Paris : Gallimard, 1976, 210 p.
- Foucault, Michel. *Le gouvernement de soi et des autres*. Paris : Gallimard, 2008 [1982-1983], 382 p.
- Frank, Andre Gunder. *World Accumulation 1492-1789*. New York : Algora Publishing, 1978, 303 p.
- Friedman, Milton. *Capitalism and Freedom*. Chicago : University of Chicago Press, 2002 [1962], 208 p.
- Friedman, Milton. *Free to Choose*. New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1979, 338 p.
- Friedman, Thomas. *The Lexus and the Olive Tree*. New York : Anchor Books, 1999, 518 p.
- Fukuyama, Francis. *The End of History and the Last Man*. New York : Macmillan, 418 p.
- Garrett, Geoffrey. « The Causes of Globalization ». *Comparative Political Studies*, No. 33 (2000) : 941-991
- Ghaoui, Lisa El. « Du cyberpunk au connectivisme : la littérature du science-fiction comme outil d'analyse de la culture médiatique et source de contre-culture. ». *Cahier d'études italiennes*, No. 11 (2010) : 157-169
- Giddens, Anthony. *The Consequences of Modernity*. Londres : Polity Press, 1990, 186 p.
- Gill, Stephen. *American Hegemony and the Trilateral Commission*. New York : Cambridge University Press, 1990, 304 p.
- Glissant, Edouard. *Le Discours antillais*. Paris : Le Seuil, 1981, 503 p.

- Gramsci, Antonio. *The Antonio Gramsci Reader (1916-1935)*. New York : New York University Press, 2000, 448 p.
- Guha, Ranajit. *A Rule of Property for Bengal: An Essay on the Idea of Permanent Settlement*. Oxford : Orient Longman, 1982, 222 p.
- Guha, Ranajit et al. *Subaltern Studies I: Writings on South Asian History and Society*. Delhi : Oxford University Press, 1982, 241 p.
- Harding, Sandra. *Whose Science? Whose Knowledge? Thinking from Women's Lives*. New York : Cornell University Press, 1991, 319 p.
- Hardt, Michael et Antonio Negri. *Empire*. Cambridge : Harvard University Press, 2000, 474 p.
- Hardt, Michael et Antonio Negri. *Multitude : War and Democracy in the Age of Empire*. New York : Penguin Press, 2004, 427 p.
- Harvey, David. *The Condition of Postmodernity*. Cambridge : Blackwell, 1989, 378 p.
- Hayek, F. A. *The Road to Serfdom*. New York : Routledge, 2001 [1944], 266 p.
- Hayek, F. A. *The Constitution of Liberty*. Chicago : University of Chicago Press, 2011 [1960], 596 p.
- Hegel, G. F. W., *Phénoménologie de l'Esprit Tome 1*. trad. par Jean Hyppolite, Paris: Aubier, 1941 [1807], 354 p.
- Hobbes, Thomas. *Leviathan*. Londres : St Pauls, 1655, 445 p.
- Hobbes, Thomas. *The English Works of Thomas Hobbes Vol. 1*. trad. par William Molesworth, Londres : John Bohn, 1886 [1655], 532 p.
- Holub, Renate. *Antonio Gramsci: Beyond Marxism and Postmodernism*. New York : Routledge, 1991, 244 p.
- Huntington, Samuel. *The Clash of Civilisations and the Remaking of World Order*. New York : Simon and Schuster, 1996, 367 p.
- Ikenberry, John. *After Victory: Institutions, Strategic Restraints, and the Rebuilding of Order after Major Wars*. Princeton : Princeton University Press, 2000, 320 p.
- Kant, Emmanuel. *Political Writings*. Londres : Cambridge University Press, 1989 [1784], 309 p.
- Kant, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Paris : Gallimard, 1985 [1788], 252 p.
- Kennedy , Paul. *The Rise and Fall of the Great Powers : Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000*. Londres : Unwin Hyman, 1988, 677 p.
- Keohane, Robert O. *After Hegemony : Cooperation and Discord in the World*

- Political Economy*. New Jersey : Princeton University Press, 1984, 320 p.
- Keohane, Robert O. et Joseph Nye. « Transnational Relations and World Politics: An Introduction ». *International Organization*, 23 (3), (1972) : 329-349
- Keohane, Robert O. et Joseph Nye. *Power and Interdependence: World Politics in Transition*. Boston : Little, Brown and Company, 1977. 273 p.
- Lapid, Joseph. « The Third Debate: On the Prospects of International Theory in a Post-Positivist Era ». *International Studies Quarterly*, 33 (3), (1989) : 235-254
- Layne, Christopher. « Kant or Cant: The Myth of Democratic Peace ». *International Security*, 19 (2), (1994) : 5-49
- Lévy, Pierre. « La montée vers la noosphère ». *Sociologie et sociétés*, 32 (2), (2000) : 19-30
- Locke, John. *Traité du gouvernement civil*. 2e éd. Paris : GF Flammarion, 1992 [1690], 381 p.
- Lyotard, Jean-François. *La condition postmoderne: Rapport sur le savoir*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1979, 109 p.
- Marx, Karl et Friedrich Engels. *L'idéologie allemande*. Paris : Éditions Sociales, 1968 [1844], 632 p.
- Marx, Karl et Friedrich Engels. *Le manifeste du parti communiste*. Trad. Laura Lafargue, Paris : Champ Libre, 1983 [1848], 55 p.
- Marx, Karl. *Avant-Propos à la Contribution à la critique de l'économie politique*. Trad. par Maurice Husson, Paris: Éditions Sociales, 1972 [1859], 246 p.
- Marx, Karl. *Le capital*. Vol. 1, Moscou : Éditions du progrès, 1982 [1872], 816 p.
- Mbembe, Achille. *On the Postcolony*. Los Angeles : California University Press, 2001, 275 p.
- McLuhan, Marshall. *The Gutenberg Galaxy: The Making of Typographic Man*. Toronto : University Press, 1962, 293 p.
- McLuhan, Marshall et Quentin Flore. *The Medium is the message*. New York : Gingko Press, 1967, 159 p.
- McLuhan, Marshall. *Understanding Media*. New York: MIT Press, 1994 [1964], 392 p.
- Mill, John Stuart. *Essays on Some Unsettled Questions of Political Economy*. Kitchener : Batoche Books, 2000 [1844], 118 p.
- Modolski, George. « Globalization ». Dans *The Global Transformation Reader*, sous la dir. de David Held et Anthony McGrew, Cambridge : Polity Press, 2000, pp. 55-59

- Mohanty, Chandra T. « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses ». *Feminist Review*, No. 30 (1988) : 61-88
- Moon, Cung-In. « Complex Interdependence and Transnational Lobbying: South Korea in the United States ». *International Studies Quarterly* », 32 (1), (1988) : 67-89
- Ohmae, Kenichi. *The Borderless World*. New York : Harper Business Press, 1990, 276 p.
- Ohmae, Kenichi. *Next Global Stage: Challenges and Opportunities in Our Borderless World*. New Jersey : Wharton School Publishing, 2005, 282 p.
- Oulianov, Vladimir Illitch. « Imperialism, the Highest Stage of Capitalism ». Dans *Lenin's Selected Works*, recueilli et traduit par Tim Delaney, Moscou : Progress Publishers, 1963 [1918], pp. 667-766
- Peterson, V. Spike. « Plural Processes, Patterned Connections ». *Globalizations*, 1 (1), (2004) : 1-19
- Robinson, William. « Gramsci and Globalisation: From Nation-State to Transnational Hegemony ». *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, 8 (4), (2005) : 1-16
- Rosenberg, Justin. « Globalization Theory : A Post Mortem ». *International Politics*, 42, (2005) : 2-74
- Routledge Encyclopedia of Philosophy, 1998, 9169 p.
- Ruggie, John. *Winning the Peace: America and World Order in the New Era*. New York : Columbia University Press, 1996, 237 p.
- Russett, Bruce et John Oneal. *Triangulating Peace: Democracy, Interdependence, and International Organizations*. New York : Norton, 2001, 393 p.
- Saïd, Edward W. *Orientalism*. Londres : Penguin, 2003 [1977], 374 p.
- Sassen, Saskia. *The Global City: New York, London, Tokyo*. New Jersey : Princeton University Press, 1991, 396 p.
- Schiavonne, Aldo. *Ius. The Invention of Law in the West*. Trad. par Jeremy Carden. Cambridge : Belknap Press, 2012 [2005], 640 p.
- Smith, Adam. *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. Vol. 1, Oxford : Clarendon Press, 1979 [1776], 543 p.
- Spiro, David. « The Insignificance of the Liberal Peace ». *International Security*, 19 (2), (1994) : 50-86
- Spivak, Gauri C. « Can the Subaltern Speak? ». Dans *Marxism and the Interpretation of Culture*, sous la dir. De Cary Nelson et Lawrence Grossberg, Londres : Macmillan, 1988, pp. 271-313

Ticker, J. Ann. *Gendering World Politics: Issues and Approaches in the post-Cold War Era*. New York : Columbia University Press, 2001, 200 p.

Thomas d'Aquin. *Somme contre les gentils Livre I : Dieu*. [En ligne], <http://www.thomas-d-aquin.com/Pages/Traductions/SCG.pdf> (page consultée le 23 mars 2016), 588 p.

Verhaeghe, Jean-Claude. *Pratiquer l'épistémologie : Un manuel d'initiation pour les maîtres et formateurs*. Paris : De Boeck, 2004, 202 p.

Vico, Giambattista. *The New Science*. New York : Cornell University Press, 1948 [1744], 398 p.

Wallerstein, Immanuel. *The Modern World-System I: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*. New York : Academic Press, 1976, 410 p.

Wallerstein, Immanuel. *The Modern World-System II: Mercantilism and the Consolidation of European World-Economy*. New York : Academic Press, 1980, 372 p.

Wallerstein, Immanuel. *The Modern World-System III: The Second Era of the Great Expansion of Capitalist World-Economy*. New York : Academic Press, 1989, 372 p.

Waltz, Kenneth. *Theory of International Politics*. Reading : Addison-Wesley, 1979, 251 p.

Weber, Max. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Librairie Plon, 1964 [1904-1905], 155 p.

Whitman, James Q. « The Moral Menace of Roman Law and the Making of Commerce: Some Dutch Evidence ». *The Yale Law Journal*, 105, (1996) : 1841-1889

Wiener, Norbert. *Cybernetics: or Control and Communication in the Animal and the Machine*. Boston : MIT Press, 1961 [1948], 212 p.

Wiener, Norbert. *The Human Use of Human Beings: Cybernetics and Society*. Londres : Free Association, 1989 [1950], 199 p.

Williamson, John. « What Should the World Bank think about the Washington Consensus ? ». *The World Bank Research Observer*, 15 (2), (2000) : 251-264

2) Documents consultés

Ayres, J. (2004). « Framing Collective Action against Neoliberalism », *Journal of World Systems Theory*, Vol. 10, No. 1, pp. 11-34.

Bourdieu, P. (2012) « Mondialisation et domination : de la finance à la culture »,

Cités, No. 51, Bourdieu politique (2012), pp. 129-134.

Bruff, I. (2005). « Making Sense of Globalization Debate when Engaging in Political Economy Analysis », *British Journal of Politics and International Relations*, Vol. 7, No. 3, pp. 261-280.

Cohen, J. L. (2007). « Civil Society and Globalization: Rethinking the Categories », in *State and Civil Society in Northern Europe: The Swedish Model Reconsidered*, ed. Lars Tragardh, New York: Berghahn Books, 2007, pp. 37-66.

Crouzet, G. (2011). « A golden harvest : exploitation et mondialisation des perles du golfe Arabo- Persique (vers 1870-vers 1910) », *Revue Historique*, T. 313, Fasc. 2 (658) (Avril 2011), pp. 327-356.

Della Porta, D. (2008). « L'altermondialisme et la recherche sur les mouvements sociaux. Quelques réflexions », *Cultures et Conflits*, Vol. 70 (été 2008), pp. 1-20.

Deylami, S. S. (2011). « In the Face of the Machine : Westoxification, Cultural Globalization, and the Making of an Alternative Global Modernity », *Polity*, Vol. 43, No. 2 (April 2011), pp. 242-263.

Dollar, D. (2005). « Globalization, Poverty and Inequality », in *Globalization : What's New?*, ed. M. M. Weinstein. New York : Columbia University Press, pp. 96-128.

Dreher, A. (2006). « Does globalization affect growth? Evidence from a new index of globalization ». *Applied Economics*, Vol. 38, No. 10, pp. 1091-1110.

Eschele, C. (2005). « Constructing the AntiGlobalization Movement », in *Critical Theories, International Relations and the 'AntiGlobalization Movement' : The Politics of Resistance*, ed. C. Eschele and B. Maignushia. London : Routledge, pp. 17-35.

Ferguson, N. (2005). « Sinking Globalization », *Foreign Affairs*, Vol. 84, No. 2, pp. 64-77.

Fuchs, C. (2010). « Critical Globalization Studies : An Empirical and Theoretical Analysis of the New Imperialism », *Science & Society*, Vol. 74, No. 2 (April 2010), pp. 215-247.

Garrett, G. (2000). « The Causes of Globalization », *Comparative Political Studies*, Vol. 33, No. 6, pp. 945-991.

Grosser, P. (2011). « L'histoire mondiale/globale , une jeunesse exubérante mais difficile », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, No. 110 (avril-juin 2011), pp. 3-18.

- Hesketh, C. (2013). « The Clash of Spatializations: Geopolitics and Class Struggles in Southern Mexico », *Latin American Perspectives*, Vol. 40, No. 4 (July 2013), pp. 70-87.
- Katalin, A. M. and K. Un. (2009). « Introduction: Globalization Versus Traditionalism, the Cases of Burma, Thailand, and Cambodia », *Asian Affairs: An American Review*, Vol. 36, No. 3, pp. 119-122.
- Kennedy-Pipe, C. and N. Rengger. (2006). « Apocalypse Now? Continuities or Disjunctions in World Politics after 9/11 », *International Affairs*, Vol. 82, No. 3, pp. 539-552.
- Keohane, R. and J. Nye. (2003). « Globalization: What's New? What's not? (And So What?) », in *The Global Transformations Reader*, ed. D. Held and A. McGrew. Cambridge : Polity Press, pp. 75-84.
- Kwon. R. (2012). « Hegemonic Stability, World Cultural Diffusion, and Trade Globalization », *Sociological Forum*, Vol. 27, No. 2 (June 2012), pp. 324-347.
- Liang, Y. (2012). « Global Imbalances and Financial Crisis: Financial Globalization as a Common Cause », *Journal of Economic Issues*, Vol. 46, No. 2 (June 2012), pp. 353-362.
- Machida, S. (2012). « Does Globalization Render People More Ethnocentric? Globalization and People's Views on Cultures », *The American Journal of Economics and Sociology*, Vol. 71, No. 2 (April 2012), pp. 436-469.
- Mann, M. (2001). « Globalization after September 11th », *New Left Review*, Vol. 12 (Nov./Dec.), pp. 51-72.
- Margalit, Y. (2012). « Lost in Globalization: International Economic Integration and the Sources of Popular Discontent », *International Studies Quarterly*, Vol. 56, No. 3 (September 2012), pp. 484-500.
- Martell, L. (2007). « The Third Wave in Globalization Theory », *International Studies Review*, Vol. 9, No. 2 (Summer 2007), pp. 173-196.
- Mitrani, Mor. (2013). « Global Civil Society and International Society: Compete or Complete? » *Alternatives : Global, Local, Political*, Vol. 38, No. 2 (May 2013), pp. 172-188.
- Morand, P. (2013). « Le soft power culturel à l'ère de l'immatérialisme », *IFM : Département Recherche & Edition*, Mode de recherche N. 19 (janvier 2013), 23 p.

Nathan, A. J. et A. Scobell. (2013). « Globalization as a Security Strategy: Power and Vulnerability in the "China Model" », *Political Science Quarterly*, Vol. 128, No. 3 (Fall 2013), pp. 427-453.

Noori, N. and P.-K. Anderson. (2013). « Globalization, Governance, and the Diffusion of the American Model of Education: Accreditation Agencies and American-Style Universities in the Middle East », *International Journal of Politics, Culture and Society*, Vol. 26, No. 2 (June 2013), pp. 159-172.

Paudyn, B. (2013) « Credit rating agencies and the sovereign debt crisis: Performing the politics of creditworthiness through risk and uncertainty » *Review of International Political Economy*, Vol. 20, No. 4 (August 2013) (pp. 788-818)

Petersen, V. S. (2004). « Plural Processes, Patterned Connections », *Globalization*, Vol. 1, No. 1, pp. 50-68.

Phillipps, N. (2005). « Whither IPE? », in *Globalizaing International Political Economy*, ed. N. Phillips. Basingstoke : Palgrave, pp. 246-270.

Ramond, C. (2010). « Deleuze : schizophrénie, capitalisme et mondialisation », *Cités*, No. 41, Capitalismes : en sortir? (2010), pp. 99-113.

Rosamond, B. (1999). « Discourses of Globalization and European Identities », in *The Social Construction of Europe*, ed. T. Christiansen, K. Jorgensen and A. Wiener. London : Sage, pp. 158-176.

Rosamond, B. (2003). « Babylon and on? Globalization and International Political Economy », *Review of International Political Economy*, Vol. 10, No. 4, pp. 661-671.

Rosenau, J. (2004). « Many Globalizations, One International Relations », *Globalizations*, Vol. 1, No. 1, pp. 7-14.

Rosenberg, J. (2005). « Globalization Theory : A Post Mortem », *International Politics*, Vol. 42, pp. 2- 74.

Rosenberg, J. (2007). « International Relations – The 'Higher Bullshit' : A Reply to the Globalization Theory Debate », *International Politics*, Vol. 44, pp. 450-482.

Sassen, S. (2012). « Borders, Walls, and Crumbling Society », *Political Theory*, Vol. 40, No. 1 (February 2012), pp. 116-122.

Shaw, M. (2002). « Globality and Historical Sociology : State, Revolution and War Revisited », in *Historical Sociology of International Relations*, ed. S. Hobden and J. M. Hobson. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 82-99.

Shaw, M. (2003). « The Global Transformation of the Social Sciences », in *The Global Civil Society*

Shields, R. (2013). « Globalization and International Student Mobility : A Network Analysis », *Comparative Education Review*, Vol. 57, No. 4 (November 2013), pp. 609-636.

Stiglitz, J. P. (2005)« The Overselling of Globalization », in *Globalization – What's New?*, ed. M. M. Weinstein. New York : Columbia University Press, pp. 228-62.

Steger, M. B. et E. K. Wilson. (2012). « Anti-Globalization or Alter-Globalization? Mapping the Political Ideology of the Global Justice Movement », *International Studies Quarterly*, Vol. 56, No. 3 (September 2012), pp. 439-454.

Taylor, Peter J. (1995) « Beyond Containers : Internationality, Interstateness, Interterritoriality », *Progress in Human Geography*, Vol. 19 (March), pp. 1-15.

Veltmeyer, H. (2005). « Introduction: Development in an Era of Neoliberal Globalization », *Canadian Journal of Development Studies/Revue canadienne d'études du développement*, Vol. 26, No. 4, pp. 740-743.

Yaro, J. A. (2013) « Neoliberal globalisation and evolving local traditional institutions: implications for access to resources in rural northern Ghana », *Review of African Political Economy*, Vol. 40, No. 137 (September 2013), pp. 410-427.